

Récits tirés de l'histoire de Byzance

Defrasne, Jean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN DEFASNE

RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE
DE
BYZANCE



FERNAND NATHAN

Contes et légendes de tous pays

RÉCITS TIRÉS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE

Par
Jean Defrasne

Illustrations
de Philippe Degrave

Éditions : NATHAN

AVANT-PROPOS

À toutes les époques de son histoire, la France a manifesté un intérêt passionné pour l'étude de la Rome antique, parce qu'elle y trouvait les bases mêmes de sa langue, de ses lois, de sa culture. Pendant des siècles, les jeunes Français, formés par l'enseignement solide des « humanités », ont vécu en familiarité avec les héros de leurs textes latins. Rome a façonné leur esprit, enchanté leur imagination, fortifié leur civisme. Fort heureusement, malgré l'évolution nécessaire des préoccupations de la jeunesse, cet engouement pour l'Antiquité classique est loin d'avoir disparu.

Il s'y ajouta pour les chrétiens le souvenir de l'Église de Pierre, car l'évêque de Rome fut appelé à maintenir, malgré les grandes invasions et le trouble des temps, l'idéal d'une communauté fraternelle. Pour la plupart des Français, un voyage à Rome n'est pas un dépaysement, mais un pèlerinage aux sources.

Par contre, avouons-le, notre histoire, fidèle à la Rome du Capitole ou du Vatican, a vite oublié qu'en 330, par le choix réfléchi de l'Empereur Constantin, une autre capitale, l'antique Byzance, fondée sur les rives du Bosphore par des colons grecs, était devenue la Nouvelle Rome. Alors que la cité du Tibre, ruinée, déchuë, tombait aux mains des Barbares et qu'en 476 l'Empire disparaissait en Occident, Constantinople, par l'activité de son trafic, la splendeur de ses monuments, la puissance de ses armées, rayonnait sur l'Europe orientale, l'Asie, l'Afrique et s'affirmait comme la Ville-Reine, « la Ville gardée de Dieu ».

Certes, l'Empire tenta bien de renaître en Occident par la volonté des Francs, avec Charlemagne, puis avec Otton. Mais songe-t-on assez qu'au temps où l'Europe de l'Ouest ne parvenait pas à trouver son équilibre, qu'elle était ravagée par les invasions et morcelée par la féodalité, que l'économie y était languissante et l'art balbutiant, Byzance connaissait avec Justinien et Théodora une gloire inégalée ? Nous nous devons évidemment dans cet ouvrage de faire à cette grande époque une large place.

Par la suite, l'Empire dut abandonner l'espoir de reconquérir tout le monde méditerranéen. Il se contenta d'administrer les pays de langue et de culture grecques. La rupture avec le catholicisme romain en 1054 accentua la cassure entre Grecs et Latins. Pourtant c'était encore un bien grand personnage que l'Empereur byzantin, le **Basileus** du Palais Sacré. Réduite à la défensive, Constantinople gardait tout son prestige par sa richesse et sa beauté. Elle exerçait son rayonnement par son esprit, fait de l'alliance de la pensée grecque et de la ferveur chrétienne, ainsi que par son art dont l'audace architecturale, la sensibilité plastique et la profusion décorative marquèrent profondément l'Occident.

Mais une telle richesse, et la Croisade de 1204 en témoigne, éveillait bien des convoitises. En fait, l'Empire, derrière une apparence brillante, était frappé à mort. Les historiens qui ont analysé avec clairvoyance cette évolution confuse, – je pense notamment à G. Schlumberger, Ch. Drexler, R. Guillard, G. Walter –, ont insisté sur les causes profondes du déclin : les intrigues de palais, les querelles religieuses, les luttes sociales, les conflits avec les Latins qui ont affaibli l'État au moment même où les Turcs se préparaient à l'anéantir, ce qui fut fait en 1453.

Dans cette collection qui s'adresse aux jeunes qui aiment l'histoire, j'avais eu l'agréable tâche de raconter certains épisodes de la Rome antique. J'ai voulu cette fois évoquer Byzance, sa vie faite de grandeur et de faiblesses, d'or et de sang. J'ai tenu ainsi à rendre hommage à la nouvelle Rome, trop souvent méconnue et, je souhaite que mes lecteurs en conviennent, injustement négligée.

Jean DEFASNE

Un jour à l'Hippodrome



A nouvelle s'était répandue en un instant à travers toute la ville : l'Empereur Anastase offrirait des jeux magnifiques pour la fête de saint Cyrille(1)...

La veille du grand jour, les préparatifs se déroulèrent à l'Hippodrome selon le rite prévu. Le Maître du Palais sacré, escorté de hauts dignitaires, vint remettre au directeur des jeux un fanion rouge qui fut placé en haut d'un mât, au-dessus de la porte principale. Il bénit ensuite par trois signes de croix l'arène, la tribune impériale, les gradins, où bientôt prendraient place plus de cent mille personnes. Il passa ensuite l'inspection des écuries, examina les chevaux qui participeraient aux vingt-quatre grandes courses et il s'entretint longuement avec les chefs des factions rivales.

Les factions ! Elles étaient souveraines à l'Hippodrome et l'Empereur se devait de tenir la balance égale entre elles. Au début, il y en avait quatre et chaque couleur était un symbole : le bleu de l'eau, le vert de la terre, le rouge du soleil, le blanc de l'air. Mais, peu à peu, le vert avait absorbé le rouge et le bleu le blanc et, s'il restait toujours quatre attelages par course, il n'y avait plus que deux factions, les Verts et les Bleus, et chacun, nécessairement, prenait parti pour l'une ou l'autre.

Ces factions étaient d'ailleurs de véritables partis organisés dans tout l'empire. Elles groupaient des milliers d'adhérents, elles avaient des chefs élus, elles luttaient avec acharnement l'une contre l'autre au cirque, mais aussi dans la rue...

Le Maître du Palais sacré fit le tour de l'Hippodrome. Il contrôla l'état de la piste, la solidité des barrières, le bon fonctionnement du mécanisme de départ qui ouvrait en même temps les quatre stalles

d'où bondissaient les chevaux.

L'instant décisif du tirage au sort arriva. Quatre petites boules, sortant l'une après l'autre d'une sphère de métal, désignèrent la place des concurrents, mais cet ordre fut tenu rigoureusement secret. Les parieurs auraient donné cher pour connaître le cheval qui, partant à la corde, bénéficierait d'un solide avantage !

Avant de quitter l'Hippodrome, les dignitaires impériaux traversèrent la galerie des portiques où étaient conservées de nombreuses statues de la Grèce antique, mais aussi des œuvres toutes récentes, représentant les chevaux et les conducteurs de chars qui avaient remporté de grandes victoires et dont la foule vénérât le souvenir...

Maintenant, bien qu'il ne soit que midi, les spectateurs arrivent. Ils n'hésiteront pas à passer la nuit sur les gradins afin d'avoir les meilleures places. Ils apportent avec eux des coussins pour être mieux assis, des ombrelles pour se protéger du soleil, des corbeilles de galettes et de fruits.

— Qui veut des citrons, des oranges bien juteuses ?

— Le miel, du bon miel, ici le miel de Lembos...

Pendant que des marchands passent dans les rangs, chacun commente les chances de son favori :

— Euthymos ne peut pas perdre, dit l'un.

— Mais non, c'est Icarios le plus fort, réplique un autre.

— Moi, fait un troisième, je mise tout sur Agathon. Il a les meilleures bêtes du lot et il laissera les autres à dix longueurs !

Les connaisseurs discutent avec les employés chargés de ramasser les paris. Ils observent aussi les concurrents qui viennent sur la piste faire les derniers essais sous l'œil vigilant des entraîneurs :

— Vire plus court, lâche davantage dans la ligne droite...

C'est une activité fébrile des palefreniers, des selliers, des charrons. Les bêtes luisantes de sueur sont bouchonnées, les essieux des chars resserrés et enduits de graisse, les rênes et les brides ajustées.

Il y a là, alors que le soleil décline, une foule bigarrée et bruyante, unie dans l'amour des jeux : Byzantins aux longues robes brodées, Syriens aux dalmatiques flottantes, Juifs aux lévites noires, Arabes du désert en burnous blancs, Bulgares au crâne rasé en casaque de cuir ou de fourrure, Francs d'Occident aux longues moustaches, Hongrois des steppes, Khazars, Varègues, paysans du Nil et montagnards du Caucase, parlant toutes les langues, offrant tous les types humains, mais fraternellement mêlés.

À la nuit tombée, alors que les sentinelles prennent leur tour de garde, la torche à la main, auprès des écuries où cessent les cris des hommes et les hennissements des chevaux, la foule immense, qui fait corps avec les gradins de marbre, s'assoupit enfin dans l'attente

confiante du jour qui sera pour elle celui du jeu, le moment de la joie...



L'aube paraît. La ville semble morte. Dans les ateliers, les boutiques, les chantiers, plus personne. Le port aussi est désert. Aux abords de l'Hippodrome, les cortèges des factions se forment, précédés de leurs chefs et de leurs drapeaux. Il y a là de jeunes exaltés qui arborent une tenue singulière : cheveux rasés sur le devant de la tête comme les Huns, mais tombant en longues boucles frisées sur les épaules comme les Perses, barbe effilée, tunique colorée aux manches bouffantes, braies lacées autour des jambes par des lanières de cuir, vaste manteau flottant, retenu par une fibule d'or. Ils portent à la main un long bâton armé d'un croissant de métal tranchant comme un fer de lance et, au côté, ils ont un glaive court à la lame nue et luisante.

Soudain des cris et des acclamations retentissent dans l'Hippodrome. Les factions entrent par la porte d'honneur et prennent place sur les gradins qui leur sont réservés, les Bleus à droite, les Verts à gauche de la tribune impériale. Les chefs des deux camps font le signe de la croix, tandis que leurs partisans les acclament et chantent à pleine voix :

— Salut, Seigneur ! Que ce jour soit pour toi le plus beau. Salut, heureux élu, notre chef bien-aimé !

Au son des orgues, les gardes de l'Empereur arrivent à leur tour dans le cirque et viennent se placer sur une terrasse séparée de la piste par un fossé. Au-dessus d'eux, la loge du *Basileus* est là, reliée directement au Palais par un couloir secret. Le soleil fait resplendir les cuirasses d'argent, les épées, les longs boucliers ciselés, tandis que les oriflammes de toutes couleurs claquent au vent.

Des officiers vérifient une dernière fois les barrières et les portes grillées qui séparent le public de l'arène. Dans la foule l'impatience grandit. Que fait donc l'Empereur ?

Anastase sait bien qu'on attend sa venue. Mais, respectueux du cérémonial de la Cour, il accomplit sans hâte les gestes traditionnels. Il se rend à sa chapelle privée où il allume des cierges devant les saintes icônes. Il accueille ensuite le Maître du Palais qui lui donne les dernières nouvelles de l'Hippodrome et qui conclut :

— Seigneur, tout est prêt !

Anastase gagne alors une salle ornée de mosaïques d'or, où il revêt un manteau de pourpre et ceint la couronne impériale. Il prend place à l'extrémité d'une longue galerie et les gardes laissent avancer, selon un ordre bien réglé, les hauts dignitaires dont un huissier annonce à haute voix les titres illustres : *le Grand Logothète, le Protostator, le*

Sacellaire, l'Épargue...

L'Empereur reçoit ensuite les stratèges, les archontes de la ville, les ambassadeurs étrangers. Tous se prosternent devant lui en répétant trois fois :

— Longue vie à toi, César romain, Souverain victorieux...

Anastase se dirige alors, à pas lents, vers la loge impériale dont les serviteurs ouvrent la porte de bronze à deux battants. Une sonnerie retentit dans l'Hippodrome. La foule fait silence, les soldats présentent les armes, les miliciens des factions brandissent leurs drapeaux verts ou bleus. Moment d'intense émotion !

Alors l'Empereur apparaît. Il bénit par trois signes de croix le peuple massé sur les gradins. Il entend monter vers lui les cris, les chants, les acclamations. Il attend que le bruit s'apaise. Puis, d'un geste solennel, il donne le signal des jeux...

La piste est là, tout près, divisée en deux par un mur bas long de deux bons stades(2) que surmontent de place en place des monuments prestigieux : l'obélisque de Théodose en granit rose d'Égypte, une pyramide de bronze à la pointe d'argent doré, une colonne de marbre blanc dédiée à Apollon par le chef grec Pausanias et sur laquelle sont inscrits les noms des villes qui brisèrent l'invasion perse : Sparte, Athènes, Mégare...

Mais surtout, aux deux extrémités de cette arête centrale, se dressent les bornes de pierre autour desquelles les concurrents doivent virer vingt fois, au plus court, dangereusement, avant d'aborder la dernière ligne droite.

Ils sont partis ! Les quatre portes se sont ouvertes et déjà les chars légers, rapides, tirés par quatre chevaux, font voler la poussière. Les conducteurs debout, solides sur leurs jambes, le fouet entre les dents, les rênes à la main, tentent de prendre la tête pour virer à la première borne en serrant la corde. Le Bleu semble avoir l'avantage. Ses chevaux, dès le départ, galopent avec aisance dans un effort bien rythmé.

Sur les gradins de droite, la foule exulte. Au fil des tours, le Bleu augmente son avance et c'est son compère, le Blanc, qui le suit.

— Il gagne ! Il a gagné !

Les chars se rangent devant la tribune impériale. Euthymos, le champion des Bleus, salue ses amis, il passe au milieu des soldats et arrive près du *Basileus* qui le félicite et lui remet une couronne de laurier.

Les courses se poursuivent. À la mi-journée, les deux camps sont à égalité de victoires. Il reste une épreuve qui s'annonce passionnante. Le directeur des jeux s'approche des concurrents nerveux, il leur parle

longuement et leur recommande la plus grande régularité.

Le départ est donné. Tous les spectateurs se dressent pour mieux voir. Le Vert et le Bleu sont côte à côte. Les deux attelages donnent le meilleur d'eux-mêmes. La dernière borne est en vue :

— Agathon ! Agathon !

Les Bleus scandent le nom de leur favori. Mais soudain la joie fait place à l'horreur. Agathon, serré par son adversaire, a pris son virage trop court. La roue gauche du char, lancé à toute vitesse, a heurté la borne et s'est brisée. Le Rouge, qui suivait, n'a pu s'écarter, les chevaux s'effondrent, les chars disloqués s'écrasent. Les deux hommes, attachés par les rênes à leurs attelages rompus, sont traînés dans la poussière sanglante...

Pendant ce temps, le Vert passe et l'emporte aisément. Pauvre victoire ! pensent les Bleus, qui hurlent de colère et qui conspuent le gagnant, responsable selon eux de l'accident. Mais Anastase, qui ne cache pas ses sympathies pour les Verts, se montre satisfait. L'assistance est houleuse, des injures s'échangent, des bagarres éclatent, vite réprimées par les gardes. Peu à peu le calme revient. L'empereur s'est retiré. Les courses ne reprendront qu'avec la fraîcheur du soir...

L'heure des intermèdes est venue. Pendant que les employés du cirque dégagent la piste et la remettent en état, les danseurs, les jongleurs, les mimes descendent dans l'arène. Des nains se dandinent avec des contorsions bizarres, des lutteurs s'empoignent à bras-le-corps, des magiciens escamotent des colombes. Un acrobate, très applaudi, touche au sommet du grand obélisque et il se tient en équilibre, très droit sur le cône doré.

Maintenant défilent les montreurs d'animaux : des Hindous en turban portant autour du cou des serpents, des Nubiens au torse d'ébène, traînant au bout d'une chaîne des lions du Soudan, des Khazars avec des chameaux et des Bulgares avec des loups.

Mais les ours de l'Hippodrome ne sont pas là. Chacun regrette l'absence de ces belles et fortes bêtes qui, malgré une apparence pataude, dansent souplement au son des flûtes. Pourquoi ne les voit-on pas aujourd'hui ?

— Comment, vous ne savez pas ? Akakios, le montreur d'ours, est mort.

Et justement voici sa veuve, en grande détresse. Elle a défait sa longue chevelure et elle se griffe le visage, poussant devant elle ses trois filles qui tendent vers la foule leurs mains suppliantes.

Astérios, le chef des Verts, l'interpelle d'un ton brutal :

— Pourquoi perds-tu ton temps ? Il nous faut, pour guider les ours, un homme fort et nous avons déjà engagé le remplaçant d'Akakios. Quant à toi, va-t-en, nous n'avons que faire de tes cris et de tes

larmes !

Les spectateurs pourtant admirent l'émouvante beauté des trois filles. L'aînée, Comito, a une attitude si affligée qu'elle éveille la compassion. La petite, Anastasia, âgée de six ans à peine, tend ses minces bras d'enfant et s'efforce de ne pas pleurer. La deuxième surtout retient l'attention. Peu à peu sur les gradins on apprend son nom :

— C'est Théodora. Qu'elle est belle !

Elle est très belle en effet, avec son visage délicat, ses grands yeux noirs au regard mélancolique, sa taille élancée. Malgré sa pauvre tunique, ses pieds nus, son teint pâle et défait, elle a une allure de reine, digne et fière.

— Qu'on les chasse d'ici ! s'écrie Astérios, furieux.

Les Verts, alors, imitant leur chef, insultent la veuve et ses enfants, tandis que les Bleus, toujours prêts à prendre le contre-pied de leurs adversaires, applaudissent à tout rompre et crient des encouragements.

Théodora parcourt la piste, impassible, indifférente aux louanges comme aux injures, serrant bien fort la main de ses deux sœurs, redonnant force et confiance à sa mère par un simple regard.

Mais, dans son cœur, la colère grandit contre ceux qui l'insultent et dont elle entend les clameurs de haine. Plus tard, quand, par un caprice du destin, la fille du montreur d'ours sera devenue Impératrice de Byzance, elle détestera les Verts et fera tout pour se venger d'eux, car elle n'oubliera pas le mépris dont ils l'ont accablée, un jour à l'Hippodrome...

La sédition Nika



Le quartier des halles s'animait dès les premières heures du jour. De la campagne toute proche arrivaient par chariots entiers les grains, les légumes, les fruits, les jarres de vin et d'huile. Les bouchers égorgeaient des agneaux, les pêcheurs apportaient dans de larges corbeilles les poissons du Bosphore, rougets, thons, esturgeons aux écailles d'argent.

Sous les portiques, les échoppes ouvraient leurs portes et les artisans se mettaient au travail sous le regard des passants. Il y avait là tous les métiers de la rue, tisserands, savetiers, potiers, forgerons. Les marchands vantaient la qualité de leurs étoffes soyeuses ; des colporteurs syriens offraient des parfums, des épices ; des caravaniers du désert débattaient des tapis de haute laine aux couleurs chaudes. Il faisait un temps gris et froid(3) et des feux avaient été allumés autour desquels les mendiants, accroupis, psalmodiaient d'étranges plaintes...

Mais soudain que se passe-t-il ? Une rumeur parcourt la foule, jetant la panique :

— On se bat au Forum de Constantin !

Une fois de plus, une bagarre a éclaté entre les partisans armés des deux factions. Les Verts ont le dessus. Ils ont réussi à assaillir les Bleus par surprise, à l'angle d'un portique. Des injures d'abord, puis des coups, la lutte est maintenant acharnée. Les gardes impériaux, prévenus en toute hâte, accourent pendant que les passants affolés

s'enfuient. Les gardes s'en prennent aussitôt aux Verts, ils les disloquent et les refoulent vers la grande avenue, la *Mésè*.

Les Bleus alors se regroupent à l'appel de leurs chefs. Ils se lancent à la poursuite des Verts dans les rues étroites de la vieille ville. Les gardes laissent faire et, tranquillement, regagnent le Palais. Très vite les Bleus ont l'avantage et ils malmènent leurs adversaires.

Près de la place du Taureau, il y a une échauffourée sanglante : une boutique est pillée et incendiée, un marchand estimé, le vieil Alexis, est tué. Qui l'a abattu ? Un Bleu ? Un Vert ? Chaque camp rend l'autre responsable de ce crime qui cause une vive émotion. La capitale de l'Empire n'est-elle donc plus sûre pour d'honnêtes négociants, étrangers pourtant aux querelles des factions ?

Au Palais Sacré, l'Empereur Justinien est inquiet. Il a rassemblé autour de lui ses principaux conseillers.

— La loi doit être la même pour tous, fait le questeur Tribonien. Aucun des deux camps ne doit pouvoir se vanter d'avoir pour lui la faveur impériale.

— Il t'appartient, Seigneur, ajoute le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, de châtier également les fauteurs de désordre, qu'ils soient Verts ou Bleus...

Mais Théodora intervient. Elle déteste les Verts qui, de leur côté, ne cachent pas leur mépris pour « la fille du montreur d'ours ».

— Les Verts, dit-elle, sont tes ennemis, Justinien. Ils regrettent le temps de l'Empereur Anastase qui en passait par toutes leurs volontés et ils intriguent pour porter au trône un de ses neveux, Hypatios ou Pompeios. Allons-nous les laisser faire ?

Le préfet de la ville, Eudémon, et le chef des gardes, Calopodios, approuvent l'Impératrice. Les Verts sont prêts à la révolte et il serait bon de prendre des précautions.

Justinien, après avoir réfléchi, décide pourtant de se rendre à l'Hippodrome où une foule immense s'est rassemblée pour les courses de chars. Il prend place dans la tribune impériale, entouré des hauts dignitaires de la Cour. Pendant ce temps, Théodora, suivie de ses dames d'honneur, gagne l'église Saint-Étienne d'où elle va regarder le spectacle depuis une galerie, derrière les fenêtres aux lourdes grilles de fer qui donnent sur le cirque.

À son arrivée, l'Empereur est accueilli par des murmures. Pourtant des acclamations s'élèvent et le chef des Verts parle sur un ton modéré :

— Longue vie à toi, Justinien, car tu es le seul bon !

Mais, très vite, aux vœux se mêlent les plaintes :

— Nous sommes traités injustement, ne le sais-tu pas ? On nous pourchasse dans la ville... Il est là notre oppresseur, près de toi, mais je crains de le nommer, car il est puissant. Qu'il soit maudit pour le

mal qu'il nous fait !

Devant les cris qui redoublent, Justinien appelle à ses côtés un dignitaire en toge blanche qui porte une canne d'argent : c'est le héraut qui va s'adresser au peuple au nom de l'Empereur :

— Pourquoi ce vacarme ? demande le héraut au chef des Verts. Qui vous a fait du tort ? Parlez sans crainte !

Les Verts se concertent et finissent par accuser Calopodios, le chef des gardes qu'ils traitent de Judas. Le héraut est indigné par tant d'audace.

— Ainsi, dit-il, vous n'êtes venus ici que pour insulter ceux qui vous gouvernent !

— Celui qui commet l'injustice aura le sort de Judas.

— Taisez-vous, juifs et païens ! crie le héraut furieux. Taisez-vous ou je vous ferai couper la tête !

— Tu n'as qu'à nous écouter, nous ne disons que la vérité.

— N'êtes-vous pas des hommes libres ?

— Non, on nous maltraite, on nous frappe. Dès que dans cette ville quelqu'un est soupçonné d'être Vert, il est sûr d'être châtié.

Le héraut proteste et accuse les Verts de rébellion. Justinien s'est levé et il fait face à la foule hurlante. Théodora frappe de ses poings contre les grilles : elle voudrait que l'Empereur lance les gardes contre cette faction insolente. Bélisaire et Mundus, les deux généraux présents dans la tribune officielle, comprennent mal que Justinien laisse un parti du cirque insulter ainsi ses plus proches conseillers.

Peu à peu le ton monte, des injures sont échangées, des poings se tendent vers l'Empereur toujours impassible.

— Qu'on enlève donc cette couleur qui nous distingue, reprend le chef des Verts, et les juges n'auront plus qu'à se croiser les bras. Ainsi ce matin on a tué Alexis, le marchand du Forum, mais son meurtrier ne sera pas puni car ce n'est pas un des nôtres...

Les Bleus avaient jusque-là gardé le silence, car il ne leur déplaisait pas de voir le préfet du prétoire, ami des Verts, se faire attaquer par sa propre faction. Mais, puisqu'on les met en cause, ils répliquent :

— Vous, les Verts, vous avez des assassins dans tout le stade.

— Vous, les Bleus, vous assassinez et vous disparaïssez.

— Faut-il une preuve de vos crimes ? Qui a frappé le marchand ?

— C'est vous qui l'avez tué !

Les deux factions sont maintenant dressées l'une contre l'autre, elles se jettent à la tête le nom de leurs amis assassinés, elles parlent de justice et de vengeance. Le héraut s'impatiente :

— Blasphémateurs, ennemis de Dieu, quand vous tairez-vous ?

Les gardes se rangent devant la tribune impériale. Que vont faire les Verts ? Leur chef demande le silence, il s'adresse à Justinien :

— Puisque tu l'ordonnes, Seigneur, nous allons nous taire, mais bien

malgré nous. Nous savons tout, mais nous ne disons rien. Adieu justice ! tu ne règnes plus ici-bas. Adieu, vous tous, nous partons. Nous nous ferons juifs ou païens ou n'importe quoi, mais nous ne serons jamais des Bleus, cela Dieu le sait bien...

Et, en bon ordre, les Verts quittent l'Hippodrome. Quel scandale ! C'est la première fois qu'une faction ose infliger à l'Empereur un tel affront. Théodora est indignée. Justinien, malgré les cris de joie des Bleus, ne parvient pas à dissimuler son inquiétude lorsqu'il regagne le Palais sacré.



Les Verts parcourent les rues en criant :

— À bas le questeur Tribonien, à bas le préfet du prétoire, maudit Cappadocien qui nous écrase d'impôts, à mort Calopodios ! Justice pour le peuple opprimé !

Le préfet de la ville Eudémon a promis à Justinien de rétablir l'ordre au plus vite. Il se met à la tête des gardes pesamment armés, il disperse les attroupements et, au hasard, il fait arrêter quelques hommes. Trois d'entre eux, tremblants de peur, sont amenés devant lui :

— Qu'on les pendre sur-le-champ ! ordonne-t-il sans se soucier le moins du monde de la faction à laquelle ils appartiennent.

À l'annonce de cette sentence brutale, le peuple, difficilement contenu par les gardes, se rend en masse sur la place de l'Augustéon où sont dressées les potences. Le bourreau s'apprête à faire son office. Une fois, deux fois, mais voici la corde qui casse et les deux premiers condamnés retombent sans mal sur le sol...

— Pitié pour eux ! crie-t-on de toutes parts.

Mais Eudémon est inflexible. Il menace le bourreau et l'exécution reprend. Mais, ô stupeur, par deux fois encore la corde se rompt.

— Grâce, grâce ! Dieu le veut !

La foule se rue en avant, bousculant les gardes. Elle délivre les deux hommes et les conduit dans un lieu de refuge, l'église Saint-Laurent. On s'aperçoit alors que, par une fantaisie du sort, l'un est Vert et l'autre Bleu, ce qui rapproche les deux camps.

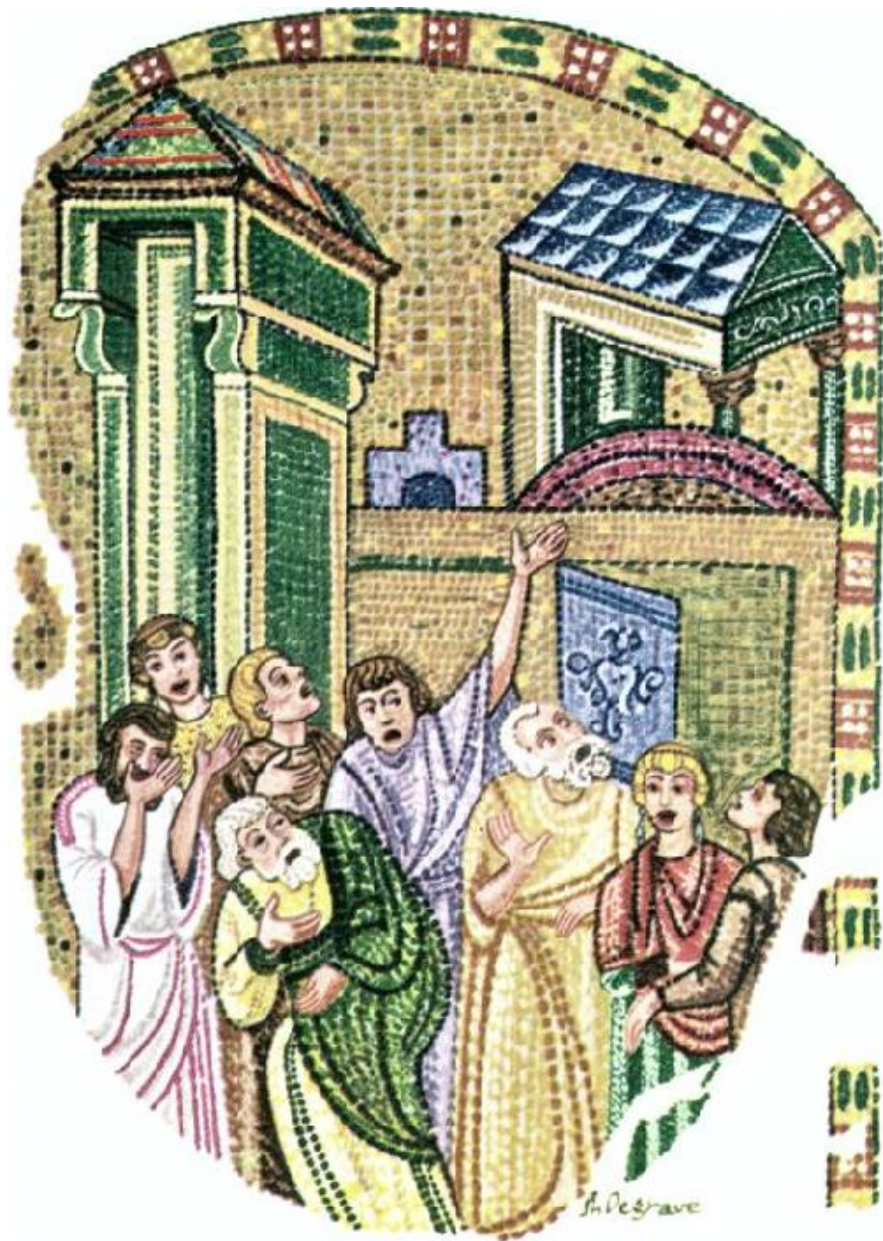
Maintenant la colère gronde dans la ville. Les chefs des deux factions, oubliant leurs querelles, se concertent. Ils sollicitent une audience du préfet du prétoire, Jean de Cappadoce. Celui-ci ne tient pas à perdre la faveur impériale. Il refuse et même, ayant fait arrêter les condamnés dans l'église, au mépris du droit d'asile, il les jette en prison...

Le surlendemain(4), la foule se rassemble à l'Hippodrome. Les courses de char ont été maintenues en effet dans l'espoir assez vain d'apaiser les esprits. Aussitôt Verts et Bleus exigent de l'Empereur qu'il fasse grâce. Mais Justinien a promis à Théodora de ne pas céder. Il reste insensible aux menaces comme aux prières. Les assistants grondent. Lorsque le Maître du Palais les engage à prononcer la formule habituelle de salut : « Longue vie à l'Empereur tout-puissant », une violente clameur s'élève :

— Longue vie aux Verts et aux Bleus unis pour la miséricorde !

Dès la fin des jeux, l'émeute gagne toute la ville, au cri mille fois répété de *NIKA* ! qui signifie : *Victoire* ! Le peuple se précipite en tumulte vers la prison qu'il incendie après avoir délivré les captifs. Il assiège ensuite les grilles du Palais sacré, réclamant la destitution des principaux conseillers de l'Empereur.

Justinien est surpris par l'ampleur de la révolte. Il s'est retiré dans sa chapelle privée pour prier et demander l'appui de la Sainte-Trinité. Autour de lui les avis sont partagés : les uns recommandent la force, les autres des concessions immédiates. Que faire quand gronde l'orage ?



Les insurgés se pressent aux portes du Palais sacré, criant leur colère.

Au cours des jours suivants, l'émeute gagne toute la ville. Les insurgés se pressent aux portes du Palais sacré, criant leur colère. Justinien est inquiet. Il hésite à faire appel à la garnison qui est cantonnée au fond de la Corne d'or et dont les chefs sont peu sûrs. Mais, par chance, Bélisaire qui vient de battre les Perses, et Mundus, qui a guerroyé sur le Danube contre les Ostrogoths, sont au palais avec leur garde personnelle, des soldats d'élite : les fameux *bucellaires*.

— L'ordre doit être rétabli coûte que coûte, a dit Théodora.

L'Empereur lance donc contre les insurgés Bélisaire et ses troupes. Mais, au cours de la lutte, les prêtres de Sainte-Sophie, qui tentaient de séparer les combattants, sont frappés par les soldats. Les saintes reliques qu'ils portaient en procession sont piétinées.

Sacrilège ! La foule est indignée. Du haut des toits, des fenêtres, des terrasses, hommes et femmes lancent sur les *bucellaires* des pierres et des tuiles. Bélisaire doit donner l'ordre à ses troupes de se replier vers le Palais sacré.

— Victoire ! Victoire !

Le peuple est maître de la rue. Il met le feu aux bâtiments officiels, le Sénat, la Questure, la Bibliothèque. L'incendie atteint les Thermes, la grande avenue de la *Mésè*, Sainte-Sophie, et même le vestibule du Palais, la *Chalcé*.

— Le feu ! Fuyons vite !

La foule recule maintenant, car les flammes s'étendent, ravageant l'église Sainte-Irène, l'Hôpital, le Forum et, avec une égale fureur, les villas luxueuses et les taudis sordides.

Riches et pauvres, unis par la peur, se précipitent vers le port, cherchant des embarcations pour passer en Asie. On se bat sur le rivage afin de trouver place dans les navires qui se hâtent de lever l'ancre. La cité est couverte d'un épais brouillard de cendres et de fumée. Des fugitifs errent en tous sens par les rues jonchées de débris ; des pillards se hâtent de mettre à sac les maisons encore intactes ; des moines de Syrie ou d'Égypte, persécutés par le pouvoir à cause de leur indiscipline, voient dans ce feu une vengeance du Ciel :

— Dieu soit loué, disent-ils. Justinien, le tyran, est puni.



Au Palais les nouvelles alarmantes se succèdent. Le vent s'est levé et le feu, qui semblait calmé, a repris près du Forum de Constantin. Des groupes armés parcourent les rues et se rassemblent aux abords de l'Hippodrome. Les stratèges des provinces voisines ont promis d'envoyer des renforts, mais ils n'ont pas caché que leur arrivée ne pourrait se faire avant dix jours, au moins, et à supposer que tout aille

bien.

Non. La résistance, dans ces conditions, est une folie. Justinien pense que le peuple l'aime. On exige le départ de ses ministres : il y consent.

L'Empereur charge le héraut d'annoncer par toute la ville la destitution de Calopodios, le chef des gardes, d'Eudémon, le préfet de la ville, de Tribonien, le questeur du Palais. En outre, le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, qui est si détesté, cède son poste à un homme de bien, le patrice Phocas. Que faut-il de plus ? Les vœux du peuple ne sont-ils pas exaucés ?

En fait, ces concessions viennent trop tard. La foule voit en elles, et avec quelque raison, des marques de faiblesse.

— Justinien a trahi le peuple. Il doit abdiquer.

— Nous voulons pour chef un neveu d'Anastase.

— Que béni soit le nom d'Anastase ! Lui, a su être pour nous un guide, un père...

Les neveux d'Anastase, Hypatios et Pompeios, n'ont que faire de ces criaileries. Membres du Sénat, couverts d'honneurs, ils se sont précipités au Palais pour assurer Justinien de leur fidélité. Ils lui ont même demandé asile, craignant la fureur de leurs partisans.

Mais l'Empereur a refusé. Il se méfie de tout et de tous. D'ailleurs, il veut être seul. Il ordonne aux neveux d'Anastase ainsi qu'aux autres sénateurs de regagner leurs demeures.

— Soyez calmes, dit-il, comme je le suis, et le peuple comprendra son erreur...

Justinien pense d'ailleurs que la révolte peut s'apaiser aussi vite qu'elle est née. Il suffit d'un geste de sa part. Il se décide à aller à l'Hippodrome en empruntant un couloir secret du Palais...

La foule est là sur les gradins, comme en pays conquis. Les uns, chassés par l'incendie, se sont réfugiés dans le cirque avec leurs hardes et les quelques biens qu'ils ont pu sauver ; ils semblent épuisés. Les autres, brandissant des armes enlevées çà et là, se concertent en vue d'un assaut décisif contre le Palais.

Soudain une sonnerie retentit. Dans la tribune impériale Justinien paraît, revêtu de la pourpre impériale, tenant d'une main l'Évangile, de l'autre une croix d'argent. La foule, surprise, regarde en silence.

— Je vous pardonne, dit l'Empereur, si vous restez dans le calme. Moi seul, suis cause de tout. Ce sont mes péchés qui m'ont poussé à refuser de faire droit à vos justes demandes.

À ces mots les Bleus répondent par quelques timides acclamations :

— Vive l'Empereur Justinien !

Mais les Verts se déchaînent. Ils crient des insultes :

— Menteur, âne, parjure !

Des pierres sont lancées vers la loge impériale pendant qu'on

applaudit le nom d'Hypatios, neveu d'Anastase, le souverain regretté. Justinien, suivi de ses gardes, se hâte de regagner le Palais. Il tremble de colère et de peur.



— Hypatios ! Nous voulons Hypatios !

Les insurgés se portent en masse vers la demeure de celui qu'ils considèrent désormais comme leur Empereur. Ils l'entraînent vers le Forum malgré les pleurs de sa femme, Marie, qui cherche à le retenir et qui gémit :

— Non, je t'en prie, n'accepte pas ! Ils te mènent à la mort.

Hypatios cherche à résister. Mais que peut un frêle esquif sur une mer en furie ? Le malheureux, poussé par la foule qui hurle son nom, se retrouve au Forum, revêtu d'un manteau impérial qu'on a dérobé dans une résidence d'été du *Basileus*. À défaut de diadème, les Verts le couronnent d'un collier d'or.

Hypatios est conduit à l'Hippodrome et installé dans la tribune impériale. Les drapeaux des factions, unies dans la révolte, ont été hissés au haut du quadrigé doré offert jadis au peuple par le grand Constantin.

— Longue vie à toi, Hypatios, Prince des Romains !

— Victoire ! Victoire !

Hypatios, abasourdi par les cris, assailli par une marée humaine, ne perd pas son sang-froid. Il envoie au Palais un de ses officiers, le jeune Ephraïm :

— Assure bien Justinien de ma loyauté. Dis-lui que les rebelles, qui m'ont contraint à venir ici, à l'Hippodrome, sont rassemblés autour de moi. Que l'Empereur se hâte ! Il lui sera facile, avec quelques bonnes troupes, de disperser les braillards du cirque...

Ephraïm court au Palais. Il trouve portes closes. Il tente en vain d'expliquer aux gardes qu'il est porteur d'un message important. Il se désespère, lorsqu'il voit venir à lui un ami, Thomas, le médecin de la cour, qui l'invite à retourner à l'Hippodrome :

— Va dire à Hypatios qu'ici l'affaire est réglée : Justinien est parti...

À la vérité, ce n'est pas encore fait, mais c'est tout comme. Justinien vient d'annoncer à Thomas comme à son entourage son désir de quitter la ville. Depuis trois jours déjà, le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, a fait préparer secrètement des navires au port du Boucoléon pour gagner la rive d'Asie. Il a prévu avec soin l'embarquement du couple impérial, du personnel du Palais, des troupes fidèles et aussi des trésors de la Couronne.

Un dernier conseil est réuni au Palais en fin d'après-midi. Justinien, févreux, inquiet, ne songe qu'à la fuite :

— Tout est-il prêt ? Alors, quittons au plus vite cette cité que Dieu abandonne à la fureur des méchants. Allons, le temps presse !

Les dignitaires impériaux, qui craignent pour leur vie, se réjouissent de la décision du souverain. On part...

Non, on ne partira pas. L'Impératrice Théodora apparaît, très droite, très calme. Elle est pâle et ses yeux brillent intensément. Elle s'avance et, constatant le désarroi général, elle parle sur un ton qu'elle veut grave et mesuré :

— Personne ne doit s'étonner en un pareil moment de voir une femme donner son avis. Puisque tout semble perdu, je ne saurais me taire. Je suis opposée à tout départ, même quand la vie serait sauvée à ce prix...

Justinien, l'air gêné, ne dit rien. Tous les assistants baissent la tête comme s'ils étaient pris en faute, à l'exception du préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, qui, sentant le danger de cette intervention, hausse les épaules. Théodora poursuit alors :

— Ceux qui ont porté la couronne ne sauraient survivre à sa perte. Je ne pourrais voir la lumière du jour si j'étais dépouillée de la gloire impériale. Si tu veux fuir, César, c'est bien : tu as de l'argent, les navires sont prêts, la mer est libre. Moi, je reste ! et j'honore l'antique maxime qui dit : « la pourpre est un beau linceul... ».

Justinien est ému par ces paroles énergiques. Bientôt il n'est plus question de départ. Un des familiers de l'Impératrice, l'habile Narsès, se fait fort de détacher les Bleus des Verts à prix d'or, pourvu qu'on lui en donne les moyens. Bélisaire et Mundus rassemblent leurs *bucellaires*, des cavaliers d'élite puissamment armés. Bélisaire tente même d'emprunter le couloir secret pour aller arrêter Hypatios dans la tribune impériale. Mais les gardes, qui ne savent plus à qui obéir, ne le laissent pas passer.

Alors Bélisaire adopte un autre plan. À la tête de deux cents cavaliers goths, qui, au milieu des flammes, tiennent par la bride leurs chevaux effrayés, le jeune stratège traverse l'église Saint-Étienne, la Questure incendiée, la colonnade en ruines. Il bouscule les miliciens des factions et force l'entrée de l'Hippodrome par la porte dite de Castor et Pollux. Il s'avance, très droit sur son cheval blanc, portant l'armure d'argent et le casque à cimier, une épée luisante à la main et, arrivé auprès de la loge impériale, il interpelle Hypatios :

— Va-t'en, usurpateur maudit ! Va implorer le pardon de ton maître !

— Gloire à Justinien, élu de Dieu ! reprennent en chœur les *bucellaires*.

Les Verts sont furieux. Ils se précipitent sur les cavaliers, qui se forment en carrés et repoussent, non sans peine, la foule avec leurs longues lances. Les Bleus, en partie gagnés par Narsès, acclament

Bélisaire et une bagarre sanglante éclate entre les deux factions.

Au bruit du combat, l'énergique Mundus, avec deux cents cavaliers, pénètre dans l'Hippodrome par la porte de la Mort, celle par laquelle on faisait sortir les cadavres des gladiateurs tués au combat. Dès lors l'émeute est cernée de toutes parts...

Les *bucellaires* ont mis pied à terre et, sur les gradins, banc par banc, ils massacrent les insurgés. Pendant des heures ils égorgent à plein glaive.

Lorsque la nuit tombe sur l'Hippodrome, dans le tumulte où les cris de joie des vainqueurs s'unissent aux râles des mourants, on peut voir à la clarté froide de la lune, sur les gradins, les taches grises des victimes, plus de trente mille à coup sûr, dont les corps disloqués reposent pour un dernier sommeil...



Dans la ville, le cri de « *VICTOIRE* » a fait place à celui de « *VENGEANCE* ». Partout, les amis des Verts sont pourchassés et abattus. Tribonien, Eudémon, Calopodios, qui ont repris leurs fonctions, tiennent à ce que la répression de la sédition Nika serve d'exemple pour l'avenir.

Les neveux d'Anastase sont arrêtés et conduits devant Justinien. Pompeios pleure lamentablement. Hypatios, plus ferme, proteste de sa loyauté. Il affirme qu'en prenant, malgré lui, la tête des rebelles, il a eu pour seul but de les livrer sans défense aux coups des troupes impériales.

— Soit, répond Justinien, mais puisque tu avais de l'autorité sur ces forcenés, tu aurais dû les empêcher de brûler ma cité !

L'Empereur toutefois ne s'opposait pas à l'indulgence. Mais Théodora veillait. Elle exigea le châtiment des coupables :

— La pitié est un crime, disait-elle, quand elle s'applique aux ennemis de l'État.

Les neveux d'Anastase furent donc exécutés, leurs corps jetés dans le Bosphore et leurs biens confisqués.

La répression frappa aussi des sénateurs, des magistrats, des officiers, qui s'étaient, ne fût-ce qu'un moment, ralliés à l'émeute. Beaucoup furent pendus ou exilés.

L'Empereur fit lire dans toutes les provinces une proclamation annonçant sa victoire :

« Dieu, disait-il, nous a permis d'écraser les méchants. Notre volonté est de reconstruire maintenant tout ce qu'ils ont incendié dans leur funeste colère, et surtout l'église Sainte-Sophie, qui sera, nous le voulons, la plus vaste et la plus belle de tout le monde chrétien. »

Théodora, non contente de punir les chefs de la révolte, tenta aussi

d'obtenir la disgrâce de ceux qui avaient manqué de fermeté au moment décisif. Elle détestait Jean de Cappadoce et elle réclama son départ. Mais Justinien refusa de se séparer d'un homme habile à remplir les caisses de l'État et, par surcroît, bon conseiller.

L'Impératrice fit récompenser les stratèges fidèles, Bélisaire et Mundus, tout en leur reprochant sèchement de n'être pas intervenus plus tôt. Narsès, par contre, fut comblé d'honneurs.

Quant à elle, en raison du service rendu, Théodora exigea d'être associée plus encore qu'auparavant aux décisions impériales. Dès lors elle fut vraiment, au côté d'un époux qui l'adorait, l'Impératrice toute-puissante, l'Augusta élue de Dieu.



Au Palais sacré



Le sénateur Probus a quitté de bon matin⁽⁵⁾ la somptueuse villa qu'il s'est fait construire, loin du bruit de la cité, dans le parc des Blachernes. Il s'est embarqué au fond de la Corne d'or sur un caïque peint de vives couleurs. Il n'y a avec lui à cette heure que quelques passagers, un moine du couvent de Chora en robe noire, un marchand syrien, deux soldats de la garnison lombarde qui campe auprès des remparts.

Arrivé au port du Boucoléon, le sénateur Probus prend place dans une litière tendue de rideaux pourpres, que portent, à l'aide de brancards de cèdre incrustés d'ivoire, des esclaves noirs. Des gardes les précèdent, écartant la foule en brandissant de longs bâtons ferrés :

— Place, place à l'illustre sénateur ! Probus parvient devant le Palais sacré dont les gardes ouvrent pour lui les portes de bronze et il pénètre dans le vestibule de la *Chalcé*. Sous une haute coupole dominant une large rotonde, les marbres de couleur et les mosaïques d'or mêlent leurs tons lumineux. C'est là que les dignitaires impériaux bavardent avant de gagner les salles d'audience et les bureaux du Palais.

Probus ne s'attarde guère dans la *Chalcé*. Il traverse une longue galerie où s'ouvrent les salles des gardes et des écuyers de l'Empereur. Des soldats en tunique blanche, la lance à la main, défendent l'accès des appartements privés et du *Consistoire*, le grand salon d'apparat.

Le sénateur sort de la galerie par un escalier de marbre rose et il retrouve les chauds rayons du soleil printanier. Dans un vaste parc les bâtiments s'ordonnent autour de cours dallées, reliées entre elles par

des portiques et des jardins. Là sont disposés, selon un rythme savant, les parterres fleuris à l'ombre des platanes, les fontaines d'eau fraîche et les pavillons aux formes étranges, inspirées par la Perse ou les Indes lointaines.

Probus se recueille un moment dans une petite chapelle devant une icône de saint André, son patron. Il gagne ensuite une salle circulaire aux murs nus, au cadre intime, propice au travail. Là, autour d'une table ronde, ont pris place les conseillers de l'Empereur, le questeur Tribonien, le préfet du prétoire Jean de Cappadoce, quelques sénateurs, un avocat, un juge, une quinzaine de personnes en tout.

— Salut à toi, Probus, fait le questeur Tribonien. Quelles nouvelles nous apportes-tu de la cité ?

— La ville est calme, répond le sénateur, et chacun se félicite que l'ordre et la justice y soient bien assurés.

— Tant mieux donc ! C'est que nous avons fait du bon travail en rédigeant un code de lois, clair, unique pour tout l'Empire et égal pour tous...

Mais tout à coup le silence se fait. Justinien, précédé de deux officiers de sa garde, paraît. Il a un mot aimable pour chacun. C'est alors un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, à la figure ronde et colorée, aux cheveux bruns bouclés mais déjà rares, à la fine moustache, au regard vif. Il a pris confiance en lui-même depuis qu'il a maîtrisé les factions du cirque et rien ne rappelle en lui le souverain affolé de la sédition Nika.

D'ailleurs, Justinien se considère comme l'héritier et le dépositaire de la grandeur romaine. Il est précédé de gardes portant la hache comme les licteurs, il est vêtu de la toge blanche bordée de pourpre qui distinguait les consuls, il s'assied sur une chaise curule semblable à celle des magistrats romains.

— Je vous félicite, dit-il, d'avoir rassemblé, après des années d'efforts, dans un code précis, les lois et les édits publiés depuis plus de quatre cents ans. Grâce à vous tous le droit romain est enfermé dans un livre unique, le *Digeste*. Les étudiants en droit disposent d'un bon ouvrage, les *Institutes*. Enfin les *Novelles*, que nous rédigeons maintenant, font connaître à tous les citoyens de l'Empire la loi qu'ils doivent observer.

— Ce code portera ton nom, Justinien, précise le questeur, et il sera la grande œuvre de ton règne...

Tribonien est bon courtisan, cela est certain. Il sait faire vibrer la corde sensible. L'Empereur s'anime :

— La justice est mon but. La force n'est rien sans le droit. Les conquérants traversent l'histoire dans une nuée de poussière et de sang. Les législateurs seuls fondent un État sur des bases solides et durables...

Pendant toute la matinée, l'Empereur participe aux travaux des juristes. Souvent il joue un rôle d'arbitre.

— Je soutiens, fait un professeur de droit, Théophile, très attaché à la tradition, que le père doit avoir puissance absolue sur sa femme et ses enfants.

— Et moi, réplique Probus, je crois que nous devons faire fléchir la rigueur romaine devant l'esprit chrétien, qui protège les faibles, dans la famille comme dans la cité.

Justinien, en bon croyant, n'hésite pas à soutenir le sénateur :

— Soit, Probus, continue à défendre ici ton idée de la justice, j'ai besoin de conseillers tels que toi...



Au début de l'après-midi, Probus a regagné la *Chalcé* où, suivant les directives du Maître du Palais, les dignitaires impériaux, rangés selon un ordre savant, se préparent à défiler en procession au long de la grande galerie. Le cortège passe au milieu d'une haie de gardes formant de leurs lances entrecroisées une voûte d'acier, alors que résonnent les cymbales et les orgues. Des serviteurs s'empressent d'écarter des tentures de soie, dégageant ainsi, au fond de la galerie, les trois portes d'ivoire qui donnent accès au *Consistoire*.

Le patriarche Épiphanes s'avance, portant la mitre et le pallium brodé d'or. Il frappe de sa crosse chacune des portes et celles-ci s'ouvrent, laissant apercevoir une salle immense, somptueusement décorée. Sur les murs de marbre, la lumière fait scintiller les plaques d'argent ou de vermeil incrustées d'émeraudes, de rubis, d'améthystes. Le sol est formé de jaspe et d'onyx qui s'emmêlent en volutes légères pour s'épanouir en fleurs brillantes.

Au fond de la salle, sur une estrade de porphyre, sous une coupole d'or soutenue par des colonnes torsadées, entre deux Victoires aux ailes déployées, brandissant des couronnes de laurier, deux trônes d'or constellés de pierres précieuses ont été disposés pour le couple impérial.

Les sénateurs, les évêques, les stratèges prennent place d'un côté de la salle. Les dames d'honneur de l'Impératrice leur font face. Ces préparatifs ne se déroulent pas sans bruit, mais les grandes orgues dominent le murmure de leurs sonorités pleines et graves, donnant à tout un air de mystérieuse grandeur. Le silence se fait : Justinien et Théodora paraissent. Le Maître du Palais parle et les assistants

reprennent avec lui :

— Gloire à toi, César tout-puissant, bon et miséricordieux... Gloire à toi, divine Augusta... Longue vie à nos souverains bien-aimés !

Justinien s'assied sur le trône. Il est en tunique bleue brodée d'or avec le pallium de pourpre retenu aux épaules par des fibules d'argent. Il porte sur la tête la couronne du sacre et, dans les mains, l'épée nue, qui représente la force, et le globe de vermeil, surmonté d'une croix d'argent, symbole de la domination du monde. Théodora est à ses côtés, pâle, très calme, enveloppée dans un manteau de brocart violet, les cheveux bruns noués en torsades par des filets de perles et enserrés par un diadème où scintillent diamants et rubis.

Le Maître du Palais s'approche de Justinien :

— Les envoyés des Avars, dit-il, sollicitent la faveur de voir les pieds de l'Empereur.

— Qu'ils viennent, j'y consens, répond Justinien...

Les Avars ont quitté depuis peu les steppes froides des bords du Danube. À leur entrée au Palais, ils ont aperçu les gardes en tunique blanche, avec le casque d'or à la rouge aigrette, le grand bouclier frappé au nom du Christ, les longues lances qui semblent jeter des éclairs. Ils pénètrent maintenant dans le *Consistoire*, immense, garni d'une foule de courtisans impatients et curieux.

— Les voilà ! ce sont eux ! disent les Byzantins.

Mais les Avars s'arrêtent soudain, au seuil des portes de marbre, comme frappés de stupeur, éblouis par les lueurs qui tombent de cette voûte d'or où les mosaïques colorées font planer des anges et des colombes...

— C'est Targitès !

Les assistants fixent de leur regard glacé le chef des Avars. Le voilà donc, ce Targitès qui, tant de fois, a brisé l'assaut impétueux des Huns ! Il est là, inquiet, timide. Il se décide pourtant à s'approcher d'un pas lourd, le torse sanglé dans un sayon de cuir, les jambes serrées dans des braies de toile, les cheveux noués au-dessus du crâne. Il gravit l'estrade et, trois fois, pliant les genoux, il se prosterne devant l'Empereur dont il baise les pieds chaussés de brodequins rouges.

Justinien, dans sa clémence, invite le chef Avar à se relever. Il accepte l'hommage qu'il lui rend et les présents qu'il apporte : pour l'Empereur, une lourde épée à la garde ciselée ; pour Théodora, un coffret de bronze cloisonné d'émaux.

Le Maître du Palais lit alors le décret impérial :

« Il nous a plu à nous, César des Romains, de t'élever, toi Targitès, chef des Avars, au rang de *patrice* et d'accueillir ton fils parmi nos écuyers. Il t'appartiendra d'entretenir trois mille cavaliers sur nos frontières du Danube, à charge pour nous de te verser chaque année une somme de dix mille sous d'or. Nous sommes sûrs que tu sauras

agir en bon et loyal fédéré. »

Le texte du traité est alors traduit dans le langage des Avars. Il est en tous points conforme à l'accord qui est intervenu après une longue négociation :

— Je jure, par mes dieux, d'être un allié fidèle, dit Targitès.

Aussitôt Justinien fait apporter un grand coffre de bois de rose incrusté de nacre, dont il étale le contenu devant les Avars stupéfaits. Que de merveilles ! Il y a là des vases d'or et d'argent, des coupes d'albâtre, des ivoires sculptés, des perles fines, des bracelets aux cabochons d'améthyste ou aux fleurs de saphir, des colliers d'ambre ou de jade et des pièces d'or ruisselant sur les tapis écarlates :

— Tu vois, fait l'Empereur, que nous savons récompenser nos amis.

— Comme nous savons punir nos ennemis, ajoute Théodora.

Les Avars, avant de puiser dans les trésors qu'on leur offre, regardent Théodora, cette femme mince, pâle, au regard dur, à la voix impérieuse. Ils pensent à leurs compagnes dociles, astreintes aux plus durs travaux, cahotées d'un camp à l'autre dans des chariots, tremblantes au moindre cri des guerriers. Targitès admire Théodora :

— Cette femme, dit-il, a une âme de chef !



À la nuit tombante, Probus se rend au grand dîner officiel donné en l'honneur des Avars. Pour le sénateur, qui est un homme âgé, ces festins qui n'en finissent pas sont une véritable corvée. Mais il craint, en s'abstenant d'y paraître, de perdre la faveur impériale.

Probus est d'ailleurs peu favorable à toutes les grâces que Justinien déploie pour amadouer les Avars. Il s'en ouvre franchement à l'un de ses amis, l'historien Procope :

— Je n'ai pas confiance dans ces barbares cupides. Ils nous servent un jour parce que nous les couvrons d'or, mais ils sont prêts à nous trahir demain.

— Sans doute, répond Procope, mais ils savent se battre et, lorsque les Huns, les Bulgares, les Perses, se jettent sur les frontières de l'Empire, il est bon d'avoir des alliés.

— Il n'empêche que leur fidélité est coûteuse et douteuse...

Quoi qu'il en soit, Justinien a décidé de recevoir les Avars en amis. Dans une salle immense, le *Triclinium*, autour de dix-neuf tables, plus de deux cents convives ont pris place et la disposition est telle qu'aucun d'eux ne tourne le dos à l'Empereur. Sous un plafond lambrissé de pourpre et d'or, de grands lustres diffusent une lumière tamisée, pendant que des cassolettes embaument l'air de parfums de myrrhe et d'encens.

Sur les tables de marbre recouvertes de draps brochés, les serviteurs

ont disposé les plats et les coupes, tandis que des musiciens, des jongleurs, des acrobates amusent l'assistance au son des cithares et des flûtes. Au long des murs, des jets d'eau jaillissent et de fraîches cascades glissent sur les marbres irisés.

Probus a pris place entre son ami Procope et le stratège Bélisaire. Il compte s'entretenir avec eux de la prochaine expédition contre les Perses. C'est un peuple qu'il connaît bien et il pourra donner d'utiles conseils au jeune chef de guerre. Ainsi ne perdra-t-il pas tout à fait son temps...

— Que le festin commence !

Le Maître de la table dirige les serviteurs, qui entrent et sortent comme les danseurs dans un ballet bien réglé. Les plats les plus fins se succèdent : caviar de la Propontide, thon du Bosphore farci au miel, agneau de Thrace rôti au feu de sarment, chevreuil de Phrygie à la sauce poivrée, pâté d'Antioche piqueté de raisins, gâteau de riz paré de fruits confits, oranges d'Arménie ou confiture de roses, vins de Crète ou des Cyclades...

Probus ne s'intéresse guère aux Avars, qui mangent goulûment. Il observe le couple impérial. Justinien a l'air las. Il se contente d'un repas léger : des fèves cuites à l'eau, du lait de brebis, un peu de miel. Théodora, au contraire, anime et domine l'assistance.

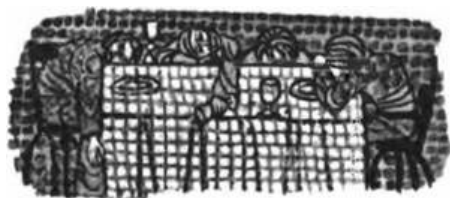
L'Impératrice se fait présenter tous les plats, elle les goûte et renvoie d'un geste brusque ceux qui lui semblent indignes de sa table. Elle exige une cuisine raffinée, une présentation parfaite et, pour distraire les convives, elle ne dédaigne pas les plaisanteries de bon ton.

Probus n'aime guère Théodora. Il sait, comme tous ici, qu'elle est la fille d'un montreur d'ours, qu'elle a mené une vie dissolue avant d'épouser Justinien, qu'elle est dure, hautaine, vindicative. Mais il reconnaît que, depuis son accession au trône, elle a partagé avec l'Empereur toutes les charges du pouvoir.

— Cette femme, dit Bélisaire, est faite pour gouverner.

Probus approuve. C'est exactement ce que disait l'Avar Targitès lors de son entrée au consistoire. C'est l'impression que chacun ressent.

Mais désormais les Avars ne disent plus rien. Ils ont bu et mangé sans mesure et, comme ils sont peu accoutumés aux repas plantureux, ils se sont assoupis. Le front lourd, les bras pendants, ils jettent un regard trouble sur la table souillée, les flacons vides, les convives bruyants, à peine distincts dans un brouillard épais. Puis, l'œil tout ébloui des fastes de Byzance, ils sombrent dans la nuit...



L'impérieuse Théodora



A foule se pressait sous les arcades du Portique royal où elle aimait à flâner aux heures encore fraîches du matin. Il y avait là des orateurs, des écrivains publics, des poètes à la mode qui lisaient leurs vers devant les boutiques des libraires. Plus loin, un philosophe en haillons parlait doctement de Platon ou d'Aristote, un ermite racontait son existence solitaire dans une grotte du désert, un peintre exposait des images saintes aux vives couleurs. Des astrologues, des magiciens, des diseurs de bonne aventure s'offraient à prédire l'avenir et les Byzantins, volontiers crédules et inquiets, commentaient avec passion les présages et les prophéties.

— De quoi demain sera-t-il fait ? se demandait-on avec une crainte superstitieuse...

Mais, sous les arcades, on évoquait aussi les questions d'actualité⁽⁶⁾ : les victoires de Bélisaire sur les Perses, les malheurs du pape Sylvère, l'accroissement des impôts décidé par le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce.

Justinien était populaire. Depuis la sédition Nika, il s'était attaché à regagner la faveur de ses sujets par de brillantes conquêtes, en Afrique, en Italie, par de grands travaux, par des fêtes somptueuses où les Byzantins donnaient libre cours à leur goût du luxe et du plaisir. Mais on lui savait gré surtout d'organiser à l'Hippodrome, où les passions s'étaient assagies, des jeux magnifiques, dignes de la nouvelle Rome...

Théodora n'était pas entourée de la même affection. Les femmes notamment la détestaient, car elles voyaient en elle une parvenue,

orgueilleuse et cruelle :

— Une fille du cirque, disait l'une, une danseuse des rues sur le trône des Césars, quel scandale !

— Et avez-vous vu le luxe de sa toilette ? ajoutait une autre. Rien n'est jamais assez beau pour elle.

Elle ne reculerait devant aucune infamie pour satisfaire un de ses caprices.

— Pourquoi vous étonnez-vous ? demandait une troisième. Elle a tout pouvoir sur son royal époux, car elle lui a fait boire un de ces philtres magiques dont elle a découvert le secret en Égypte, auprès des magiciens de la déesse Isis. Soyez-en sûres, c'est une créature de Satan !

Les hommes portaient un jugement moins sévère. Ils étaient sensibles à la majestueuse beauté de l'Impératrice, à son charme aussi lorsqu'elle voulait plaire. Mais ils n'admettaient pas sa prétention à vouloir diriger l'État, à recevoir les ambassadeurs, à faire et à défaire les ministres. Certaines disgrâces récentes avaient fait grand bruit...

— Avez-vous vu, disait à voix basse un écrivain en renom, ce qui est arrivé au patrice Germanos ? Il avait eu le malheur de déplaire à la toute-puissante Augusta. Bien qu'il fût neveu de Justinien et stratège habile, il a été exilé dans une bourgade de Phrygie où il vit en mendiant son pain.

— Et le noble Théodose ? ajoutait un professeur d'éloquence. Pourquoi ne parle-t-on plus de lui ? C'est qu'il est enfermé dans une prison souterraine. Là, sur l'ordre de l'Impératrice, il est attaché comme une bête de somme à une stalle d'écurie et la chaîne est si courte qu'il ne peut ni se redresser ni s'étendre. Il paraît qu'il est devenu fou.

— Connaissez-vous la nouvelle ?

Chacun se presse autour du poète Agathias, car il n'a pas son pareil pour savoir tout ce qui se trame au Palais. Il parle lentement, dévoilant peu à peu son secret :

— On dit que Théodora va faire chasser celui qui l'a un jour traitée de « fille du cirque » et qu'elle poursuit de sa haine. Oui, elle a exigé le départ du préfet du prétoire, Jean de Cappadoce.

— Ah ! pour une fois, clament les assistants, nous serions d'accord avec elle, car ce maudit Cappadocien nous écrase d'impôts. Mais c'est trop beau pour être vrai !

Justement, tandis que la foule apprend peu à peu la nouvelle et s'en réjouit, un cortège atteint le Portique :

— Place, place ! crient les gardes qui dégagent le passage à coups de gourdins. Place à l'illustre préfet du prétoire !

C'est bien lui, et toujours aussi arrogant. Il est mollement allongé dans une litière en bois de rose aux tentures de soie. Drapé dans une

tunique vert et or, couvert de bijoux, élégant malgré son embonpoint, il passe, accompagné de jeunes femmes, parmi les plus jolies, qui l'éventent, le parfument et lui servent à boire.

— Tyran maudit, murmure-t-on, se peut-il qu'on soit bientôt débarrassé de toi ?

Mais le préfet se moque bien de la haine qu'il inspire. Depuis dix ans, il a la lourde charge des finances publiques. Tous les moyens lui sont bons pour remplir le trésor impérial. D'ailleurs, sa faveur en dépend.

Il gagne donc la grande salle du prétoire vers laquelle affluent les plaignants. Les malheureux ! Ils ne savent pas l'accueil qui les attend...

C'est d'abord un paysan d'une bourgade de Thrace qui s'avance, l'air embarrassé, le bonnet à la main. Il parle au nom de son village, qui a vu ses récoltes pillées par les Huns. Aussi demande-t-il une diminution des impôts que lui et les siens ne peuvent payer.

— Non, répond le préfet, il n'en est pas question. Va dire aux gens de ton village que s'ils ne versent pas tout ce qu'ils doivent, ils seront vendus comme esclaves.

Un marchand du quartier du port se présente ensuite. Les gardes lui ont saisi sans raison des soieries et des fourrures. Il réclame son bien. On l'éconduit. Il proteste, élève la voix.

— Comment ? fait le Cappadocien, tu oses te dresser contre le gouvernement ? Tu iras quelque temps en prison pour apprendre à calmer tes ardeurs.

Pendant qu'on entraîne le marchand, un autre solliciteur s'approche. C'est le prier du monastère des Blachernes, portant la mitre et la croix d'argent. Il s'indigne qu'on ait frappé d'un impôt très lourd son couvent, qui a pourtant la lourde charge d'accueillir les pèlerins, les malades, les miséreux.

— L'Église est riche, fait le préfet, elle peut payer.

Le prier insiste, il invoque les privilèges de son ordre, la protection impériale. Mais le Cappadocien a réponse à tout.

— Ne sais-tu pas, mon cher prier, que tes moines parcourent les rues en disant du mal du gouvernement ? Je devrais les faire arrêter et juger comme rebelles. Allons, il vaut mieux que tu paies l'impôt, sinon...



Un homme enchainé arrive, poussé brutalement par les gardes.

Le prieur se retire. Mais voici qu'un pauvre homme enchaîné arrive, poussé brutalement par les gardes. Il est maigre, pâle, il tient à peine sur ses jambes. Les lanières du fouet ont laissé des sillons sur son dos. Qui reconnaîtrait dans ce captif en haillons le patrice Boutzès, un des plus riches propriétaires de l'Empire ?

— Tous mes biens sont à toi, seigneur, j'y consens. Je ferai ce que tu voudras, je te donne tout, je ne résiste plus. Mais, de grâce, laisse-moi revoir la lumière du jour.

— Te voilà revenu à de meilleurs sentiments. Signe ici, tu abandonnes à l'État tous tes biens.

— Et que vais-je devenir ?

— Quitte la Ville immédiatement et va te faire pendre ailleurs !

Les assistants ont les larmes aux yeux. Ce pauvre homme épuisé, torturé, dépouillé par un Cappadocien brutal, passait pour être, il y a peu d'années, un des meilleurs généraux de l'Empire. Mais pourquoi donc Justinien garde-t-il sa confiance à un ministre haï de tous ?



Théodora était bien décidée à faire chasser le préfet du prétoire. Depuis longtemps elle le détestait. Elle lui gardait rancune d'avoir été autrefois l'ami des Verts, de s'être déclaré pour la fuite lors de la sédition Nika, d'étaler à la Cour son goût du luxe et du plaisir. Elle avait sur le cœur les termes méprisants qu'il employait à son égard et qu'on s'empressait de lui rapporter : « fille du cirque » ou encore « montreuse d'ours ». En outre, la disgrâce du préfet détesté n'amènerait-elle pas le peuple à mieux apprécier son Impératrice ?

Théodora, à plusieurs reprises, avait demandé à Justinien de destituer le Cappadocien :

— C'est un homme cupide, corrompu, cruel. Le peuple te bénira si tu l'en débarrasses. En outre, c'est un impie qui se moque des choses saintes. Enfin, c'est un ambitieux qui a une immense fortune et qui recrute des hommes de main prêts à tout pour le porter à l'Empire. Tu ne vas pas, toi, César, continuer à tolérer dans ton palais un rival attaché à ta perte !

Justinien écoutait, sentant bien qu'il y avait une part de vérité dans le jugement sévère de Théodora. Mais il ne voulait pas se séparer d'un ministre actif, énergique, habile à remplir les caisses de l'État.

— Un souverain, répondait-il simplement, ne peut rien faire de grand s'il n'a pas de bonnes finances. Or Jean me les donne et j'ai besoin de lui. S'il s'avisait de comploter contre moi, alors je le briserais sans pitié, mais je ne puis y croire...

Théodora, furieuse de n'avoir pu amener Justinien à ses vues, avait

alors songé à faire assassiner son ennemi par des hommes à elle. Mais il était bien gardé et, ayant appris par ses espions les manigances de l'Impératrice, il avait redoublé de précautions. Il le répétait à qui voulait l'entendre :

— Je ne suis pas l'Agneau pascal qui se laisse égorger.

Pourtant il était inquiet et, pour savoir au juste ce que le sort lui réservait, il s'était rendu chez le devin Hermidas. Là, dans une grotte d'accès difficile où nichaient des chauves-souris, le devin avait consulté des rouleaux de papyrus couverts de signes étranges et, à la lueur tremblante d'une lampe à huile, il avait donné au préfet dévoré d'inquiétude une feuille où étaient écrits quelques mots. C'était l'oracle attendu, rédigé comme à l'accoutumée d'une façon mystérieuse :

« Bientôt tu porteras la robe d'Auguste. »

Jean de Cappadoce avait lu et relu plusieurs fois, puis la joie lui avait empli le cœur. La robe d'Auguste ? Il n'en pouvait douter, c'était le manteau impérial. Bientôt donc, l'oracle était clair, il accèderait au trône, son suprême désir. Et après tout, quoi d'étonnant à cela ? Justin n'était qu'un soldat ignorant lorsqu'il avait été couronné. Pourquoi lui, patrice, consul, préfet du prétoire, ne prendrait-il pas la place de Justinien, devenu un simple jouet entre les mains d'une fille du cirque ?

Lorsqu'il serait Empereur, son premier soin serait de se venger de cette Théodora qui avait payé récemment, il en avait la preuve, certains de ses esclaves pour s'introduire au Palais du Prétoire et verser du poison dans les plats...



Sûr désormais de son avenir, Jean de Cappadoce est allé faire une grande tournée en Orient. Partout où il est passé, il a confisqué les biens des riches et distribué de l'or aux chefs et aux soldats pour gagner leur appui. Il avait obtenu des promesses formelles en vue d'une marche sur Byzance. De jour en jour, il se sentait plus proche du trône...

Mais Théodora veillait. Le plus illustre général de l'armée d'Orient, Bélisaire, avait pris pour femme la belle Antonine, qui était une amie intime de l'Impératrice. Antonine était la fille d'un cocher de l'Hippodrome et, à plusieurs reprises, elle avait aidé Théodora à mener à bien des intrigues subtiles. Belle, intelligente, très au fait des secrets de la Cour, elle était une confidente et une complice pour sa souveraine, qu'elle adorait :

— Tu sais que le Cappadocien est en Orient, lui dit un jour Théodora, et qu'il conspire pour arriver au trône. Si par malheur il y

parvenait, son premier soin serait de faire mettre à mort Bélisaire dont il jalouse la gloire et tu partagerais le sort de ton époux.

— Je hais le Cappadocien, répondit Antonine, et si je puis t'aider à châtier l'insolence de cet homme, je le ferai avec joie.

— Alors, écoute-moi bien, voici mon plan...

Quelques jours plus tard, Antonine se rend aux Thermes. Elle y rencontre, comme elle l'a prévu, la fille unique du préfet du prétoire, la douce et naïve Euphémie. C'est une adolescente de quinze ans à peine, qui se sent très seule depuis le départ de son père. La subtile Antonine gagne aisément son amitié, elle sait distraire et flatter une enfant qui a besoin d'affection.

Dès lors elles sont inséparables. Elles parcourent les rues de la cité, achetant de belles étoffes, des bijoux, des parfums. Toutes deux rient aux éclats au spectacle d'un mime ou d'un jongleur. Elles s'embarquent à la Corne d'Or sur un caïque aux voiles brunes gonflées par le vent, pour admirer les reflets du soleil sur la ville couronnée de remparts. Elles vont ensemble, un cierge à la main, à l'église des Saints-Apôtres, pour baiser les reliques vénérées. Euphémie se sent libre et heureuse...

Un soir, alors qu'elles sont seules, Antonine se confie à sa jeune amie. Elle se plaint amèrement que son époux, Bélisaire, ait été bien mal récompensé de ses victoires en Afrique et en Italie. Rappelé brusquement à Constantinople, le général a été tenu à l'écart et laissé près d'un an sans commandement. On s'est souvenu de lui lorsque la guerre contre les Perses a commencé, mais on ne lui a fourni qu'une faible armée, mal équipée.

— Mais pourquoi donc ? fait la jeune fille. N'est-il pas le meilleur général de l'Empire ?

— Oui, mais Théodora le poursuit de sa haine.

Au fil des jours, Antonine se plaint de l'Impératrice qui, dit-elle, l'insulte en public et la maltraite. Une nuit, elle se réfugie auprès d'Euphémie. L'Impératrice en effet, pour donner le change, a chassé Antonine du palais. Il n'est bruit que de la brutale disgrâce de la femme de Bélisaire. Euphémie est donc sans défiance, et comme elle déteste Théodora, elle demande à Antonine :

— Mais pourquoi Bélisaire, qui a sous ses ordres des soldats tout dévoués, supporte-t-il toutes ces injustices sans se révolter ?

— La vérité, répond Antonine, c'est qu'on ne peut rien faire avec une armée, si l'on n'a pas un allié dans la capitale. Oh ! si ton père voulait se joindre à nous, alors tout serait facile. Mais je sais bien qu'il n'aime pas beaucoup Bélisaire...

Peu après, au retour de son voyage triomphal en Orient, Jean de Cappadoce retrouve avec joie sa petite fille. Elle lui rapporte aussitôt la conversation qu'elle a eue avec Antonine. Il est enchanté. Ne serait-

ce pas là l'occasion espérée de revêtir enfin « la robe d'Auguste » ?

Bélisaire passe pour être fidèle à Justinien, mais il est vrai qu'il a de bonnes raisons d'en vouloir au couple impérial, qui l'a souvent traité injustement. Par ailleurs, chacun sait que Bélisaire est entièrement soumis aux volontés de sa femme ; si Antonine lui demande d'agir, il le fera. Et puis quel soutien à la révolte, si le grand Bélisaire fait partie du complot !

Le préfet charge donc sa fille d'avertir Antonine qu'il souhaiterait avoir avec elle un entretien secret. Euphémie, tremblante de joie, court auprès de son amie :

— Mon père, dit-elle, pense qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Mais Antonine refuse. Elle estime qu'il faut être très prudent, car les espions de Théodora sont partout. Toutefois, elle fait une autre proposition :

— Je dois dans quelques jours partir retrouver Bélisaire à l'armée d'Orient. Je m'arrêterai, pour passer la nuit, dans une de nos villas, à Rufinianas, non loin de la cité. Dis à ton père qu'il m'y rejoigne, nous pourrons causer librement. Je me fais fort d'obtenir ensuite l'appui total de mon mari pour l'affaire qui nous occupe.

Euphémie porte la réponse à son père. Le préfet approuve cette rencontre discrète. Oui, la prudence s'impose. Il ira au rendez-vous, en prenant de son côté toutes ses précautions. Antonine s'empresse d'annoncer la nouvelle à Théodora. Le piège est tendu : c'est bien joué...



L'Impératrice a prévenu le général Narsès et le chef des gardes Marcellus. Ils iront à Rufinianas, ils se cacheront dans le jardin de la villa et, au cas où la trahison apparaîtrait évidente, ils se saisiront du préfet, mort ou vif.

Justinien a donné son accord. Il ne veut pas croire que son meilleur collaborateur puisse être l'âme d'un complot. Enfin, il en aura le cœur net. Mais n'y a-t-il pas là quelque ruse perfide de Théodora ? Il connaît bien son épouse, il la sait impérieuse, vindicative. Il appelle un de ses officiers et lui dit à voix basse :

— Va dire à Jean de Cappadoce, de la part de l'Empereur, qu'il ne quitte la Ville sous aucun prétexte, on en veut à sa vie. Tu as bien compris ?

Mais le préfet néglige cet avertissement. Il n'a que faire des conseils de Justinien, dont il prendra bientôt la place à la tête de l'État. Il décide seulement de se faire accompagner par quelques soldats de sa garde...

La nuit est venue, lourde de parfums. La villa, dominant la mer, se

découpe dans l'épaisseur des ténèbres. Dans le parc qui l'entoure, tout est tranquille. À peine entend-on le clapotis des vagues et, sous une brise légère, le frisson des grands pins. Antonine est là, exacte au rendez-vous, à cette heure propice aux confidences et aux complots...

— Je suis venu à ton appel, fait le préfet, il paraît que je peux t'être utile.

— Bélisaire est prêt à agir, il n'attend que ton appui.

— Est-il décidé à chasser Justinien ?

— Oui.

— Alors, il peut compter sur moi.

À ces mots Narsès et Marcellus, qui étaient tapis dans une haie toute proche, bondissent et tentent d'arrêter le préfet, pendant qu'Antonine, jouant à merveille la scène prévue, s'écrie :

— Malheur ! nous sommes trahis !

Au bruit, les gardes de Jean accourent. Un combat s'engage. Marcellus est blessé, mais il encourage les siens.

— Nous le tenons. Abattez-le s'il résiste !

Narsès, l'épée à la main, se précipite en criant :

— Rends-toi, Cappadocien. Nous te ferons payer tous tes crimes.

Mais le préfet réussit à s'échapper à la faveur de la nuit. Il atteint le rivage, y trouve une barque de pêcheur et, à force de rames, regagne la Ville. Que faire ? Il se réfugie dans l'église Sainte-Sophie, où il invoque le droit d'asile. Pense-t-il qu'il lui est arrivé bien souvent, lorsqu'il pourchassait une de ses victimes, de faire fi de ces lois sacrées ?

Théodora, prévenue par Narsès, se rend auprès de Justinien à qui elle raconte l'affaire. Elle présente des témoins. Elle exige, pour commencer, la destitution du préfet. L'Empereur doit céder. La nouvelle gagne toute la ville, où elle cause une grande joie. Peu importe comment cela s'est fait ! Le Cappadocien est enfin chassé et il sera puni.

L'ordre a été donné de l'arrêter. Grand émoi à Sainte-Sophie. On se saisit de lui, on le tonsure, on lui jette sur les épaules la défroque d'un moine qui venait de mourir. Or ce moine s'appelait Auguste. Ainsi fut accomplie, mais en un sens bien différent de ce que le préfet espérait, la mystérieuse prophétie d'Hermidas...

Justinien ne tarda pas à apprendre le rôle de Théodora dans l'affaire. Il n'en fut guère satisfait. Aussi décida-t-il de faire preuve de clémence. Jean de Cappadoce, qui avait eu un moment d'égarement, mais dont les bons et loyaux services avaient été longtemps précieux, put garder une partie de ses biens et partir pour Cyzique, sur la côte d'Asie, où il se serait résigné à une paisible retraite, si Théodora ne l'avait poursuivi de sa haine passionnée.

Elle le fit d'abord inculper lors du meurtre d'un évêque et il fut

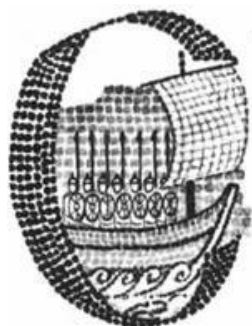
arrêté, emprisonné, roué de coups. Ensuite, elle obtint qu'il fût exilé en Égypte où, sans ressources, il dut vivre avec les mendiants. Enfin, elle envoya des hommes pour le tuer. Il leur échappa, mais il se trouva réduit à une vie de misère et d'angoisse...

Mais son âme ne fut pas brisée. Il supporta toutes les épreuves avec courage, donnant des conseils aux gens de finances, s'amusant même à rappeler aux citoyens d'Alexandrie la somme qu'ils devraient au trésor. Lorsque Théodora disparut, il regagna Byzance.

Dans cette ville qu'il avait vue tremblante à ses pieds, nul ne le connaissait. Il offrit ses services à Justinien qui, en souvenir de Théodora, les refusa. Il se retira alors à l'église Sainte-Sophie où lui, l'incroyant d'autrefois, étonna ses frères par sa piété. Il mourut, âgé, oublié de tous, dans la robe de bure qu'il avait un jour revêtue bien malgré lui, celle d'un moine nommé Auguste...



Bélisaire



'EST jour de fête à Constantinople, car la flotte appareille pour l'Afrique(7). Plus de six cents navires ont quitté de bon matin la Corne d'Or et ils défilent devant le port impérial du Boucoléon. Il y a là, en bon ordre, les *chelandia*, de lourds vaisseaux à plusieurs rangs de rameurs qui transportent les troupes, et un essaim de navires effilés, rapides, chargés d'assurer la protection du convoi.

La foule se presse sur les quais, fière de la grandeur de Byzance. Justinien et Théodora sont là, sous un dais de pourpre et d'or, entourés de la cour et du peuple. Tous regardent glisser sur l'eau bleue les grands vaisseaux à la proue sculptée, à la fine carène, aux larges voiles gonflées par le vent.

— Que Dieu protège notre armée !

C'est le cri qui retentit lorsque passent les navires portant les soldats rangés impeccablement, le casque en tête, la lance au poing, les boucliers ovales serrés l'un contre l'autre comme des écailles luisantes.

Le navire de Bélisaire arrive à son tour. Il arbore au grand mât la sainte bannière d'or et d'azur à l'image de la Mère de Dieu. Le jeune stratège, revêtu du manteau rouge, salue le couple impérial en brandissant son épée. Les clameurs redoublent dans la foule, car chacun admire ce chef de haute taille, au visage fin et entouré d'un collier de barbe noire, au regard vif et loyal.

— J'ai confiance en Bélisaire, déclare l'Empereur à son entourage. Il est le seul qui puisse mener à bien cette difficile entreprise.

Théodora ne dit rien. Elle n'aime pas Bélisaire malgré le concours décisif qu'il lui a apporté lors de la sédition Nika. Elle redoute son

ambition. Après tout, pense-t-elle, il n'est pas mauvais qu'il soit éloigné de Byzance à la faveur d'une expédition aventureuse...

Car le projet de reconquérir l'Afrique sur les Vandales, s'il a tout de suite enchanté l'Empereur, est d'une telle audace que les ministres l'ont accueilli avec stupeur. Le préfet du prétoire, Jean de Cappadoce, s'y est opposé de toutes ses forces.

— C'est une folie ! a-t-il dit. Les Perses, les Huns, les Bulgares menacent nos frontières, le trésor est vide, l'armée est épuisée et nous allons faire une guerre périlleuse à un prince qui souhaite demeurer notre ami !

Mais Justinien n'a rien voulu entendre. Il tient à arracher aux Barbares les pays de l'Empire romain qu'ils occupent indûment, et d'abord les riches terres d'Afrique.

— L'Empereur de Rome ne peut renoncer à Carthage !

La flotte a donc quitté Byzance, longé la côte d'Asie, mis le cap vers la Grèce puis vers la Sicile. Là, au pied du mont Etna, les hommes ont pris quelque repos. Ils ont été bien accueillis par leur allié, le gouverneur goth, qui déteste les Vandales. Bélisaire a obtenu sans peine de l'eau, des vivres, des chevaux, mais surtout il a appris ce qui se passe dans le royaume ennemi :

— Le roi Gélimer, à ce qu'on dit, ne s'attend guère à une attaque. Il a envoyé récemment son frère Tzazo et toute sa flotte contre la Sardaigne où une révolte a éclaté. Quant à lui, avec l'armée, il lutte aux confins du désert contre les Maures. Il est à quatre jours de marche de la côte...

Bélisaire met aussitôt à la voile et il débarque sans encombre sur la terre africaine, avec huit mille cavaliers et dix mille fantassins. Le vent l'a quelque peu déporté vers le sud et il calcule qu'il lui faudra une bonne semaine pour atteindre Carthage. Il remonte donc prudemment le long du rivage, accompagné par la flotte qui couvre ainsi l'armée en marche.

Bélisaire compte beaucoup sur l'appui des habitants, fidèles au souvenir de la grandeur impériale. Il a donné à ses troupes des ordres très stricts :

— Nous sommes ici en terre chrétienne, dans une province de l'Empire. Je ne tolérerai aucun pillage, aucune violence. Dieu m'est témoin que nous venons pour libérer nos frères et non pour les opprimer.

Très vite la nouvelle se répand. La foule, rassurée, acclame les soldats de Bélisaire et leur apporte des vivres à profusion. Les villes ouvrent leurs portes...

Le roi Gélimer, informé du danger, revient en toute hâte pour tenter de barrer aux Byzantins la route de Carthage. Il occupe un défilé rocheux qui semble lui assurer une position solide. Mais, au premier

assaut, ses troupes s'enfuient en désordre. Le roi, découragé, constate :

— Les Vandales ont perdu leur vaillance, ils n'ont plus de cœur au combat.

Bélisaire entre donc à Carthage, dont il relève les remparts. Peu à peu, il assure sa domination sur la majorité du pays. Il décide alors d'en finir avec les Vandales. Il a appris que l'ennemi campait à moins d'un jour de marche. Laissant en arrière son infanterie, il entraîne ses cavaliers dans l'immense plaine où le vent chasse des tourbillons de sable fauve, où le soleil abat son poing de feu...

Les Vandales ont établi leur camp sur une hauteur, à l'abri d'un petit ruisseau grossi par les pluies d'hiver. Bélisaire, dès qu'il les aperçoit, retient son cheval noir luisant d'écume et il range en ordre de bataille ses cavaliers, puissamment armés, les *bucellaires*. Les Vandales vont-ils fuir ? N'ont-ils pas plutôt l'idée d'attaquer en masse avec le courage du désespoir ? Non, rien de tel, ils attendent le choc, impassibles, résolus.

Bélisaire tente en vain de les attirer en rase campagne. Gélimer a fait comprendre à ses hommes que leur destin allait se jouer dans cette seule bataille. Il leur a rappelé qu'ils sont les héritiers de ce grand peuple qui, jadis, a quitté les sombres forêts de Germanie, traversé la Gaule et l'Espagne, atteint la lumineuse Afrique, non sans avoir laissé partout un souvenir d'épouvante. Les Vandales ont juré de subir l'assaut de pied ferme.

Bélisaire sent que l'impatience gagne ses troupes. Il fait sonner les trompettes et dresser les étendards. Ses cavaliers traversent le ruisseau et lancent une grêle de flèches sur les Vandales, que protègent mal leurs boucliers ronds et leurs tuniques de cuir. Les chevaux caparaçonnés des Grecs bondissent, les cuirasses d'airain et les casques à cimier brillent par éclats dans l'air chargé de poussière. Bélisaire, la lance au poing, se bat au premier rang.

Pendant des heures, les Vandales tiennent bon et leurs lignes profondes, hérissées de piques, repoussent les Byzantins vers le ruisseau. Mais ceux-ci reviennent à l'assaut et, dans le fracas des armes, les cris, le tumulte, ils s'enfoncent au cœur même du camp ennemi. Hommes et bêtes roulent comme les nuées d'un ciel d'orage d'où jaillit l'éclair des lances...

Les Vandales plient peu à peu. Est-ce la fin ? Non, pas encore. Le frère de Gélimer, Tzazo, se jette dans la mêlée avec ses cavaliers, torse nu, les longs cheveux flottant sur les épaules, la lourde hache brandie à deux mains. Les *bucellaires*, épuisés, refluent pour reprendre haleine.

Bélisaire, dans cette lutte confuse qui oscille comme la houle, a gardé tout son sang-froid. Il a tenu en réserve ses *fédérés*, des cavaliers braves mais peu sûrs, venus des steppes du Danube pour servir l'Empire à prix d'or. L'appât d'un riche butin les pousse à achever la déroute des Vandales. Tzazo est tué. Gélimer s'enfuit...

Quelques guerriers vandales résistent encore, formés en carrés. L'infanterie byzantine qui, à marches forcées, est parvenue sur les lieux du combat, les crible de flèches et de javelines. Au coucher du soleil tout est terminé.

Dans leur désarroi, les Vandales ont abandonné leur camp avec les trésors, les armes, les vivres et aussi les femmes et les enfants entassés dans de lourds chariots. Bélisaire ne peut retenir ses hommes, qui se ruent au pillage, dépouillant les cadavres ennemis de leurs bracelets et de leurs colliers d'or, et se partageant un immense butin.

La nuit tombe brusquement. Alors qu'une brise fraîche apporte les senteurs de la mer, tout autour du camp dévasté, des feux s'allument comme des étoiles. Au pays de saint Augustin, l'armée byzantine chante ses hymnes de victoire avant de s'endormir sur la terre humide de rosée. En un jour, le royaume vandale s'est englouti comme la pluie dans les sables du désert...



Dix ans ont passé(8)... Bélisaire, tristement, se rend au Palais sacré parmi la foule des courtisans. Il se sent mal à l'aise dans ce milieu d'intrigues où chacun se passionne pour les rivalités des ministres, les querelles du cirque, les disputes religieuses. Les hauts dignitaires le saluent avec une politesse froide et, dès qu'il est passé, ils murmurent :

— Ce pauvre Bélisaire ! Il ne se console pas d'avoir perdu la faveur impériale.

Car, nul ne l'ignore à la Cour, Justinien est maintenant jaloux des lauriers de Bélisaire. Théodora, qui est l'amie de sa femme, la belle Antonine, n'éprouve toujours pour lui qu'animosité et méfiance. Les nobles sourient de sa disgrâce et flattent les généraux en vue, Narsès, Martin, Phocas. Le peuple seul acclame Bélisaire car il n'oublie pas ce que Byzance lui doit.

En dix ans Bélisaire a été le principal artisan de la gloire impériale. Il a conquis l'Afrique et offert à Justinien l'immense trésor des Vandales. Il a occupé la Sardaigne, la Corse, la Sicile. Il a débarqué en Italie, enlevé Naples par surprise, chassé de Rome les Goths qui, depuis un siècle, faisaient boire leurs chevaux dans le Tibre. Il a enfin pris Ravenne, la grande cité où le roi Théodoric avait élevé des remparts, des palais et de belles églises, Saint-Vital et Saint-Apollinaire, ornées de mosaïques patiemment assemblées par des artistes venus de Byzance.

Brave et loyal, il a su se faire aimer de ceux-là même qu'il a vaincus. Les Goths, inquiets de la menace franque, lui ont offert de devenir leur roi. Il a refusé :

— Il n'y a qu'un prince digne de régner sur le monde. C'est

l'Empereur romain, l' élu de Dieu.

Pourtant, Justinien n'a su aucun gré à Bélisaire de ses brillantes conquêtes. Il l'a rappelé brusquement à Byzance et a refusé de lui accorder le triomphe. Puis, pour s'en débarrasser, il l'a envoyé guerroyer contre les Perses avec une armée dérisoire.

— Au moins, cette fois, pensait Théodora, notre beau héros sera vaincu...

Il n'en fut rien. La peste ravagea le camp perse. Le roi Khosroès s'enfuit. Bélisaire, une fois de plus, reparut à Constantinople en vainqueur. L'Empereur s'empressa de lui décerner le titre de connétable, fonction purement honorifique, en se jurant bien de ne plus jamais lui donner un commandement.

— Dans une longue retraite on le laissera vieillir, a dit Théodora.

Mais Bélisaire ne se résigne pas. Jour après jour, il erre dans les grandes salles du Palais, sollicitant une audience qui lui est refusée. Les courtisans ont pris l'habitude de le voir. Il en est quelques-uns qui ont pitié de lui, la plupart passent, indifférents ou narquois.

Mais un garde appelle Bélisaire. Est-ce bien vrai ? Justinien veut le voir immédiatement :

— Nos affaires vont mal en Italie, fait l'Empereur d'une voix sourde. Les Goths ont pris Naples et leur chef Totila menace Rome. Veux-tu les combattre ?

Bélisaire accepte avec joie. Mais Justinien pose ses conditions : le général ne pourra emmener ses *bucellaires*, qui doivent protéger Constantinople en cas d'attaque des Slaves ou des Perses. Il recrutera à ses frais des mercenaires où il pourra. En outre, il n'aura aucune autorité en Italie sur les autres chefs byzantins.

Bélisaire ne discute pas, tant il a hâte de retrouver la vie des camps. Mais dès son arrivée à Ravenne, il doit déchanter. Ses troupes sont faibles, mal équipées. Les généraux byzantins refusent de l'aider.

Totila en profite, il prend Rome. Bélisaire en est réduit à supplier le chef barbare de ne pas détruire la Ville éternelle.

— Si je le fais, précise Totila, c'est uniquement par égard pour toi !

Peu de temps après, Bélisaire apprend que les Goths ont pris la route du sud pour aller piller la riche Sicile.

Il décide alors de tout tenter, pour reprendre Rome.

Avec un millier de cavaliers, il se rend aux abords de la ville. Les remparts sont intacts, mais nul ne les garde. Les Goths de la garnison se sont établis dans la campagne, au long du Tibre. Bélisaire rassemble en hâte ses navires à fond plat, pour remonter le cours du fleuve. Il les charge de soldats, de vivres et d'armes.

Par une nuit de printemps, qui sent le thym et la menthe, baignée d'une brume légère qui court sur les marais, les longues barques glissent au clapotis des rames. Les Byzantins passent près des ruines

deux tours d'où les Goths contrôlent l'accès de la Ville.

Bélisaire fait d'abord briser la lourde chaîne qui barre le fleuve. Il ordonne ensuite de lancer des flèches dont la pointe a été garnie d'étope en feu. Les Goths, surpris, s'enfuient, tandis que les barques passent sous les arches de bois qui, par endroits, s'enflamment, dégageant une fumée striée d'étincelles.

Les troupes byzantines entrent dans une ville déserte, qui surgit de l'ombre au reflet d'une lune pâlie.

Elle sont accueillies au Forum par les statues silencieuses et les sanctuaires abandonnés...

Bélisaire se recueille un moment au cœur de cette cité morte qui fut le berceau de l'Empire, mais il a tôt fait de reprendre courage. Il faut se préparer à défendre Rome. Les murs sont consolidés, les fossés approfondis, les tours et les remparts garnis de machines, catapultes, balistes, frondes. Des renforts sont demandés à toutes les garnisons byzantines d'Italie.

Lorsque Totila apprend que Bélisaire a pris Rome, il revient en toute hâte vers la ville. Il lance à l'assaut ses cavaliers fourbus. L'attaque des Goths est aisément brisée. Totila lève le siège et s'enfuit vers la grande plaine du nord, où il compte refaire ses forces.

Bélisaire, heureux de sa victoire, envoie sa femme Antonine à Constantinople, pour demander des troupes fraîches, et notamment ses valeureux *bucellaires*. Il espère que Théodora cédera aux supplications de son amie. Mais Théodora vient de mourir⁽⁹⁾. Justinien, aigri et soupçonneux, prête l'oreille une fois de plus aux calomnies des courtisans, qui lui représentent Bélisaire comme un aventurier, prêt à tout pour accéder à l'Empire. Le général est relevé de son commandement, rappelé à Byzance, où il est accusé d'avoir outrepassé ses pouvoirs. Toutefois, en raison des services passés, on consent à lui épargner la prison...



Douze ans plus tard... La foule se presse dans la basilique Sainte-Sophie où le patriarche, entouré des évêques, célèbre un office solennel. Un vieillard, en robe pourpre, agenouillé près de l'autel, est absorbé dans ses prières. C'est l'Empereur Justinien.

Jamais l'église, dédiée à la divine Sagesse, n'a été plus belle, avec ses colonnes de marbre vert et de porphyre, ses chapiteaux ornés de palmes et de feuilles d'acanthé, ses mosaïques aux vives couleurs sur fond d'or. Les luminaires ciselés portant mille lueurs font briller les statues d'ivoire, les reliquaires cloisonnés de pierreries, les tentures de brocart ou de damas. L'encens brûle dans des cassolettes d'argent, les orgues emplissent la nef immense de leurs sonorités graves, les chœurs

entonnent l'hymne de gloire :

— Loué soit Dieu, Lumière et Vérité...

L'Empereur soudain lève les yeux vers la haute coupole, qui semble suspendue au ciel avec une chaîne d'or. Il est pleinement heureux, car elle a l'air solide. Un jeune architecte, Isidore, a accepté de la reconstruire alors qu'elle s'était effondrée et il a réussi⁽¹⁰⁾.

Cette seconde consécration de la basilique sera la bonne.

Justinien admire la voûte garnie de mosaïques. Il y a là, dans un ciel d'azur où glissent des anges d'or et où scintillent les étoiles, le Christ en majesté, très droit dans sa tunique somptueuse, le visage calme et sévère, et près de lui la Mère de Dieu, très simple dans ses voiles de deuil, femme du peuple dont la bonté se révèle aussitôt par un regard d'humaine tendresse.

À la fin de la cérémonie, le patriarche accompagne l'Empereur jusqu'à la porte de l'église où une foule énorme s'est rassemblée. Fidèles à la tradition, les mendiants, au premier rang, tendent leur sébile. Un prêtre de la chapelle impériale a charge de donner à chacun une pièce d'argent, pour qu'ils aient leur part de la joie générale.

Un pauvre homme est là, parmi les autres, les pieds nus, le dos maigre et voûté, la tête tremblante. Il porte un casque bosselé et, de son visage aux yeux morts, une voix faible qu'on entend à peine murmure :

— Faites l'aumône, je vous prie, à l'infortuné Bélisaire.

Justinien passe au milieu de ces miséreux, très vite, avec un air d'agacement. Il ne voit pas que ce mendiant en haillons fut le plus grand général de son règne, celui-là même que, par une basse jalousie, il a poursuivi de sa haine en le faisant arrêter sous l'accusation de complot et aveugler dans un cachot, avant de le jeter au ruisseau.

— Écoutez l'histoire du pauvre Bélisaire...

L'aveugle parle. Il évoque les Perses, les Vandales, les Goths, les Huns. Il répète les mots qui se heurtent dans sa tête : combat, victoire, triomphe. Il rappelle qu'il a été patrice et consul, que des médailles ont été frappées pour célébrer sa gloire. Mais personne ne prête attention aux propos de ce vieux fou. Seuls les enfants restent auprès de lui, méchamment, pour frapper sur son casque et lui prendre son bâton.

Dans toute la ville, une foule oublieuse s'apprête à célébrer la gloire de Justinien.

— Écoutez l'histoire du pauvre Bélisaire...

Mais personne n'entend plus la triste litanie.



L'ambitieuse Irène

I

Quand les rois épousent des bergères.



L y avait une fois une souveraine très belle et très puissante. Veuve, elle régnait sur le plus brillant Empire du monde. Quand son fils, le prince héritier, eut dix-sept ans, elle désira lui donner pour épouse une jeune fille en tous points accomplie, et elle la fit chercher à travers toutes les provinces de son État... »

Ce récit commence comme un conte de fées et c'est pourtant l'histoire véridique du mariage de Constantin, le fils d'Irène, impératrice de Byzance.

Irène, une jeune Athénienne d'une grande beauté, avait été remarquée par le *Basileus* Léon IV, qui lui avait fait partager son trône(11). Mais douze ans plus tard, Léon IV mourut et, comme Constantin n'était encore qu'un enfant, on le laissa jouer aux osselets dans les jardins fleuris et étudier le grec sous la férule, d'illustres précepteurs, tandis que l'Impératrice Irène gouvernait l'empire. Ce fut une lourde charge pour la jeune souveraine, qui dut déjouer les intrigues, démarquer les complots, défendre le trône contre les usurpateurs. Ses proches mêmes conspiraient contre elle. Mais Irène lutta avec obstination. « C'est mon devoir, disait-elle, de conserver le

trône pour mon fils Constantin. Dieu me donne la force d'y parvenir ! »

Douce autrefois, elle devint, car il le fallut, très dure, violente ou dissimulée selon la nécessité, dans ce monde cruel de Byzance qu'elle devait dominer.

À ses côtés grandissait Constantin, plein de vénération pour sa mère. C'était un fils docile et reconnaissant. S'il la précédait dans le cortège étincelant qui se rendait à Sainte-Sophie aux jours de fête, si, à l'Hippodrome, il s'offrait le premier, comme le voulait son rang, aux applaudissements de la foule acclamant les souverains, il abandonnait pourtant volontiers aux mains fermes d'Irène le gouvernement de l'Empire.

Lorsque le prince fut en âge de prendre femme, sa mère déclara :

— Je ne veux point pour mon fils de ces mariages arrangés par la politique. Je désire son bonheur, c'est pourquoi je veux pour lui avant tout une jeune fille aussi sage que belle, parée de toutes les grâces du cœur et de l'esprit. Qu'importe la richesse ! La grande Théodora n'était-elle pas une pauvre fille, quand l'empereur Justinien l'éleva au rang suprême ?

Mais, comme l'exercice du pouvoir avait rendu Irène extrêmement méthodique, elle résolut de ne rien laisser au hasard.



Des messagers sillonnèrent l'Empire précédés de Héraults.

Des messagers sillonnèrent l'empire, précédés de hérauts aux vêtements chamarrés qui sonnaient de la trompette. Chaque ville, chaque village fut visité ; et cela, comme on le pense, prit des mois ! Lorsque la foule, attirée par le fracas et l'éclat du cortège, s'était assemblée autour des envoyés de la Cour, on déroulait un parchemin marqué du sceau impérial ; on lisait ce qui y était écrit puis, après avoir affiché une copie sur la place, le cortège s'éloignait, tandis que le peuple discutait avec passion, s'exclamait, commentait sans fin la décision officielle...

Que contenait donc cette proclamation, si étonnante pour les sujets d'Irène ?

Elle indiquait avec précision la taille, le poids, la silhouette que devrait avoir la future épouse de Constantin. Irène exigeait certaine forme de visage, éliminait certaines teintes d'yeux ou de cheveux, fixait des proportions idéales. Elle allait jusqu'à préciser la pointure, fort petite, qu'elle imposait pour les chaussures de sa future belle-fille !

Toutes les jeunes personnes remplissant ces conditions devraient se présenter au palais. Irène et Constantin recevraient ces prétendantes, s'entretiendraient avec chacune d'elles afin de juger ses qualités de cœur et d'esprit, puis, au terme d'un examen sérieux, le nom de l'élue serait proclamé.



Tandis que les envoyés impériaux poursuivaient ainsi leur longue route à travers les provinces, ils arrivèrent un soir en vue d'un manoir dont la silhouette imposante se découpait sur le ciel du crépuscule. C'était en Paphlagonie ; la journée avait été dure, l'étape rude, le soleil cuisant. Bêtes et gens étaient recrues de fatigue et mouraient de soif. On décida de demander asile pour la nuit au maître de ce château. Les drapeaux impériaux seraient une assez bonne recommandation : on ne doutait pas d'être reçus à bras ouverts...

L'accueil fut certes chaleureux, mais celui qui vint au-devant des voyageurs n'avait rien d'un seigneur, dans ses apparences tout au moins. Si ses manières étaient pleines de bonne grâce, ses vêtements pauvres et élimés l'auraient plutôt fait prendre pour un paysan. Il introduisit ses hôtes dans une salle à peu près vide : pas de moelleux tapis sur les dalles usées, pas de tentures sur les murs de pierre nue ; une grande table de bois rude, quelques escabeaux rustiques, c'était tout pour l'ameublement. Qu'on était loin des splendeurs du Palais sacré !

Le maître de la maison, Philarète, appela d'un ton joyeux et l'on vit

apparaître une dame à l'air fort digne, mais à la mise plus que modeste. Son visage exprima un profond désarroi lorsqu'elle entendit son époux lui déclarer :

— Voici nos hôtes. Je veux les traiter de mon mieux, en fidèle sujet de notre Impératrice vénérée. Fais-nous un bon dîner ; mets à rôtir quelque volaille.

Tandis que les voyageurs échangeaient des propos et se rafraîchissaient le visage et les mains à l'eau limpide qu'on venait de leur porter, elle attira son mari dans un angle de la pièce et lui dit à mi-voix :

— Comment ferai-je ? Je n'ai rien à rôtir, ni pièce de bœuf, ni tendre agneau, ni volaille. Vous avez distribué tous vos biens aux pauvres, je ne vous le reproche point sans doute, vous avez suivi les enseignements de Notre Seigneur, et chacun va répétant que vous êtes un saint homme... Mais comment pourrais-je honorer ces hôtes d'un souper digne d'eux ? Ils ne peuvent se contenter comme nous de fèves et de laitage, je mourrais de honte de leur servir si modeste chère !

— De quoi te tracasses-tu ? Dieu y pourvoira. Manquerais-tu de foi ? Allume ton feu et aie confiance.

Puis Philarète revint vers ses hôtes, les fit asseoir sur les escabeaux de bois, aussi simplement que s'il leur offrait des sièges somptueux et commença de s'entretenir avec eux, tandis que son épouse s'époumonait à soufflait sur un feu de bois vert qui faisait plus de fumée que de flamme.

Cependant, des cris joyeux retentirent dans la cour et trois jeunes gens firent irruption dans la salle ; il s'immobilisèrent en apercevant ces personnages chamarrés, si insolites dans l'austère décor, puis ils s'avancèrent, quand leur grand-père les présenta aux envoyés impériaux. Ils étaient souriants et vigoureux, mais presque en haillons, et très excités de leurs journée. Non seulement ils rapportaient une corbeille d'anguilles, prises dans les nasses qu'ils avaient posées au fond de la rivière voisine, mais encore ils étaient très fiers d'avoir tué à la fronde trois faisans venus boire à l'eau claire, à quelques pas d'eux.

— Dieu abandonne-t-il jamais ceux qui mettent en lui sa confiance ? commenta simplement le maître de maison.

Le repas fut savoureux, servi sans doute dans une humble vaisselle d'argile, mais de la main gracieuse de la jeune Marie, la petite-fille de Philarète. Elle était charmante et, malgré sa robe de laine grise et rapiécée, les envoyés du Palais furent frappés par sa beauté et virent du premier coup que sa personne tout entière correspondait aux prescriptions impériales.

Aussi persuadèrent-ils, non sans peine, Philarète et son épouse d'accompagner leur petite-fille à Byzance afin qu'elle y concourût pour

le diadème. Ils décidèrent, en remerciement de l'hospitalité reçue, de pourvoir aux frais de ce long voyage, trop coûteux pour de si pauvres gens.



Un grand nombre de jeunes filles s'étaient présentées au Palais depuis la promulgation de l'édit impérial. Beaucoup avaient été renvoyées presque aussitôt. À la fin, douze candidatures seulement avaient été retenues. L'Impératrice avait eu de longues conversations avec ces douze belles ; elle les avait invitées à sa table, s'était fait accompagner d'elles en promenade afin de les bien connaître, mais jamais elle n'avait laissé deviner quoi que ce fût de ses intentions.

Cependant, le grand jour était arrivé ; Irène et Constantin devaient annoncer officiellement leur choix. Les jeunes filles, très émues, attendaient avec impatience le verdict. Qui d'entre elles serait Impératrice ? Toutes méritaient ce titre par leur beauté, et leur groupe multicolore formait un gracieux bouquet, dont l'éclat surpassait celui des corbeilles fleuries qui les entouraient. Parmi elles Marie d'Amnia, la petite Marie, hier en robe de pauvre, aujourd'hui vêtue de soie brodée, prit la parole.

— Mes sœurs, dit-elle, nous ignorons qui de nous sera élevée au rang suprême. Celle-là pourra tout désormais. Aussi je propose que nous nous fassions une mutuelle promesse : engageons-nous, si Dieu nous accorde de régner, à ne pas oublier nos onze amies et à nous occuper de leur établissement !

La plupart des jeunes filles approuvaient, mais l'une, qui jusque-là jouait distraitement avec ses bracelets d'or en feignant de ne pas se mêler aux conversations, intervint avec hauteur :

— Il ne serait pas charitable de ma part de vous laisser plus longtemps dans le doute. Ne comprenez-vous donc point, jeunes filles, que le choix de l'Empereur est déjà fixé ? Sans doute, vous ne manquez ni de grâce ni d'esprit, mais vous êtes de petite naissance, vos manières sont frustes, vous seriez mal à l'aise au rang suprême. Moi, je suis noble, mon père est stratège, riche, bien en cour. Et pour la beauté, soit dit sans me vanter, je ne crains aucune de vous.

Celle qui parlait ainsi était une jeune fille blonde, au port altier, au regard impérieux. Certes, elle semblait faite pour régner et auprès d'elle, ses onze compagnes se résignaient déjà à la défaite.

Elle ajouta sur un ton léger :

— Mais soyez sans crainte, je n'aurai garde de vous oublier...

Puis elle s'éloigna, en balançant harmonieusement sa longue robe verte aux plis profonds...

Le croirait-on ? Irène, si impériale, si dominatrice, ne choisit pas une

belle-fille promettant les mêmes qualités.

— Mon enfant, dit-elle à la fille du stratège, vous êtes parée de tous les dons, mais je ne pense pas cependant que vous seriez une bonne épouse pour l'Empereur.

Et son choix, comme celui de Constantin, en tout point d'accord avec sa mère, se porta sur l'humble Marie, la petite Paphlagonienne, qui n'aurait jamais osé rêver une telle faveur...

C'est ainsi que le *Basileus* Constantin, fils de l'Impératrice Irène, épousa Marie, une des plus pauvres jeunes filles de ses États, mais aussi la plus belle et la plus sage.



II

Triste fin d'un conte de fées.

Quand les derniers échos des cérémonies nuptiales se furent éteints et que la nouvelle Augusta fut installée au Palais sacré, Irène s'aperçut qu'elle supportait avec peine la présence de la jeune Impératrice.

Elle l'avait voulue de pauvre extraction, afin de s'assurer la reconnaissance de celle qu'elle avait ainsi élevée ; elle l'avait souhaitée douce et timide, afin de mieux la dominer. La beauté même de Marie devait être une arme pour Irène :

— Ma belle-fille, pensait-elle, régnera ainsi sur le cœur de l'empereur qui ne saura rien refuser à une épouse tendrement aimée. Elle, de son côté, me sera toute dévouée et suivra mes directives. Ainsi je continuerai, par son intermédiaire, à diriger l'Empire, comme il est bon et naturel que je le fasse.

On voit que ce choix, apparemment désintéressé, avait été dicté à Irène par son ambition et sa soif de régner.

Et pourtant, bien que Marie eût exactement les qualités qu'on attendait d'elle, Irène s'inquiétait. Les acclamations que la foule ne ménageait pas à la jeunesse et à la beauté de Marie étaient autant de blessures pour l'amour-propre de la vieille Impératrice.

D'autre part, Constantin devenait plus indépendant, plus décidé. Ne s'éloignait-il pas d'elle ? Celui qu'elle avait maintenu si longtemps dans l'enfance devenait un homme, qui se refuserait un jour sans doute à partager le trône, fût-ce avec sa mère, autrefois tant admirée par lui :

— Et pourtant, il me doit tout ! songeait Irène avec amertume.

De son côté, le jeune Empereur ne semblait pas aussi épris de sa belle compagne qu'Irène l'avait escompté. Très vite il se désintéressa d'elle, et même sembla nourrir une certaine hargne à son égard, comme s'il supportait avec peine l'idée qu'elle avait été choisie par sa mère. Était-il condamné à tenir tout d'Irène, même son épouse ?

Autour de lui, certes, les courtisans s'empressaient, des serviteurs zélés étaient attentifs à ses moindres désirs. Mais Constantin, morose, se disait qu'au milieu de sa cour brillante, malgré les flatteries qui l'entouraient, il n'avait pas plus d'autorité, il gouvernait aussi peu que

le petit garçon docile de jadis, convié parfois à saluer la foule aux côtés de l'Impératrice et qu'on renvoyait ensuite dans ses appartements, sous la férule sévère de ses précepteurs.

Lorsqu'il lui arrivait d'oser discuter une décision d'Irène, cette dernière lui répondait sèchement :

— Il a paru bon à Staurakios d'agir ainsi. Je déplore sincèrement que tel ne soit pas votre avis...

Ou encore elle répliquait :

— Staurakios en a décidé ainsi et je me fie à son jugement.

Et elle congédiait rapidement Constantin, après quelques compliments sur sa bonne mine ou l'élégance de son vêtement, en ajoutant des protestations d'affection que démentait son regard dur et froid.

Qui était donc ce Staurakios, rival de l'Empereur ? Irène l'avait choisi, depuis de longues années déjà, comme conseiller ; elle l'avait couvert d'honneurs et de titres, et ce parvenu, détesté de tous, était le vrai maître au Palais sacré.

Excédé, le jeune Empereur voulut se débarrasser de lui, mais Irène l'apprit et sa colère fut terrible !

— C'est contre moi, cria-t-elle avec indignation, moi, votre mère, que ce complot était dirigé ! En visant Staurakios, c'est moi que vous vouliez abattre, ingrat, dans votre hâte de régner ! Mais je punirai ce crime avec la dernière des sévérités.

Et elle fit comme elle avait dit. Tandis que les amis de Constantin étaient arrêtés et exilés, l'empereur fut fouetté de verges comme un gamin désobéissant et enfermé dans ses appartements. Il était pourtant le souverain légitime et il avait près de vingt ans !...

Irène se croyait sûre de l'avenir. Elle se trompait. L'armée, indignée par le traitement infligé à Constantin, exigea que celui-ci fût relâché et reconnu comme le seul et véritable *Basileus*. Alors Irène dut abdiquer, la rage au cœur, et quitter en hâte le Palais sacré.

Pas pour longtemps. Constantin, qui n'avait aucune haine contre sa mère, crut qu'elle avait enfin compris et il céda à ses prières. Un an ne s'était pas écoulé qu'il lui permit de revenir vivre près de lui au palais ; en quoi il eut bien tort !

Pendant ce temps, que devenait la douce Marie, la jeune Impératrice ? Elle n'avait naturellement pas de place sur le trône et celle que lui faisait l'Empereur dans sa vie était, hélas, bien petite.

Marie était malheureuse. Constantin ne l'aimait guère, bien qu'elle lui eût donné deux jolies petites filles. Elle vivait triste et seule,

regrettant au milieu des mosaïques et des tapis soyeux sa vieille maison de Paphlagonie et déplorant le mirage trompeur de son brillant mariage.

Mais ses malheurs ne faisaient que commencer...

Lorsque l'Impératrice Irène, rentrée en grâce, revint à la cour, elle était accompagnée d'une charmante demoiselle d'honneur, Théodote, aussi noble que belle, et dont le *Basileus* devint tout de suite éperdument amoureux.

Et Irène, la rusée, vit sur-le-champ le parti qu'elle pouvait tirer de ce sentiment. Comme une araignée qui tisse patiemment la toile à laquelle se prendront les mouches imprudentes, elle ourdit une affreuse intrigue, dont les victimes devaient être Marie puis Constantin. Alors le trône lui appartiendrait à nouveau sans partage !

Un jour, elle se rendit très discrètement chez l'Empereur et demanda à lui parler sans témoin. Elle affectait une humble attitude et était vêtue d'une tunique très simple, sans broderies. Après s'être prosternée devant Constantin, qui s'était levé pour l'accueillir, elle lui parla d'un ton mielleux :

— Ce n'est pas l'Impératrice qui s'adresse à vous, mais votre mère qui vous aime et vous comprend. Hélas ! je souffre profondément d'avoir fait votre malheur en vous obligeant à épouser Marie...

Et, tout en parlant, elle épiait d'un regard aigu le visage de Constantin pour y découvrir ses pensées :

— Je vois bien, continua-t-elle, que votre cœur est attiré maintenant par la belle Théodote, une jeune fille en tous points parfaite, et que j'aime comme si elle était mon enfant. Théodote est noble, et digne de devenir Impératrice...

Constantin, sombre, baissait la tête et l'écoutait sans mot dire.

— Mais, insinua l'hypocrite, il ne serait pas juste que les lois qui règlent la vie du commun des hommes s'imposent avec la même rigueur à ceux qui occupent le trône. La raison d'État peut obliger un souverain à répudier son épouse... Marie ne vous a pas donné de fils, c'est une chose bien regrettable... Et peut-être d'autres motifs tout aussi valables pourraient-ils être invoqués et admis par l'opinion. Je veux, mon fils, vous aider à conquérir votre bonheur, qui m'est plus cher que le mien...

Ces paroles étaient bien faites pour plaire à Constantin. En se voyant approuvé par sa mère, il n'hésita plus, tant il est facile à l'homme d'accueillir avec complaisance ce qui flatte son secret désir...

À quelque temps de là, la nouvelle se répandit par toute la ville : « l'Impératrice Marie était répudiée et enfermée à vie dans un lointain couvent » car, affirmait-on, elle s'était rendue coupable d'un crime inexpiable, digne plutôt de la mort.

Quel forfait la pauvre Marie avait-elle donc commis ? Tous les

Byzantins péroraient à qui mieux mieux :

— Elle a tenté d'empoisonner le *Basileus*, disait l'un, bien renseigné.

— Ce n'est pas croyable ! s'exclamait un autre. Chacun sait qu'elle a pour son époux la plus grande affection !

— Oui, mais son époux s'éloignait d'elle, attiré par la belle Théodote, une des dames d'honneur d'Irène. Elle a voulu se venger. Je tiens ces renseignements de source sûre !

— Pour moi, je crois plutôt que son seul crime était de ne plus plaire à l'Empereur et on ne m'ôtera pas cela de l'idée.

La version officielle, largement diffusée par le Palais, était en effet celle d'une tentative d'empoisonnement découverte à temps. Mais plus d'un Byzantin pensa que Marie était innocente et quittait la Cour, victime de la passion coupable de son époux.

C'est ainsi que disparut la petite-fille de Philarète, la pauvre Marie d'Amnia, souveraine éphémère qui éprouva, après tant d'autres, la fragilité des grandeurs humaines.

Quand à Irène, elle avait réalisé la première partie de son plan. Désormais, elle n'avait plus qu'à laisser aller les événements : Constantin glisserait de lui-même à sa perte, selon la volonté de sa mère.



Les cérémonies du nouveau mariage de Constantin, sixième du nom, agitèrent bientôt Byzance. Théodote remplaça Marie sur le trône et ce qu'avait prévu Irène ne manqua pas d'arriver. Dans le pieux Empire byzantin, très attaché aux lois chrétiennes, cette union provoqua un énorme scandale.

— L'Empereur n'avait pas le droit de se remarier puisque Marie vit encore, s'indignait-on. Les liens du mariage sont sacrés.

— Constantin a deux épouses, tonnaient les moines. Il vit ouvertement dans le péché et son crime est d'autant plus grand que son rang est plus élevé ! Malheur à celui par qui le scandale arrive !

Et comme l'influence des monastères était considérable dans l'Empire, chacun oubliait les incontestables qualités de Constantin, pour ne voir en lui que le prince coupable d'une union interdite.

Naturellement Irène, sans en avoir l'air, encourageait cette agitation qui servait ses projets.

Quand l'Empereur vit qu'il ne parviendrait pas à calmer la révolte des moines, ses pires adversaires, il se décida à agir par la force : il fit battre, emprisonner, exiler les plus influents. Les Byzantins grondèrent, tandis qu'Irène se réjouissait de voir la haine monter autour de son fils...

C'est par une belle soirée de juillet que commença le dernier acte de

ce drame : Constantin, inquiet, plein de sombres pressentiments, revenait de l'Hippodrome et rentrait au Palais, suivi de son escorte.

Soudain un signal fut donné et l'Empereur vit des gens de son entourage se jeter sur lui pour l'arrêter. Mais le jeune souverain put s'échapper et courut jusqu'au port. Il parvint avec quelques amis fidèles à s'embarquer sur un vaisseau et à gagner la rive d'Asie. Il était sauvé. Mais pour combien de temps ?

Cependant Irène, l'âme du complot, s'installait au Palais sacré, attendant que son fils Constantin lui fût amené pieds et poings liés.

— Malheur ! Il s'est échappé, lui dit-on.

Elle entra dans une violente colère, puis se sentit gagnée par l'inquiétude. Qu'allait faire le peuple, qui gardait encore de l'affection pour le jeune empereur ? Irène joua alors le tout pour le tout, menaçant ceux qui avaient participé au complot de les dénoncer à Constantin s'il regagnait son trône. Affolés, ces derniers débarquèrent sur la rive asiatique du Bosphore, s'emparèrent du malheureux empereur et le ramenèrent au Palais sacré...

On voudrait imaginer une entrevue émouvante entre là mère et le fils, de sages conseils reçus par l'un, de tendres sentiments chez l'autre. Mais la vérité est bien différente !

Dans la chambre de pourpre où il était enfermé, cette chambre où jadis il était né comme tous les enfants impériaux, Constantin attendait. C'est alors qu'apparut le dernier être qu'il lui fut donné de voir : le bourreau en tunique rouge envoyé par sa mère...

Non, Irène ne voulait pas la mort de son fils. Il lui suffisait de l'écarter définitivement du trône, pour régner à sa place. Le bourreau, sur l'ordre d'Irène, se contenta de lui crever les yeux.

III

L'heure amère du désenchantement.

Irène remonta donc sur le trône, succédant ainsi à son propre fils, après un forfait qui révolte la nature. Le vieux chroniqueur Théophane évoque avec effroi ces jours sanglants :

« Le soleil, écrit-il, s'obscurcit pendant dix-sept jours et ne donna point de rayons, si bien que les vaisseaux erraient sur la mer ; et chacun disait que c'était à cause de l'aveuglement de l'empereur que le soleil refusait sa lumière... »

Pourtant le peuple, vite oublieux, accepta de croire que Constantin avait mérité par ses fautes son tragique destin.

— Notre illustre souveraine, expliquaient ses partisans, a libéré Byzance d'un prince qui la déshonorait. Faisant taire ses propres sentiments de mère, elle a immolé un fils coupable à la grandeur de l'Empire.

Interprété ainsi, le crime d'Irène devenait un geste héroïque. Singulière atteinte portée à la vérité !...

L'ambitieuse Irène avait enfin réalisé – et à quel prix ! – le rêve de sa vie. Elle régnait sans partage sur l'empire. Contemplons-la telle que la virent les Byzantins le lendemain du saint jour de Pâques 799.

Après de longues dévotions à l'église des Saints-Apôtres, devant les icônes sacrées dont elle a rétabli le culte, à la grande satisfaction des moines, Irène revient au Palais en un cortège solennel et se montre au peuple dans tout l'éclat de sa majesté souveraine.

Elle passe sur un char d'or attelé de quatre chevaux blancs que mènent quatre grands dignitaires. Sur son visage déjà marqué par l'âge, les savants artifices des fards dissimulent les atteintes des ans. Très droite sous le pesant manteau de pourpre, elle scintille d'or et de pierreries et jette autour d'elle, selon la coutume des consuls romains, des poignées d'argent que la foule se dispute en poussant des clameurs :

— Longue vie à Irène, grand *Basileus* et *Autocrator* des Romains !

Elle n'en peut plus douter, elle est vraiment l'Empereur... Mais que ce manteau, que ce diadème sont lourds pour cette souveraine solitaire, cette femme vieillie dans cet immense Palais où, sans cesse, dans l'ombre, des ambitieux trament quelque intrigue pour l'abattre !



Cette nuit-là, une fois de plus, elle cherchait en vain le sommeil. Dieu ! Que l'aube était lente à venir. L'ombre noyait la chambre calme, éclairée seulement par la flamme tremblante d'une petite lampe qui brûlait devant l'icône. Des gardes fidèles veillaient derrière les hautes portes de bronze. Dans une salle voisine se tenaient des servantes attentives. Sur les arbres du jardin, tout proches, des rossignols chantaient.

Pourquoi Irène ne pouvait-elle dormir ? Oh ! les merveilleux sommeils d'autrefois et les réveils frais comme l'aurore ! Maintenant, elle se sentait chaque matin un peu plus lourde, un peu plus lasse que la veille, comme si la nuit avait coulé du plomb dans ses membres glacés. Elle revoit – pourquoi l'avait-elle remarqué ? – le geste preste et gracieux de Chloé, sa petite servante, pour rattacher la lanière dénouée d'une sandale. Oh ! jeunesse !...

Mais assez de pensées importunes ! Irène ne voulait songer qu'à sa prodigieuse destinée, à sa joie d'occuper enfin le rang suprême, à sa puissance et à sa gloire. Mais ce pouvoir, qu'elle avait si passionnément désiré, lui procurait-il le bonheur qu'elle en attendait ? Elle dut s'avouer que non. Était-ce parce qu'il avait été acquis par un crime affreux ? Ce qu'elle sentait en elle comme une angoisse, était-ce cela le remords ? Que de pièges pour l'esprit qui veille en cette nuit interminable !

— Non, se défendait Irène, Dieu sait que je n'ai voulu que le bien de l'Empire. Mon gouvernement est sage, mon peuple m'aime...

L'Empire ! À l'autre bout du monde, un roi franc nommé Charles et qu'on appelait le Grand, venait d'être couronné César d'Occident par le pape⁽¹²⁾. À cette pensée l'imagination d'Irène s'enflammait :

— L'Orient et l'Occident. Un mariage entre l'impératrice de Byzance et le roi des Francs recréerait un Empire plus vaste et plus puissant qu'aux temps des Césars romains. Que cette union serait belle !

Mais l'amertume suivait l'exaltation :

— Aurai-je le temps de mener à bien mes grandioses projets ? En aurai-je la force ? Je suis seule dans ce Palais, entourée d'ombres qui rôdent. Mes ennemis espèrent ma mort. Je les vois guetter sur mon visage, sur ma personne, les atteintes de l'âge, les ravages du temps. Qui sait même si ?... Non, je ne suis pas encore à leur merci. Je ne serais pas Irène si je ne défendais jusqu'à mon dernier souffle ce diadème que je porte.

L'aube pointait enfin. Les rossignols s'étaient tus. Irène appela ses servantes...



Deux ans à peine ont passé(13). Devant les portes du Palais sacré, les gardes ont commencé paisiblement leur nuit de veille. Tout semble calme. La ville s'endort. Au Palais les bruits s'apaisent. Aucune lumière, nul va-et-vient dans les appartements impériaux : Irène est en ce moment en villégiature dans sa résidence favorite d'Éleuthérion.

Dix heures : un cortège s'approche des portes. Les gardes reconnaissent de grands personnages, des hauts dignitaires de la Cour, des nobles du Palais et même des parents de la souveraine. À leur tête s'avance Nicéphore, le ministre du Trésor. Il présente aux officiers des gardes un ordre signé, à ce qu'il affirme, du sceau impérial. Irène y déclare abdiquer en faveur de Nicéphore, plus apte qu'elle-même à lutter contre un complot qui menace la sécurité de l'État.

Les officiers se laissent convaincre, les portes de la *Chalcé* sont ouvertes, les conjurés occupent le Palais sacré. C'est fini. Irène a perdu son trône...

Le lendemain, à Sainte-Sophie, Nicéphore se fit couronner en toute hâte par le patriarche et l'impératrice déchu fut ramenée prisonnière au palais. Dans la brume froide d'une matinée d'automne le peuple, consterné, apprit les événements de la nuit et il manifesta ouvertement contre les conjurés. Il regrettait sa souveraine vénérée, trahie par ceux-là mêmes qu'elle avait comblés de bienfaits. Irène n'allait-elle pas en profiter pour chasser l'usurpateur ?

Mais elle était trop lasse pour lutter encore. On ne lui arrachait pas le pouvoir, elle l'abandonnait. À Nicéphore(14), qui lui adressait de mielleuses paroles, elle exprima seulement le vœu de conserver son palais d'Éleuthérion.

— Bien sûr, promet hypocritement Nicéphore, et vous serez, votre vie durant, traitée comme il convient à une Impératrice.

Le nouveau *Basileus* ne tint pas sa parole. Il l'enferma dans un monastère et, comme elle semblait encore trop proche, il l'exila à Lesbos où il la fit garder étroitement, tant il redoutait son retour. Mais elle avait perdu, avec l'ambition de régner, ce qui avait été sa raison de vivre. Moins d'un an après, elle mourut, prisonnière et abandonnée de tous.



Le feu grégeois



près une croisière fructueuse de plusieurs mois à travers la mer Égée, les pirates musulmans de l'île de Crète avaient regagné leur repaire de Chandax(15). Les nef's rapides aux coques rebondies s'alignaient au long des quais de pierre. La petite ville, aux maisons blanches blotties entre la montagne et la mer, résonnait de mille rumeurs.

L'émir Abd-el-Aziz s'était d'abord rendu à la mosquée pour remercier Allah de ses bienfaits, puis il avait rassemblé ses hommes dans la cour du Palais. Là le butin avait été partagé selon les règles, les esclaves d'abord, puis les vases d'or, les soies précieuses, les armes. Un grand festin avait été servi. À la nuit tombante, les pirates repus criaient et chantaient, tandis qu'au ciel scintillaient les étoiles.

À l'aube, un des gardiens de la tour d'Omar crut entrevoir des voiles à l'horizon, mais il hésita à donner l'alarme. La ville était tout entière adonnée au repos. Les flots réguliers et rassurants venaient battre lentement le pied des remparts. Une brise parfumée apportait près des côtes la fraîcheur des montagnes...

Pendant ce temps, au large, Nicéphore Phocas, stratège de l'Empire, dirigeait la flotte byzantine, passant au-delà de Chandax. Les navires reviendraient plus tard, longeant au plus près les rivages rocheux de l'île, afin de déboucher brusquement sur les pirates surpris...

Nicéphore était un petit homme trapu et noiraud, dont les manières frustes faisaient scandale à la cour de Byzance. Mais on le savait bon chef de guerre, énergique et rusé. Le *Basileus* Romain II, qui avait confiance en lui, le comparait volontiers à l'astucieux Ulysse...

À Chandax, personne ne se doutait de rien. Le soleil était déjà haut dans le ciel, lorsque des pêcheurs affolés atteignirent le port et annoncèrent, à la stupeur générale, qu'ils avaient vu une flotte immense dans les parages de l'île. L'émir, qu'on prévint aussitôt, crut d'abord à une fable. Qui donc osait s'aventurer dans les eaux crétoises où il faisait la loi ?

Il dut pourtant se rendre à l'évidence lorsque le chef de ses gardes, son fidèle Ali, lui confirma le danger. Des navires aux coques bleues, aux voiles blanches et pourpres, cinglaient vers Chandax :

— Il y en a deux mille au moins, et en ordre parfait. Ce ne peut être que la flotte byzantine...

Abd-el-Aziz parut enchanté de l'aventure.

— Ce bon Empereur a perdu la tête, fit-il en souriant. Le voici qui nous amène ses vaisseaux. Nous allons les lui prendre et, pour les ravoir, il faudra qu'il paie un bon prix. Par Allah, l'affaire est bonne !

Mais il n'y avait pas de temps à perdre. Les pirates, rassemblés en hâte, coururent à leurs navires. Les voiles furent larguées, les rames frappèrent les flots en cadence et, tandis que l'étendard vert du Prophète claquait au haut du grand mât, chacun prit son poste de combat. À la proue du plus grand vaisseau, dont l'éperon de bronze fendait les flots, l'émir, cimenterre au poing, entraînait ses hommes au combat.

Dès qu'il aperçut la flotte ennemie, Abd-el-Aziz entreprit de la déborder en forçant l'allure. C'était là sa tactique préférée. Bientôt les navires byzantins, enveloppés, refoulés vers la côte, devraient manœuvrer dans un étroit goulet. Ils se presseraient les uns les autres, se heurteraient avec fracas et deviendraient une proie facile.

Il faisait maintenant très chaud et les rameurs, courbés sur leurs bancs, le torse luisant de sueur, avaient peine à maintenir le rythme scandé par les cris des chefs. Mais l'émir ne dissimulait plus sa joie. La flotte byzantine était compacte, lourde, lente et il était en train de la tourner grâce à la valeur de ses équipages et à une brise favorable. Avant peu les navires impériaux, pris de flanc, poussés à la côte, seraient pris comme des poissons dans la nasse...

Les Byzantins pourtant ne semblaient pas inquiets. Sur le vaisseau de tête, au pied du mât où flottait la bannière bleue portant brodée en fil d'or l'image de la Mère de Dieu, le stratège Nicéphore Phocas se tenait impassible. Il fit un geste de la main et les trompettes se mirent à sonner d'un navire à l'autre. Marins et soldats s'agenouillèrent pendant que les moines les bénissaient au nom du Christ. Puis tous, d'une seule voix, entonnèrent des chants à la gloire de Dieu.

— Par Allah ! s'écria l'émir. Ils ont raison d'invoquer l'appui du Ciel

car, sans un miracle de leur Dieu, ils coucheront ce soir dans les prisons de Chandax...

*



Les navires légers des pirates, les Caïques, tourbillonnent...

L'heure du combat est proche. Les navires légers des pirates, les caïques, tourbillonnent à une portée de flèches à peine des nefs byzantines(16). L'un d'eux s'est avancé vers le vaisseau de Nicéphore. Soudain, une boule de feu siffle dans l'air et éclate avec fracas au milieu des pirates affolés. L'émir n'y prend pas garde, mais Ali a compris le danger. Le caïque s'embrase en un instant et les flammes ont une étrange lueur.

— Il faut renoncer au combat, conseille Ali, et retourner à Chandax au plus vite. Ici tout est perdu, ils ont le feu...

Le feu « marin » ou « grégeois » ! Les Arabes le connaissent bien, de Tanger à Tripoli. Ils savent qu'il a été apporté à Byzance, il y a trois siècles, par un Grec de Syrie nommé Callinicos et que le secret de cette arme terrible est jalousement gardé. Toutes les fois qu'une flotte ennemie a paru dans le Bosphore, elle a été incendiée et détruite. Avec le feu, les Grecs ne craignent personne. Ali insiste, il faut fuir pendant qu'il en est temps encore...

Mais Abd-el-Aziz n'est pas convaincu. Il lui est arrivé souvent de capturer des navires byzantins et aucun d'eux ne portait le feu grégeois. D'ailleurs, le caïque a pu être atteint simplement par un de ces brûlots enflammés comme en utilisent toutes les flottes de la Méditerranée.

— Fuyons, répète Ali, j'ai bien reconnu le feu. Il n'y a aucune honte à fuir, lorsque c'est là le seul moyen de salut. Le Prophète lui-même s'est bien enfui de la ville sainte, pour y revenir plus tard en vainqueur.

— Le lion du désert ne lâche pas sa proie, répond Abd-el-Aziz en donnant le signal de l'assaut.

Les navires musulmans foncent sur les nefs byzantines. Nicéphore, très calme, les laisse approcher, puis il fait arborer au grand mât un long pavillon rouge qui flotte dans le vent comme une flamme.

Alors les puissants navires de combat, les *chelandia* à quatre rangs de rameurs qui font la fierté de l'Empire, s'alignent face à l'ennemi. Chacun d'eux porte à la proue un mufler de lion, de bronze doré, à la gueule ouverte d'où sortent de longs tubes flexibles, les siphons. À l'autre extrémité, ces tubes plongent dans des chaudrons pleins d'un mélange noirâtre préparé en grand secret dans les arsenaux de Byzance.

Nicéphore a veillé en personne à l'embarquement de ces dangereux récipients ; il les a fait arrimer soigneusement dans la cale des vaisseaux et surveiller nuit et jour.

— Qu'on allume le feu !

Le mélange infernal de naphthe, de bitume et de soufre est enflammé en approchant de l'orifice des tubes des paquets d'étoupe en feu.

Aussitôt, une lueur jaillit comme l'éclair. Des montagnards de Pamphylie en cotte d'amiante et des Noirs d'Afrique au torse bardé de cuir dirigent les siphons à l'aide de chaînes de fer.

Le liquide enflammé trace dans l'air une traînée d'intense lumière, il siffle et, quand il touche au but, il explose avec fracas. Les vaisseaux des pirates tressaillent et flambent comme des torches...

Tous les navires byzantins lancent le feu, et de tous côtés, car il y a des siphons à la proue, sur les flancs, en arrière où s'élève un panache de flammes.

Nicéphore pourtant, l'air renfrogné, exige davantage. Il fait armer des catapultes qui projettent des boules de verre remplies de naphte, des balistes qui lancent des flammèches pour attiser les foyers d'incendie, des flèches qui s'abattent en nuage de feu. Lorsqu'un vaisseau arabe, aveuglé par la fumée, est rudement éperonné, les guerriers de Nicéphore se ruent à l'assaut. Normands, Bulgares, Arméniens, Tartares, rudes soldats au service de l'Empire, plongent leur lance dans les chaudrons qui bouillonnent. Ils avancent dans une odeur de soufre, culbutant les pirates, jetant à l'eau des équipages désarmés.

Parfois les Musulmans, accoutumés aux durs combats, refusent de lâcher pied. Ils jettent du sable sur le brasier, ils tentent d'étouffer les flammes avec des plaques de fer, ils dressent en face des assaillants une barrière de lances. Mais bientôt le feu a raison d'eux. La coque flambe, les vergues et les agrès s'abattent, la fumée envahit tout. Il faut abandonner cet enfer...

Alors les pirates sautent à la mer, mais la mer elle-même est un brasier. Une nappe de bitume la recouvre et le vent du large attise cette flamme liquide, qui entoure les naufragés et les fait flamber dans des cris d'épouvante.

Ali avait raison. La partie n'est pas égale. L'émir le comprend enfin lorsqu'il voit bon nombre de ses navires, réduits en cendres, s'abîmer dans les flots. La rage au cœur, il s'empresse de regagner Chandax et de s'y retrancher à l'abri de ses puissantes murailles...



L'été touchait à sa fin et le siège de Chandax se poursuivait. Les Byzantins avaient investi la ville, détruit les navires musulmans au mouillage, repoussé tous les assauts des pirates pour desserrer l'étreinte. À l'approche de la mauvaise saison, les soldats de l'empire souhaitaient revenir à Byzance. Mais Nicéphore s'était montré intraitable :

— Nous ne rentrerons dans notre patrie, avait-il précisé, qu'après avoir repris l'île de Crète.

Et, pour couper court à toute discussion, il avait fait distribuer à ses hommes des vivres et de l'argent. En même temps, il prévenait l'Empereur Romain II et lui demandait des renforts. Il ne donnerait l'assaut qu'au printemps.

Abd-el-Aziz, inquiet, s'était décidé à demander secours aux princes musulmans et il avait envoyé Ali plaider sa cause auprès d'eux. Une nuit, échappant à la surveillance des Byzantins, Ali avait réussi à quitter l'île. Mais le temps n'était plus où les califes de Bagdad, de Damas ou de Cordoue faisaient la loi de l'Espagne aux Indes. Ali s'en était vite aperçu :

— Ma flotte est en piteux état, répondit l'émir de Tripoli, et je ne saurais aider ton maître.

— Je suis en lutte contre les Bédouins du désert qui rançonnent mes paysans, fit le gouverneur d'Alexandrie, et je dois régler cette affaire avant toute autre.

— Je sors à peine d'une longue guerre contre les Byzantins, ajouta l'émir de Sicile, Ahmed fils d'Hassan, et il me faut reprendre haleine...

Ali, comprenant qu'il perdait son temps, se rendit donc en Syrie auprès de l'émir Saïf, le valeureux guerrier qui avait maintes fois écrasé les armées de l'empire. C'était là sans doute la dernière chance, une offensive de Saïf amènerait peut-être l'Empereur à rappeler Phocas...

Ali arrive à Alep. Il se rend au palais. Il expose sa mission. Mais on le prie d'attendre. L'émir a réuni autour de lui une assemblée de poètes, de philosophes, d'écrivains. Pour rien au monde il ne veut être dérangé.

Ali en est réduit à errer tristement à travers les jardins embaumés du palais, les cours fleuries ornées de fraîches fontaines, les salles d'apparat où resplendissent les mosaïques colorées, les sols de marbre couverts de tapis chatoyants, les fourrures, les soies, les damas brodés d'or. Mais Ali s'impatiente. Il pense à Chandax, à la Crète, à ses frères engagés dans une lutte sans merci.

Saïf accepte enfin de le recevoir. Quoi ! Ce vieil homme au corps gras et flasque, aux gestes lents, aux yeux battus, est-ce donc là le héros de l'Islam qu'on surnomma « le Sabre de l'Empire » ? Il parle à voix basse. Oui, il connaît Abd-el-Aziz, il voudrait l'aider. Mais, pour l'instant, il a signé une trêve avec Byzance. Il doit tenir parole. Plus tard, peut-être...

Ali se rend compte qu'il n'y a plus d'espoir. Il tente de regagner Chandax, mais son navire fait naufrage. L'émir ne reverra jamais son fidèle messager...

Le vent doux et parfumé qui souffle sur la Crète dissipe les nuages et semble chasser l'hiver. Nicéphore maintenant est prêt. Il a obtenu de l'Empereur qu'on lui envoie cent amphores de feu grégeois

entrepasées à l'arsenal des Manganés. Un matin, après avoir harangué ses hommes, il donne le signal de l'assaut(17).

— Je veux, dit-il, que vous entriez dans une ville morte.

Et voici que le feu s'abat sur Chandax. En un instant, les maisons aux toits plats, les coupoles des mosquées, les flèches des minarets, les tours du palais s'écroulent dans les flammes. Les habitants cherchent à s'abriter dans les caves, mais la fumée les étouffe et ils courent en tous sens sous une pluie de cendres. Le feu vole dans l'air et s'accroche aux vêtements, aux cheveux, à la peau. Fous de douleur, des malheureux se plongent dans les fontaines, mais l'eau, au lieu d'apaiser leurs brûlures, les attise. L'obscurité est si épaisse que des fuyards, après avoir erré à travers les ruines, se retrouvent à leur point de départ.

Des femmes épuisées s'écroulent, des enfants morts semblent dormir...

Et pourtant, lorsque les soldats byzantins, escaladant les murailles, arrivent sur le chemin de ronde, ils trouvent dans chaque tour des défenseurs encore prêts au combat. Pendant des heures une lutte sanglante se poursuit. Au matin, au milieu de ses derniers guerriers, l'émir succombe en brave, les armes à la main...

La Crète est reconquise. Des garnisons byzantines occupent ses villes, pendant que des moines grecs et arméniens remettent partout en honneur la foi du Christ. Après un siècle et demi de domination musulmane, les églises sont rouvertes, les cloches sonnent à nouveau...

Nicéphore Phocas revient à Byzance, où il est accueilli en héros. On salue en lui un second Bélisaire et on ne l'appelle plus, en souvenir de ses victoires, que « le Marteau des Sarrasins ». Qui pourrait mieux que lui, à la mort de Romain II, lui succéder à la tête de l'Empire ? Acclamé par le peuple, couronné par le patriarche, il est porté au pouvoir suprême.



Un ambassadeur malheureux.



L'ÉVÊQUE de Crémone, Liutprand, avait été chargé par l'empereur d'Occident Otton le Grand d'une difficile mission à la cour de Byzance.

La traversée s'était effectuée sans incident et le navire approchait de la Porte d'Or(18). Alors que les marins s'affairaient autour des cordages et repliaient les voiles, l'évêque, qui avait séjourné autrefois dans la ville, ne tarissait pas d'éloges sur la beauté de ses monuments, la splendeur de ses églises, l'activité de ses habitants. Il évoquait aussi le prestige du *Basileus* Nicéphore Phocas, terreur des Infidèles.

Déjà Liutprand imaginait son arrivée prochaine et le merveilleux accueil qui lui serait réservé. La Porte d'Or serait tendue de brocards de soie et les riches demeures patriciennes de la *Mésè*, la grande avenue, auraient leur décor d'apparat. Les gardes impériaux en tunique blanche et les factions urbaines, Verts et Bleus, feraient la haie tout au long du parcours, maintenant à distance une foule joyeuse qui pousserait des cris de bienvenue. Les hauts dignitaires du Palais viendraient à même le quai, pour saluer les arrivants et leur faire escorte dans la cité...

Mais Liutprand, dont le navire vient d'atteindre le port, ressent une certaine inquiétude. Que se passe-t-il ? Pas de tentures à la Porte d'Or, pas de peuple dans les rues, personne sur les quais. Voici pourtant une petite troupe qui s'avance : c'est un officier des douanes, suivi de soldats en armes.

— Arrière, on ne passe pas !

L'évêque proteste, il se nomme, il invoque son titre d'ambassadeur.

— Nous n'avons reçu aucun ordre à ce sujet, réplique sèchement l'officier, bien résolu à empêcher Liutprand et les siens de franchir la Porte d'Or.

Au bout d'un moment pourtant, il accepte d'envoyer un soldat au Palais sacré pour voir la suite qu'il convient de donner à cette affaire. Pendant ce temps la pluie s'est mise à tomber en rafales. L'évêque refuse de regagner son navire et il reste là avec ses gens. Les heures passent... L'ambassadeur du Saint-Empire, trempé jusqu'aux os, ne peut que manifester son indignation devant quelques soldats indifférents ou goguenards.

Un ordre arrive enfin. Les étrangers sont autorisés à entrer dans la cité. Liutprand bondit à cheval. Aussitôt des soldats arrêtent sa monture et le forcent à descendre. Pourquoi ? Ils ne savent pas, c'est la consigne.

— Vous devez vous rendre au « Palais de marbre », ajoute l'officier. C'est là que vous demeurerez pendant votre séjour ici.

Liutprand s'empresse de partir, sans même demander quelqu'un pour le guider. Il s'engage dans les ruelles tortueuses et sales des quartiers populaires, tandis que la pluie redouble. Il s'égare, demande sa route, tâtonne jusqu'à la nuit. Il arrive enfin au Palais de marbre...

Il n'en croit pas ses yeux. C'est une ancienne tour passablement délabrée. Le logement qui lui est réservé comprend quelques salles exigües, au sol inégal, aux murs suintants sous une charpente vétuste qui laisse dégoutter l'eau de pluie. Le mobilier est médiocre, le service détestable.

Liutprand, épuisé, touche à peine au repas frugal qu'on lui a préparé. Il gagne au plus vite sa chambre où il s'endort, tandis que les chauves-souris dansent un ballet funèbre autour des poutres moisies.

Au réveil, l'évêque réclame de l'eau. Le maître d'hôtel, un Levantin aux manières doucereuses, se hâte d'en acheter à un porteur d'eau qui passe dans la rue. Mais le prix qu'il réclame est proprement exorbitant. Liutprand doit en passer par là. Que dirait-il s'il savait que ce serviteur peu scrupuleux est en outre un espion, qui doit rendre compte des moindres gestes de l'évêque à la police impériale ?

Liutprand se console en pensant à l'importance de sa mission. Il ne saurait manquer d'être bientôt reçu par l'Empereur. Mais les jours passent et l'évêque apprend qu'il n'est pas de diplomatie sans patience...



Un jour enfin, l'audience tant attendue lui est accordée. On l'informe qu'il doit se rendre immédiatement au Palais sacré. Il envoie donc ses gens chercher un cheval ou une litière pendant qu'il revêt ses

plus beaux habits. Mais qui l'aurait cru ? Il est impossible de trouver dans tout le quartier un moyen de transport convenable. Furieux, le secrétaire de l'évêque, un jeune abbé lombard, donne son avis :

— N'y allez pas, Monseigneur, l'orage gronde, il pleut à verse, les rues sont pleines de boue. Il ne sied ni à votre âge ni à votre rang de vous rendre ainsi à pied au Palais. Ces gens-là se moquent de nous.

— J'irai quoi qu'il m'en coûte, répond simplement l'évêque. Il faut faire ce que l'on doit.

Et Liutprand, une fois encore, s'en va par les ruelles humides et glissantes. Il parvient aux portes du Palais. Elles sont fermées. Les gardes sont là, impassibles sous la pluie, les lances croisées, les boucliers joints. Discussion, attente, impatience de l'évêque, indifférence dédaigneuse des officiers, arrivée successive de fonctionnaires tatillons, explication, enquête... Enfin Liutprand est introduit.

Le *Basileus* n'a pas voulu recevoir lui-même l'envoyé d'Otton, celui qu'il appelle avec mépris « le Barbare qui se dit Empereur ». Il a chargé de ce soin son frère Léon Phocas, Maître des cérémonies.

Léon n'a pas envie d'être aimable. Il commence par rire de bon cœur, devant ce prélat crotté qui semble ignorer l'inconvenance de sa tenue. Liutprand, dominant sa colère, s'excuse et insiste sur l'importance du message qu'il apporte. Léon devient plus conciliant.

— Soit, le *Basileus* te recevra demain. Au cours de cette entrevue, comment comptes-tu désigner ton maître ?

— Otton est mon Empereur, répond naïvement Liutprand.

À ces mots, le Byzantin bondit :

— Comment dis-tu ? Tu sais bien qu'il n'y a qu'un Empereur au monde, le *Basileus* du Palais sacré. Ton maître est un chef, un prince, un roi, si tu veux, mais peux-tu comparer une pâle étoile tremblante au soleil de l'univers ?

Liutprand tente bien de se défendre. Otton a été sacré, il a reçu la couronne, le sceptre et le globe. Mais Léon ne veut rien entendre. Il s'en va, furieux, laissant l'évêque désespéré...

Le lendemain est jour de joie. Toute la ville est ornée de fleurs pour célébrer la Pentecôte. Liutprand songe au message du Christ : « Je vous donne ma paix. » Il veut y voir un encouragement pour cette mission qui, jusque-là, lui a causé tant de déboires.

Il se rend donc au Palais, d'un pas assuré. À sa grande surprise, il est aussitôt conduit dans la salle du trône. Le *Basileus* est là, immobile. Liutprand se prosterne. Il va parler, lorsqu'une pluie d'injures s'abat sur lui. Nicéphore Phocas s'est levé, menaçant :

— Va-t-en d'ici ! Otton n'est qu'un traître, un scélérat, une créature

du diable. Il m'a pris mes terres d'Italie. Mais je te jure bien que j'en tirerai vengeance. Je l'écraserai, entends-tu, comme un serpent malfaisant...

Liutprand ose enfin lever les yeux vers Nicéphore. C'est un petit homme au teint basané, au nez en bec d'aigle, au regard dur. Il frémit de colère. Ce n'est pas le moment de lui tenir tête. Liutprand n'insiste pas, il se retire avec dignité...

L'évêque doit-il considérer sa mission comme terminée avant même qu'il ait pu en exposer l'objet ? Non, le soir même il est invité à un grand dîner au Palais. Il s'y rend sans trop d'illusions. À la fin du repas, l'Empereur, qui a bu sans retenue, aperçoit Liutprand :

— Tu sers un bien mauvais maître, lui crie-t-il, Otton n'est qu'un barbare sans foi ni loi. Et vous osez vous dire Romains, vous les Francs, peuple stupide et sauvage...

C'en est trop. Liutprand cette fois élève le ton :

— Que tu le veuilles ou non, ce sont les Francs qui tiennent en leurs mains cette ville de Rome qui donna des lois au monde. Otton est Empereur romain, comme l'était Charlemagne...

Nicéphore blêmit sous l'outrage, l'assistance hurle son indignation, les gardes se saisissent de l'évêque et, sans ménagement, le jettent hors du Palais.

Liutprand se retrouve dans sa triste demeure, désespéré par l'accueil imprévu qu'il a trouvé à Byzance. Il se résout alors à adresser à Léon Phocas une lettre par laquelle il le supplie de lui venir en aide :

— Écoutez-moi une bonne fois, ou alors laissez-moi regagner l'Italie, mais, pour l'amour de Dieu, finissons-en.



Quelques jours plus tard, Liutprand est convié au Palais. Léon Phocas lui parle avec bienveillance et le prie d'exposer les raisons de son ambassade. L'évêque croit enfin toucher au but, il se montre éloquent, persuasif...

— Otton, dit-il, sans donner à son souverain le moindre titre, a compris la grandeur de Constantinople, la Ville gardée de Dieu. Aussi a-t-il pensé qu'il serait bon pour la paix du monde chrétien que son fils pût épouser en justes noces une princesse byzantine. Ainsi, par l'union de ces deux âmes, l'Orient et l'Occident vivraient désormais fraternellement.

Liutprand s'arrête un instant, pour constater l'effet de ses paroles. Léon Phocas et les hauts dignitaires qui l'entourent demeurent silencieux. Alors l'évêque s'enhardit.

— Il va de soi qu'un tel mariage suppose certaines conditions. Il est d'usage que la jeune épouse apporte à la communauté une dot, qui est

d'autant plus forte que sa famille est plus considérable.

Léon Phocas ne dit toujours rien. La négociation prendrait-elle enfin bonne tournure ?

— Mon maître, poursuit l'évêque, pense que la princesse apporterait à cette union l'Apulie et la Calabre avec Bari, Tarente, Otrante. Bien sûr, Otton garderait pleine suzeraineté sur Capoue, Bénévent, Amalfi...

— Quoi donc encore ? interrompt Léon qui, après s'être contenu, laisse éclater sa fureur. Tu viens ici, misérable, demander pour le fils d'un barbare la main d'une princesse née dans la chambre de pourpre. Et, en plus, tu as l'audace de réclamer nos provinces d'Italie ! A-t-on jamais vu pareille folie ?

Liutprand proteste, il tente de s'expliquer :

— Mais Otton est un grand roi, le plus puissant d'Occident. Cette union serait un gage de paix...

Personne ne l'écoute plus. On le reconduit une fois encore à son triste logis, où il est étroitement surveillé par des gardes impériaux. Au fil des semaines ses forces l'abandonnent. Il dort mal, il n'a plus d'appétit, il souffre de l'isolement où on le tient. À maintes reprises il supplie qu'on l'autorise à partir, mais ses requêtes demeurent sans réponse.

Du haut de la tour aux créneaux disjoints, il regarde la mer à perte de vue, il rêve d'une impossible évasion...



Mais pour quelle raison Nicéphore Phocas s'oppose-t-il au départ de Liutprand ? Celui-ci ne tarde pas à l'apprendre. Un matin, il aperçoit la flotte qui appareille : elle emporte vers l'Italie l'armée chargée de reprendre les principautés arrachées par Otton à l'Empire. L'évêque en conclut que sa mission de paix est sans objet et qu'il n'est plus qu'un prisonnier.

Quelque temps plus tard, un envoyé du Palais l'informe que Nicéphore désire le voir, mais à Brya, une des forteresses à la frontière de Syrie. Liutprand s'y rend en toute hâte. Dès son arrivée, il doit participer à la chasse impériale.

La région est montagneuse, avec de sombres forêts et des ravins profonds. Le prélat, malade, affaibli par la longue route qu'il vient de faire, est contraint de galoper à perdre haleine. Nicéphore, vigoureux, infatigable, se moque de lui. Il s'avise soudain que l'évêque porte un chaperon, selon la coutume d'Occident.

— Enlève immédiatement cette coiffure ridicule, fait-il d'un ton

tranchant.

Liutprand refuse. Pourquoi obéirait-il ? Il proteste :

— Nous acceptons bien, nous, que vous veniez chez nous avec vos longs cheveux, vos barbes frisées, vos robes brodées.

Et voilà les deux hommes qui échangent des propos sans aménité sur les modes respectives d'Occident et d'Orient. Nicéphore en profite pour lancer à nouveau une grêle d'injures à l'adresse d'Otton. Mais peu à peu sa colère s'apaise :

— Je consens, dit-il, à ce que tu rentres en Italie...

Liutprand ne se le fait pas répéter deux fois. Tout joyeux, il regagne Constantinople. C'est pour apprendre que, par ordre impérial, aucun navire n'est autorisé à quitter le port. Quelle déception ! L'évêque se retrouve dans sa tour, étroitement gardé. En outre, la situation s'aggrave. Le jour de l'Assomption, deux légats du Pape Jean XIII ont été jetés en prison pour avoir appelé Otton « Empereur des Romains » et Nicéphore seulement « Empereur des Grecs ». À tout moment, l'évêque s'attend à être arrêté.

Un matin, il est conduit au Palais. Tremblant de tous ses membres, il est accueilli par un secrétaire de la chancellerie impériale, Christophoros, qui l'accuse d'avoir gravement offensé le *Basileus* :

— Nicéphore Phocas, lui dit-il, élu de Dieu, est le seul qui ait le droit de s'intituler Empereur des Romains. Tu sais bien que, depuis le grand Constantin, tous les vrais Romains ont quitté Rome pour Byzance.

Liutprand, inquiet, cherche à apaiser Christophoros :

— Je t'assure que, si nous vous avons offensés, nous l'avons fait par ignorance et non par mauvaise intention. Mais nous vous avons vus renoncer à l'habit, au langage, aux coutumes des Romains et nous pensions que vous ne vouliez plus du nom. J'en parlerai à Otton et au Pape et nous éviterons à l'avenir toute formule qui vous irrite...

Christophoros semble satisfait. Liutprand s'apprête à lui demander qu'on le laisse une bonne fois repartir pour l'Italie.

Mais le secrétaire intervient :

— Et si nous parlions de ce projet de mariage ?

Liutprand n'en croit pas ses oreilles. Décidément, ces Orientaux sont bien bizarres : ils s'indignent pour des riens, ils se fâchent, ils menacent, tout semble rompu, et puis, brusquement, au moment où l'on s'y attend le moins, ils font patte de velours et tout peut recommencer...

Liutprand tente donc de nouveaux efforts. Les négociations reprennent, longues, interminables. À certains moments, il semble qu'un accord soit possible, mais chaque fois Nicéphore émet de nouvelles prétentions. Finalement, il ne se contente pas de réclamer Capoue, mais bien Rome, Ravenne, Milan, et il congédie l'évêque sans

ménagement :

— Va dire à Otton que nous dresserons contre lui tous les peuples de la terre, nous détruirons sa puissance, nous le traquerons comme une bête nuisible jusque dans ses forêts saxonnes...

Liutprand s'en va. Il a enfin reçu l'autorisation de partir, mais par voie de terre, ce qui lui impose un long et périlleux voyage.

Une ultime vexation lui est pourtant réservée. Les douaniers impériaux fouillent ses bagages. Soudain, ils aperçoivent quelques pièces de soie pourpre d'une grande finesse.

— Ces étoffes ne doivent pas quitter l'Empire, fait sèchement l'officier des douanes.

L'évêque proteste. Il se tourne vers Léon Phocas, qui était présent lorsque le *Basileus* lui a permis formellement d'acheter tout ce qui lui faisait envie. Mais Léon se contente de sourire. Les douaniers, d'une main preste, confisquent les soies précieuses. L'un d'eux ajoute même :

— Ces tissus ne sont pas faits pour les Barbares. Liutprand, furieux, ne cache pas sa façon de penser :

— C'est une honte ! Un prélat de la sainte Église est-il un Barbare ? Et puis ces étoffes, chacun sait bien que, malgré vos interdictions, les marchands de Venise ou d'Amalfi se les procurent sans peine ici, pour nous les revendre au prix fort. Ah ! ils n'ont pas peur de vous !

Pour toute réponse, les douaniers, non contents de saisir les soies pourpres, confisquent également toutes les étoffes, y compris celles que l'évêque a reçues en cadeau.

Léon se garde bien d'intervenir, mais, au moment des adieux, il multiplie les embrassades et les marques d'une chaude affection :

— Mon ami, je te souhaite de tout cœur un heureux retour dans ta patrie. J'espère que tu garderas un bon souvenir de ton séjour parmi nous et que nous aurons un jour le plaisir de t'accueillir à nouveau.

Liutprand est tellement stupéfait qu'il ne dit mot. Il se hâte de quitter cette cité que maintenant il maudit. Peu après, il constate sans surprise qu'on lui a fourni de mauvais chevaux et que son guide exige une somme énorme pour traverser l'aride plaine de Thrace jusqu'au port grec de Naupacte.

En parcourant les steppes rocailleuses, l'évêque a tout le temps de remâcher ses rancœurs. Le soir, à l'étape, il calme sa colère en rédigeant un poème vengeur contre Nicéphore Phocas qui lui a réservé un si mauvais accueil :

« Vieux fou, écrit-il, noir comme un charbon, laid comme un faune velu, barbu, baveux, balourd, barbare. Que ton orgueil t'étouffe ! »

Mais Liutprand n'est pas au bout de ses peines : longue chevauchée dans un pays sauvage, tempête dans le golfe de Patras, tremblement de terre à Corfou, capture par des brigands albanais. Ce n'est qu'après six mois d'épreuves que Liutprand, épuisé, retrouve sa bonne ville de

Crémone, au cœur du pays lombard.

L'avenir pourtant lui réserve une grande joie. Trois ans à peine après son retour, il apprend que, Nicéphore Phocas ayant été assassiné, le nouvel Empereur, Jean Tzimiscès, accepte que le fils d'Otton épouse une princesse byzantine, la belle Théophano. Les noces sont célébrées en grande pompe et chacun nourrit l'espoir, hélas ! vite déçu, d'un rapprochement durable entre les deux empires.

Liutprand, pour sa part, peut penser que ses efforts n'ont pas été vains, tant il est vrai que la paix et la fraternité des hommes valent qu'on se dévoue pour elles.



Basile, le tueur de Bulgares



Le combat touchait à sa fin : il avait été acharné et sanglant. Maintenant l'Empereur Basile n'en doutait plus, il allait remporter une grande victoire. Tout avait commencé au matin de cette belle journée d'été, lorsque, après une poursuite harassante, il avait réussi à surprendre l'armée bulgare dans une plaine étroite baignée par la Strouma aux eaux claires⁽¹⁹⁾. Les cavaliers byzantins s'étaient précipités sur les Bulgares, dont ils avaient disloqué les rangs.

Le tzar Samuel s'était bien défendu, mais, au coucher du soleil, après avoir perdu ses meilleurs guerriers, les boïars à la longue lance, il s'était enfui dans la montagne, abandonnant son camp, ses armes et son butin au vainqueur.

Basile venait d'apprendre la déroute de l'ennemi, alors qu'avec les cavaliers de sa garde il chargeait furieusement les escadrons du chef bulgare Omortag qui refusait de déposer les armes. Lorsqu'il n'y eut plus aucun doute sur la fuite de leur tzar, les Bulgares se rendirent.

La nuit tombait et les Byzantins avaient allumé de grands feux sur le champ de bataille. À la lueur des flammes, ils entassaient leurs morts pendant que des moines, lugubrement, psalmodiaient les prières des défunts.

Une fois de plus, la victoire avait été chèrement acquise.

L'Empereur Basile ne se consolait pas d'avoir perdu tant de bons et braves guerriers. Il tremblait de colère, lorsque ses généraux vinrent lui demander s'ils devaient, comme à l'accoutumée dans cette guerre inexpiable, massacrer les prisonniers.

— La mort serait pour eux un châtement trop doux, répondit

l'Empereur. Qu'on les rassemble ici, les mains liées derrière le dos.

Basile regagna sa tente, il enleva son armure, sa cotte de mailles, sa tunique. Puis, torse nu, il se dirigea vers la rivière, il plongea dans l'eau froide et s'ébroua avec délice. Il revêtit alors des braies de paysan et un sayon de poils de chèvre.

Qui aurait reconnu en lui l'Empereur de Byzance ? Il est vrai que Basile le Macédonien n'était pas un souverain comme les autres. Dès son avènement(20), il avait délaissé le Palais sacré, dont le cérémonial rigoureux l'ennuyait. Il préférait la vie des camps et son règne n'était qu'une longue suite de combats sur toutes les frontières de l'empire, des plaines du Danube au désert de Syrie. Depuis plus de trente années, il luttait contre les Bulgares et la résistance de ce peuple slave l'exaspérait. Mais maintenant, le sort des armes s'était prononcé en faveur de l'Empire.

— Qu'on amène les prisonniers !

En donnant cet ordre, Basile avait un air terrible. Ce petit homme trapu, solide, au visage hâlé cerné d'une barbe rousse, aux yeux bleus et durs, avait l'habitude d'être obéi sans murmure. Lorsque les Bulgares, épuisés par la lutte, impassibles dans l'adversité, eurent été rassemblés, l'Empereur prononça sa sentence :

— Qu'on leur crève les yeux afin qu'ils ne voient plus jamais la lumière du jour. Mais qu'un sur cent soit épargné.

L'évêque de Salonique tenta de fléchir la colère impériale. Il y avait là quinze mille prisonniers, qui appartenaient à un peuple chrétien. Ils s'étaient battus vaillamment pour leur patrie et ils méritaient d'être traités honorablement. Mais Basile resta inflexible. Il en fut fait comme il l'avait ordonné.

Basile festoyait avec ses compagnons lorsque le stratège Maleinos lui demanda :

— Pourquoi, César, as-tu fait grâce à un homme sur cent ?

— Celui-là, répondit l'empereur en caressant sa barbe bouclée d'un geste familier, sera chargé de guider ses compagnons vers Preslav la Grande, la capitale du tzar Samuel. J'imagine déjà l'arrivée au palais de cette étrange armée...

Et Basile, avec un rire sonore qui le secouait tout entier, invita ses amis à boire à la fin prochaine du royaume bulgare.

— Avant peu, dit-il, ce peuple d'esclaves se traînera à mes pieds.



Pourtant, Basile se trompait s'il pensait, par cet acte cruel, réduire à merci un pays attaché à sa liberté. Samuel, certes, ne survécut pas à sa défaite, mais son fils, puis son neveu, continuèrent la lutte pendant quatre ans encore. Au prix de durs combats, les villes du pays, les unes

après les autres, tombèrent aux mains des Byzantins.

Un jour pourtant, la dernière place forte, Ochrida, fut assiégée et réduite par la famine. La tzarine Marie, qui animait la résistance depuis la mort de son époux, fut contrainte à demander la paix⁽²¹⁾. Basile accepta de la recevoir dans son camp, au milieu de ses soldats.

On lui avait dit qu'elle n'avait à attendre aucune pitié du souverain qu'on appelait à Byzance « le tueur de Bulgares ». Elle s'avança simplement vers lui, très droite dans ses voiles de deuil, suivie des enfants royaux et des principaux boïars de la Cour.

— Seigneur, fit-elle en se prosternant, tu as vaincu un peuple brave et nous sommes en ton pouvoir. Mais, pour être grand, il te reste à te vaincre toi-même. Je te supplie de faire grâce, non pour moi mais pour mon peuple, en souvenir du tzar Boris qui fit de nous des chrétiens, du tzar Siméon qui, assiégeant Byzance, refusa de donner l'assaut à la Cité de Dieu, et du tzar Samuel qui fut toujours pour toi un adversaire loyal et valeureux...

Basile restait impassible, mais à la vue de cette femme courageuse qui, pareille aux suppliantes antiques, embrassait ses genoux, tout en restant digne dans le malheur, il sentait disparaître son désir de vengeance. Il l'invita à se relever et l'assura de sa protection. Il engagea les boïars à lui prêter serment de fidélité, ce qu'ils firent sur-le-champ.

— Je veux que les Bulgares soient désormais nos amis.

Cette mansuétude de l'empereur étonna son entourage. À vrai dire, il avait compris que rien de durable ne peut être fondé sur la haine. Et surtout, maintenant que la guerre était finie, il avait envie de visiter la Grèce...

La Grèce ! Il n'y avait pas un Byzantin cultivé, savant, lettré, artiste, qui n'y fût allé maintes fois pour y retrouver les traces de la grandeur antique. Les bibliothèques et les musées de Constantinople rassemblaient d'ailleurs quantité d'œuvres helléniques. Mais Basile n'avait pas encore eu le loisir de séjourner en Grèce.

En fait, il n'y venait pas pour s'intéresser aux choses de l'esprit. Enfant, malgré sa vive intelligence, il faisait le désespoir de ses précepteurs par sa paresse. Jeune homme, il avait dédaigné l'étude, car il ne songeait qu'à manier l'épée et à dresser des chevaux. Empereur enfin, il parlait grec, mais dans un langage de soldat, ayant horreur des discours pompeux que les rhéteurs grecs préparaient d'ordinaire pour les cérémonies impériales.

Et pourtant la Grèce l'attirait et c'était là qu'il voulait fêter d'abord sa victoire sur les Bulgares.

— La Grèce, disait-il à Maleinos, c'est le pays des héros.

Basile traversa donc d'abord la Macédoine, le pays verdoyant et sauvage, berceau de sa dynastie. Il évoqua le souvenir d'Alexandre,

parti de là à la conquête du monde. Puis il aperçut l'Olympe, la montagne des anciens dieux couronnée de brumes et il pensa aux héros d'Homère, le bouillant Achille, le prudent Ulysse...

Il continua sa route par les plaines de Thessalie et il passa aux Thermopyles, l'étroit défilé où le roi de Sparte Léonidas avait défendu contre les Perses la liberté des Grecs. Il resta quelques jours à Delphes, au pied des roches brillantes d'où jaillit la source d'Apollon. Il vit à Thèbes la maison de Pindare, le poète des Jeux Olympiques, et la citadelle d'Épaminondas, le chef des guerriers à la longue lance...

Un matin enfin, il arriva à Athènes. Le soleil se levait sur l'Acropole de marbre blanc. Basile, à la tête de son armée en bon ordre, gravit la Voie sacrée, celle que suivaient jadis les processions lors des fêtes d'Athéna, la déesse casquée, gardienne vigilante de la cité... À l'entrée de l'Acropole, l'Empereur fut accueilli par le gouverneur de la province, le stratège, les hauts dignitaires et aussi les magistrats de la ville, les archontes, qui lui offrirent en signe d'hospitalité le pain et le sel. Basile se dirigea alors vers le Parthénon, le grand temple d'Athéna devenu une église chrétienne.

— Sois le bienvenu dans la maison de Dieu, lui dit l'archevêque Michel. Gloire à toi, César victorieux !



Sois le bienvenu dans la maison de Dieu, lui dit l'archevêque Michel.

Basile entra dans le sanctuaire sous le regard impassible des dieux et des héros de marbre sculptés par Phidias. À la place où se trouvait jadis la grande statue d'Athéna Parthénos, il y avait une icône représentant la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Jésus. L'empereur pria longuement, remerciant la Mère de Dieu de lui avoir donné la victoire...

Puis il fit apporter les présents qu'il destinait à l'église, une colombe d'or, symbole de l'Esprit saint, qui fut suspendue au-dessus de l'autel, une lampe d'or dont le feu ne devait jamais s'éteindre, un coffret incrusté de nacre et d'ivoire contenant de saintes reliques. En outre, il promit à l'archevêque de contribuer à la réparation des églises et de doter les nouveaux monastères.

Pendant ce temps, les Varègues de la garde étaient restés sur le parvis du temple. On leur avait apporté du vin et, tranquillement, ils jouaient aux osselets sur les dalles sacrées...



C'est jour de fête à Constantinople(22). Dès l'aube, la foule se presse sur le grand Forum de l'Augustéon, près du Palais sacré. Les premiers arrivants ont trouvé place sous les portiques à l'abri du soleil brûlant ; d'autres, pour mieux voir, se sont juchés sur le socle des statues de bronze doré. Les gardes, la lance au poing, contiennent difficilement la foule qui afflue par la grande avenue, la *Mésè*, pour assister au triomphe de l'empereur Basile.

Pendant des heures, sur l'ordre du Maître de cérémonies, les groupes se disposent tout autour du Forum : les troupes impériales : Khazars, Varègues, Normands, les milices du Palais, les factions de l'Hippodrome, Verts et Bleus, avec leurs insignes.

Plus tard arrivent les hauts dignitaires de la Cour conduits par le principal ministre, le *Grand Logothète*, les patrices, les sénateurs, les stratèges, les gouverneurs des États étrangers, alliés ou vassaux de l'Empire, qui suscitent une vive curiosité.

— Regardez là l'ambassadeur de la Sérénissime République de Venise, en huppelande rouge bordée d'hermine...

— Et le prince lombard de Capoue, à la cuirasse d'argent.

— Voici le roi d'Arménie, en dalmatique blanche brodée d'animaux fantastiques. Il a avec lui les princes du Caucase au fin visage, au regard clair...

— Et les Slaves sont tous là, le Knez de Serbie, le Tzar croate et le prince de Kiev, Vladimir, escorté de ses boïars en mante de fourrure. Loué soit Dieu, les Bulgares sont vaincus !

Des hymnes sacrés retentissent, orchestrés par les orgues du Palais.

Des chanteurs en aube blanche prennent place devant la chapelle de Constantin. Ils sont suivis par le patriarche Polyeucte, en chape brodée, par les évêques, les prêtres et le long cortège noir des moines où scintillent des croix d'argent.

Soudain, un grand cri s'élève de la foule. L'Empereur apparaît, précédé de sa garde. Il est vêtu en soldat comme à l'accoutumée, mais il a jeté sur sa cotte de mailles un long manteau de pourpre et il a changé son casque de guerre pour un mince diadème orné d'émaux. Il s'assied sur un trône doré au pied de la colonne de Constantin, pendant que tous les assistants l'acclament avec enthousiasme, longuement, longuement...

Lorsque l'ovation s'apaise, Basile appelle auprès de lui le *Grand Logothète* et il lui donne l'ordre de faire avancer les captifs. Chacun regarde alors vers le Prétoire, un vaste bâtiment situé au fond de la place, d'où les Bulgares, en long cortège sous l'ardent soleil, vont être amenés devant l'Empereur.

— Les voici, les voici...

C'est d'abord la tzarine Marie qui s'avance, la démarche lente, le regard triste, puis les chefs de l'armée, le rude Omortag, le vieux Malamir, les boïars chargés de chaînes, les hommes et les femmes du peuple capturés d'un bout à l'autre du pays, souvent après de durs combats.

La foule, contrairement à son habitude, ne pousse pas de cris hostiles : elle éprouve comme du respect pour ceux qui l'ont fait trembler si longtemps. Elle attend l'arrivée des trophées pour crier sa joie. Les gardes impériaux apportent en effet, entassés dans des chariots, des cuirasses d'airain, de larges épées, des haches de guerre, des boucliers de bronze ciselé. Des palefreniers guident les chevaux blancs des steppes, effarés, hennissant, et des écuyers tiennent à la laisse des molosses du Danube et de souples lévriers.

— Le trésor, le trésor...

Un grand tapis aux couleurs chatoyantes a été posé sur le sol et, dans un défilé interminable, les officiers de l'armée viennent y accumuler les colliers et les bracelets d'or, les monnaies, les pierreries, les étoffes de soie, les fourrures, les vases de cristal et les coupes émaillées. Le *Grand Logothète*, après l'avoir fait bénir par le patriarche, remet à l'Empereur Basile la couronne d'or du tzar Siméon découverte du palais de Preslav la Grande, la capitale des Bulgares.

Le moment est venu pour les chanteurs d'entonner l'hymne de victoire, que le peuple reprend en chœur :

— Salut, roi des Romains, que la Sainte-Trinité a rendu vainqueur à jamais. Salut, guerrier incomparable, glorieux égal des saints Apôtres.

Une sonnerie de trompette maintenant, puis le silence. Un stratège prend par l'épaule la tzarine Marie, il l'entraîne jusqu'à la colonne de

Constantin, il l'oblige à se prosterner dans la poussière, la face dans ses mains. L'Empereur, assis sur son trône, regarde Marie. En signe de domination, il place son pied droit chaussé de la botte rouge sur la nuque de la souveraine. Mais, presque aussitôt, il la relève et, aux applaudissements de la foule, il lui donne le baiser de paix.

Tous les autres captifs, sur l'ordre des gardiens, se précipitent à terre en demandant grâce, pendant que des soldats apportent à l'Empereur les étendards conquis.

— Qui est grand comme notre Dieu ? chante le chœur. Que Dieu protège le *Basileus*, dont le bras soutient le monde...

L'Empereur affirme sa volonté de traiter les Bulgares en amis et de respecter leurs coutumes. La journée s'achève par une grande cérémonie à Sainte-Sophie, sous la coupole d'or, dans le flamboiement des lustres, parmi les vapeurs de myrrhe et d'encens.

— Les anges du ciel, disait-on, sont descendus ce jour-là sur l'autel, pour apporter à l'Empereur, élu de Dieu, leur message de foi et d'amour...



Les déceptions de la princesse Anne.

Au couvent de Notre-Dame des Grâces(23)...



Un soir de ma vie, alors que je m'éloigne chaque jour davantage des soins du monde, que j'ai dit adieu à la cour et à son éclat trompeur, j'aime à me retirer, aussi souvent que je le puis, dans ce couvent que ma mère, l'impératrice Irène Doukas, a fondé et protégé.

Là, entre les prières et les pieuses méditations, je me plais à jeter un regard en arrière et à évoquer ma destinée, cette existence vécue sur les marches du trône et que certains envieux ont crue brillante et heureuse...

Mais moi, qui suis maintenant une vieille femme, je puis dire que ma vie fut une suite de désillusions et de tristesses et qu'elle ne commença si haut que pour m'abaisser sans cesse. Née dans la pourpre, couronnée presque au berceau, j'ai vu s'éloigner de plus en plus ce trône qui m'avait été promis à la naissance ; j'ai souffert devant l'infidélité de ceux que je croyais mes amis et qui m'abandonnèrent dans l'infortune ; j'ai appris la solitude quand la mort m'arracha l'un après l'autre ceux qui m'aimèrent.



Je suis née à Byzance, au Palais sacré(24). Naturellement je vis le jour dans la « chambre de pourpre », selon le droit des enfants

impériaux, puisque j'étais la fille aînée du *Basileus* Alexis Comnène.

L'Empereur souhaitait ardemment un héritier pour l'empire : ma naissance le rendit fou de joie. Jamais, à ce qu'on m'a raconté, princesse ne fut plus fêtée. Le Palais fit à cette occasion des présents somptueux au Sénat et à l'armée, le peuple fut comblé de friandises, de vin et de cervoise, les pièces d'argent inondèrent la foule.

Aussi, lorsque les souverains apparurent ensuite au Forum ou à l'Hippodrome, les Byzantins prirent-ils l'habitude d'associer aux vivats qu'ils leur adressaient le nom de la petite Anne, la princesse de quelques mois qui dormait dans son berceau surmonté du diadème impérial.

Comment ne pas regretter le paradis de mes premières années ? Tant d'amour a entouré mon enfance !

D'abord, mon père, l'Empereur Alexis, qui me semblait un demi-dieu, beau, majestueux, vêtu d'or, maître du monde. Son entrée au *gynécée*, l'appartement des femmes, me ravissait : la petite Électre ne regardait pas avec plus de tendresse éblouie le grand Agamemnon... Alexis me cajolait, jouait avec moi, me donnait quelque merveilleux cadeau, quelque bracelet trop pesant pour mes petits poignets et repartait, me laissant stupéfaite d'émotion et de joie.

Mais je revois surtout passer dans mon souvenir des silhouettes de femmes, de longues robes de soie brodées d'or, de doux cheveux tressés en nattes souples ou relevés en lourds chignons. Des mains parfumées me caressent, des voix tendres me murmurent des chansons, m'apprennent des prières.

Voici ma mère, l'Impératrice Irène. Elle semblait froide et distante en public, car elle n'aimait ni les cérémonies officielles, ni les réceptions à la Cour. Mais avec moi, elle se montrait gaie et affectueuse et même après la naissance de mes trois frères et de mes trois sœurs, je demeurai toujours sa préférée.

Près d'elle, vivait la princesse Marie d'Alanie que j'aimais presque autant que ma mère. N'était-elle pas d'ailleurs, selon le vœu de mes parents, ma future belle-mère ? Épouse de l'Empereur détrôné Michel VII, elle en avait un fils, Constantin, à qui l'on m'avait fiancée dès ma naissance.

J'aimais beaucoup Marie : elle avait de beaux yeux bleus, un teint de neige et une grâce telle que je la comparais en moi-même aux statues de marbre qui ornaient le palais et les jardins.

Je revois, à travers mes souvenirs d'enfance, Constantin, mon petit fiancé... Il avait neuf ans de plus que moi et il ressemblait à sa mère, dont il avait le charme et les yeux magnifiques. Quel beau souverain il aurait fait et que j'aurais été fière de m'asseoir près de lui sur le trône impérial, comme mon père Alexis en avait fait le projet, au jour où toutes les églises de Byzance remerciaient Dieu de ma naissance !

Hélas ! Je pense maintenant que sa beauté était plus du ciel que de la terre... Constantin, mon gentil fiancé, mourut à vingt ans et moi, qui n'étais alors qu'une petite fille, je ressentis pourtant un profond désespoir. Avec lui disparaissait mon protecteur, mon tendre compagnon de jeux, mon gardien attentif. Mais il me semblait que je perdais en même temps ce trône de Byzance pour lequel j'étais née, qu'on m'avait promis, cette pourpre impériale qui était mon héritage.

Mais non ! Même si la mort ne m'avait pas ravi Constantin, je ne serais pas devenue Impératrice.

Car, en 1088, le Palais sacré avait résonné une seconde fois des cris de joie et des acclamations ; à nouveau, les hymnes d'actions de grâce avaient retenti à Sainte-Sophie, une fois encore le peuple avait été comblé de cadeaux et de fêtes. Tout cela pour un petit bébé noiraud et grimaçant, qui vagissait dans la chambre de pourpre, mon frère Jean, qui à l'avance me détrônait.

Sans doute, j'avais seulement cinq ans à cette époque et je n'ai pas compris tout de suite que cette naissance faisait mon malheur. Ma mère, l'Impératrice Irène, ne m'en cajolait pas moins, et la princesse Marie était toujours aussi prévenante à mon égard.

Mais les apparitions de mon père au gynécée ne m'apportaient plus autant de joie : il s'y mêlait toujours l'amertume de le voir prendre dans ses bras ce bébé criard, l'embrasser, le faire sauter sur ses genoux. Il tenait à son fils des propos qui me paraissaient insensés, lui parlant de l'Empire, du diadème qui l'attendait, du trône qu'il lui léguerait. Il me semblait que le *Basileus* n'avait jamais eu en me regardant cette expression comblée, cette fierté, et mon cœur saignait de jalousie. Peu à peu, je me pris à soupçonner que ce petit garçon faisant ses premiers pas titubants aux mains des nourrices sur les tapis brodés pourrait bien être un jour l'Empereur de Byzance...

Mais un peu plus tard je compris vraiment que c'en était fait de mes rêves. J'avais huit ans alors. Je revois cette cérémonie par laquelle mon père associa officiellement Jean, mon frère, à l'Empire. Je me rappelle les trônes sous leurs dais brodés ; non pas deux trônes, comme de coutume, pour mon père et ma mère, mais trois : et sur le troisième, bien droit, visage menu sous le lourd diadème, tout petit dans le velours de son manteau impérial, mon frère, le prince héritier !

Dûment chapitré sans doute, le petit souverain de trois ans se tint très sage et salua même avec beaucoup de grâce le Sénat, l'armée, le peuple, tandis que la foule éclatait en vivats enthousiastes. Puis on l'emmena, mais j'avais compris. Je pleurai amèrement en songeant que c'était moi, Anne, la première née, qui aurais dû siéger ainsi à la droite de l'empereur Alexis.

Alors je commençai à haïr ce petit garçon qui, sans le savoir, me prenait tout. Eh bien, non, je ne me résignais pas à lui céder la place.

Qu'il est amer, ce regard en arrière, pour qui sait qu'aucun espoir ne lui reste... J'avais quinze ans. La vague marine se fait et se défait sans cesse sous l'impérieuse lumière du Bosphore : ainsi de notre destin à nous, les éphémères. Que de changements depuis le jour de ma naissance ! La terre jalouse gardait à jamais la dépouille de mon tendre ami Constantin qui m'avait quittée si brutalement. J'avais beaucoup pleuré, puis je m'étais résignée : l'étude des belles-lettres, l'enseignement des maîtres les plus réputés de Byzance m'avaient distraite de mon chagrin.

Depuis près d'un an j'étais mariée à Nicéphore Bryenne, et je chérissais ce prince que la politique seule m'avait désigné pour époux. Il aimait l'étude comme moi, il avait tout lu et il s'était même avec bonheur essayé à la littérature. Mais en outre il était beau, plein d'aisance et de majesté ; c'était un courageux soldat et un orateur persuasif, digne en tous points d'être admiré. Et, puisque nos deux vies étaient désormais unies, j'étais bien résolue à aider Nicéphore de toutes mes forces et de tout mon crédit, à soutenir de mon mieux notre destinée commune. Si Dieu choisissait de nous élever au faîte du pouvoir, je répondrais à cet appel.

Mais entre le trône et nous, il y avait toujours mon frère Jean...

Bien des choses injustes ont été colportées à propos de l'attitude que j'eus à la mort de mon père, l'Empereur Alexis. Dieu, qui voit les cœurs, sait quel chagrin je ressentis de cette perte ! Désormais, pour moi tout était nuit. Mon soleil s'était couché le jour où Alexis, flambeau du monde, s'était éteint.

Et pourtant, d'aucuns ont prétendu qu'aidée de ma mère et de mon jeune frère Andronic, j'avais essayé de décider mon père agonisant à reconnaître comme successeur Nicéphore Bryenne, mon époux. On a laissé entendre que le mourant, qui refusait, avait été presque rudoyé par nous. On a dit que, sitôt le dernier soupir, nous avions abandonné la dépouille de l'Empereur. On a dit... mais que n'a-t-on pas dit ? La calomnie épie et déforme les actions des grands de ce monde !

Ce que je sais, c'est le désespoir de ma mère Irène en ce moment tragique. J'ai entendu ses sanglots devant la mort d'un époux chéri ; je l'ai vue jeter à terre son diadème impérial, couper ses blancs cheveux, revêtir des habits de deuil. Moi-même, quand je revis dans ma mémoire cette heure affreuse, il me semble que je suis le jouet d'un horrible cauchemar et je me demande pourquoi je ne suis pas morte en même temps que mon cher père.

Pourquoi ne pas parler aussi de ce que fit alors mon frère Jean, le prince héritier ? Il était si impatient de régner qu'il quitta le chevet de l'Empereur mourant pour aller s'installer au grand Palais. Il s'était fait

donner par mon père agonisant – il lui avait arraché du doigt plutôt – l’anneau impérial et il avait reçu en hâte la couronne à Sainte-Sophie.

On a prétendu qu’il avait peur de nous et qu’il tenait à s’assurer le trône au plus tôt. Mais si ses prétentions étaient légitimes, pourquoi craignait-il ?

Nous nous étions souvent entretenues, ma mère et moi, de mon frère Jean, et nous doutions qu’il pût être un bon Empereur. Certes, il avait des qualités, mais âgé de trente ans, il nous paraissait encore léger, trop libre dans ses mœurs, déconcertant parfois.

Ainsi c’était donc ce jeune étourdi qui occuperait désormais le trône de Byzance tandis que moi, l’aînée, à qui chacun reconnaissait une intelligence et une sagesse remarquables, je me trouvais évincée !

L’indignation remplit mon âme et je résolus de reprendre ce trône qui m’échappait. Des familiers, des amis s’unirent à moi et nous décidâmes de nous débarrasser de l’Empereur Jean. Nous pensions agir ainsi dans l’intérêt de l’État(25).

Triste aventure, fertile en déboires ! Les conjurés, après avoir montré au début un beau zèle, cédèrent vite à la crainte. Mon époux lui-même commença à douter de notre bon droit et se révéla hésitant :

— La nature a bien mal fait les choses, lui dis-je avec indignation, en te donnant à toi, un homme, un cœur de femme, faible et timide !

L’Empereur découvrit le complot et en fit arrêter les principaux membres. Il se donna alors le beau rôle en manifestant de la clémence. Pour moi, mes biens furent confisqués mais vite restitués par la grâce impériale, ce qui me fut la pire des injures. Ma vie désormais était ruinée et je n’avais que trente-six ans !



Le vide se fit autour de moi. Qui s’intéresse à une princesse tombée en disgrâce ? Les deuils m’accablèrent : ma mère Irène disparut, puis mon frère préféré, Andronic. Enfin, je vis mourir mon époux bien-aimé. Dès lors, je n’étais plus entourée que par des ombres...

Que dire de ces dernières années ? Je les ai passées entre Dieu et les belles-lettres. Au lieu des courtisans de jadis, brillants et flatteurs, j’ai près de moi des savants, des érudits et de saints moines. Ici, dans ce couvent de Notre-Dame des Grâces, règnent le silence et la paix, et je trouve une consolation dans l’ouvrage que j’ai entrepris, « l’Alexiade », qui doit faire revivre pour la postérité la figure de mon illustre père.

Alexis fut en effet un souverain exceptionnel et nul ne saurait l’égaliser. Il assura l’ordre et la justice dans l’Empire, il accueillit en frères les croisés d’Occident, il pourchassa les Turcs infidèles. Lorsqu’il disparut, il laissa un grand vide, un vide que personne n’a comblé...

Bientôt sans doute la mort m’accueillera, mais ma triste vie n’aura

pas été inutile si je puis terminer ce livre qui gardera de l'oubli tout à la fois le nom d'un illustre souverain et celui d'une princesse infortunée.



Les remords de frère Thibaud.



L y avait quelques années qu'un chevalier de grande allure, accompagné d'un seul écuyer, était venu demander l'hospitalité de l'abbaye de Vézelay, à l'ombre de la noble basilique où affluaient sans cesse auprès des reliques de Marie-Madeleine les pèlerins en route pour la Terre sainte ou revenant de Compostelle, la coquille de saint Jacques à la ceinture, le front tanné par l'implacable soleil d'Espagne.

Le seigneur avait mis pied à terre et, après de rapides adieux à son compagnon, il avait disparu derrière les lourdes portes de l'abbaye. Qui était donc ce visiteur de marque, quel message apportait-il ? Il avait été reçu immédiatement par le prieur et s'était entretenu avec lui de longues heures. Puis, après cette conversation dont il était sorti le visage ravagé et creusé par les larmes, le chevalier avait abandonné son manteau d'écarlate et son bリアut de soie pour revêtir l'austère robe bénédictine.

Depuis ce jour, il avait prononcé ses vœux, et celui qui avait abandonné un nom lourd de gloire pour n'être plus que le « frère Thibaud », faisait l'édification de toute l'abbaye par sa piété et son humilité. Il revendiquait les besognes les plus dures, le rang le plus bas, multipliait les prières et les mortifications bien au-delà de ce qu'exigeait la règle, et chacun pensait que frère Thibaud était un véritable saint...

En ce début du treizième siècle, il n'était question parmi les pèlerins que des grands événements qui s'étaient déroulés à Constantinople, à l'autre bout de l'Europe. On parlait de ces croisés qui, partis pour

combattre les Infidèles, avaient finalement pris d'assaut et pillé sans remords la grande cité chrétienne. On évoquait cette Grèce de marbre et de lumière où des seigneurs français s'étaient taillé des royaumes et oubliaient, ensorcelés, leurs épouses et leurs manoirs austères.

C'était la quatrième fois que des chevaliers revêtus de l'emblème du Christ s'embarquaient pour la Terre Sainte, mais ceux-là avaient failli à leur mission et leur péché était grande honte et grande douleur pour la Chrétienté, disaient entre eux les pèlerins, souvent humbles gens du peuple, indignés par la trahison des barons.

Et lorsque de semblables propos frappaient les oreilles de frère Thibaud, on aurait dit que son visage maigre se creusait davantage, que sa haute taille se courbait comme s'il avait à porter le poids de cette iniquité. Quel pénible secret renfermait-il en son cœur ? Quelle faute tentait-il ainsi d'expié dans la prière et la pénitence ? Il l'avait révélé au prieur pendant cette conversation du premier jour qui avait été une douloureuse confession...

I

Ainsi partit la Croisade...

Je m'étais croisé au début de l'an 1200, avait raconté frère Thibaud. J'étais jeune et plein de zèle, je brûlais de partir sur-le-champ combattre l'Infidèle et libérer la Terre Sainte. Que les préparatifs me parurent longs et pénibles !

Certes, je ne l'ignorais pas, beaucoup de problèmes devaient être résolus. D'abord, les bateaux : il en fallait beaucoup, pour transporter cette immense armée de trente-trois mille Croisés, avec leurs armes et leurs chevaux !

On s'adressa tout naturellement à Venise, puisque la Sérénissime République possédait la plus belle flotte de la Méditerranée. Ah ! Les rusés Vénitiens ! Seul compte le profit pour eux. Ils feignirent de s'intéresser à notre projet, avec des airs de bons apôtres, mais leurs conditions furent rigoureuses. Quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, c'est le prix qu'ils exigèrent pour nous faire passer la mer !

Nous acceptâmes, espérant réunir cette énorme somme, mais bien vite la mésentente se glissa entre nous. Beaucoup de Croisés, qui se méfiaient de Venise, préférèrent s'embarquer sous d'autres pavillons que celui de Saint-Marc. C'est ainsi qu'au lieu de trente-trois mille, nous n'étions plus guère que seize mille à solliciter les services des

Vénitiens, et nous avons pourtant à payer les quatre-vingt-cinq mille marcs, car on ne nous consentit aucun rabais.

Nous attendions dans l'île du Lido, près de Venise, rongés par l'inquiétude et la faim. Il nous fallait trouver encore trente-quatre mille marcs pour pouvoir lever l'ancre. Partirions-nous un jour ?

Nous allions perdre l'espoir, lorsqu'un matin nous vîmes une galère d'or glisser vers nous sur les eaux vertes de la lagune. C'était le doge de Venise, Henri Dandolo, un vieillard de noble allure, qui débarqua sur l'île et nous tint à peu près ce discours :

— Seigneurs barons, promettez de nous payer ce que vous nous devez encore, sur le profit de la première conquête que vous ferez et nous vous conduirons en Terre Sainte.

Quelle joie ! Les Vénitiens nous faisaient crédit, nous allions partir ! Les paroles du doge furent accueillies avec enthousiasme et, toute la nuit, nous chantâmes dans le camp illuminé...

La flotte appareilla bientôt(26) avec plus de trois cents navires, mais au lieu de nous conduire directement au but, elle s'attarda dans les eaux de l'Adriatique.

— Pourquoi ce temps perdu ? demandions-nous aux capitaines vénitiens.

Ils se gardaient bien de nous répondre. Pour nous, il était évident que nous ne connaissions pas les arrangements entre le doge et les chefs de notre croisade. C'est ainsi qu'il nous fallut au passage aider Venise à reprendre Zara, une ville de Dalmatie qui s'était révoltée. Mais du pillage de la cité nous n'eûmes rien ou presque rien, car les Vénitiens s'étaient réservé à l'avance la meilleure part du butin.

Zara était une ville chrétienne et nous l'avions saccagée. Notre chef, Boniface de Montferrat, apaisa nos scrupules en nous expliquant qu'il fallait en passer par là si nous voulions enfin partir...

Mais nous ne partions toujours pas de Zara quand arrivèrent, le premier jour de l'an 1203 de Notre Seigneur, des messagers de l'Empereur d'Allemagne. Que nous voulaient-ils donc ?

Alors on nous parla de Constantinople et d'un certain prince Alexis, fils de l'Empereur Isaac Ange et héritier légitime. Son frère, nous dit-on, lui avait enlevé l'empire par félonie et trahison. Mais la princesse Irène, sa sœur, mariée à l'Empereur d'Allemagne, avait plaidé pour lui auprès de son puissant époux. Celui-ci demandait aux Croisés de l'aider à rétablir l'ordre à Byzance en chassant l'usurpateur.

— Combattez pour le prince Alexis, nous disait-on, et vous ne le regretterez pas.

Mais beaucoup d'entre nous protestèrent :

— Qu'avons-nous à voir avec Byzance ? C'est pour aller en Terre

Sainte que nous sommes partis ! Que l'Empereur d'Allemagne règle lui-même ses affaires de famille et, puisqu'il n'a pas cru bon de prendre la croix comme son père Frédéric Barberousse, qu'au moins il nous laisse en paix ! Nous sommes ici gens du Christ et non mercenaires byzantins !

Moi-même, je pensais comme eux. J'avais pris la croix pour arracher aux Infidèles les lieux saints, la Syrie, l'Égypte, mais non pour guerroyer sous les murs d'une cité chrétienne.

Cependant, on nous opposait des arguments fort habiles et il faut avouer qu'ils nous impressionnaient :

— Seigneurs barons, disaient ces faiseurs de beaux discours, comment partirons-nous affronter l'Infidèle si nous n'avons rien, ni vivres, ni ressources ? Mieux vaut nous procurer tout cela avant. Si nous replaçons sur le trône de Byzance son héritier légitime, nous ferons œuvre de justice et, en outre, nous recevrons pour notre peine, selon des promesses formelles, deux cent mille marcs d'argent et des vivres pour toute l'année. Alors, et alors seulement, nous aurons quelque chance de conquérir Jérusalem.

Certes, cela était à considérer. Même la cause la plus sainte ne peut triompher sans argent. Et puis, il y avait cette somme que nous devons encore aux Vénitiens. D'ailleurs, ce détour par Constantinople ne prendrait pas beaucoup de temps, ce ne serait qu'une étape avant le grand combat contre l'Islam...

Certains, parmi nous, interrogeaient encore leur conscience. Le Pape Innocent III n'avait-il pas mis en garde les croisés contre les ruses subtiles des Vénitiens ? Ce furent les évêques de l'armée qui eurent raison des dernières hésitations.

— Bien loin d'être un péché, affirmèrent-ils avec assurance, la conquête de Byzance est une œuvre pie et agréable à Dieu. Nous ne pouvons oublier qu'un patriarche orgueilleux, Michel Cérulaire, a rejeté jadis l'autorité du Souverain Pontife(27) et que nos frères d'Orient se sont séparés de la communauté catholique. Le prince Alexis a promis de remettre l'Église grecque sous l'autorité de Rome. N'est-ce pas là, et avant tous les autres, un but digne de la Croisade ?

Le sort en était jeté. Honni soit qui refuserait de réaliser l'union des Églises ! C'est ainsi, et j'en tremble de honte, que les barons qui s'étaient croisés pour combattre l'Infidèle, partirent à la conquête d'une ville chrétienne, Byzance, qu'on disait être « la Cité gardée de Dieu ».

Comment nous prîmes la Ville...

Le jour était beau et clair, le soleil du matin faisait étinceler mille vaguelettes lorsque notre flotte parut devant les murailles formidables de Constantinople. Je revois encore cette arrivée(28)...

Sur les nefs où toutes nos bannières déployées claquaient au vent, tous les tambours battaient, toutes les trompettes d'argent lançaient leurs accents guerriers. Quel beau spectacle !

En approchant nous nous aperçûmes, à notre vif étonnement, que les habitants de la ville, point du tout effrayés, s'étaient massés sur les remparts, alors que, le long du rivage, des troupes nous attendaient de pied ferme.

Que faire ? Nos chefs discutaient entre eux. Mais un ordre vint de la galère du doge où flottait l'étendard au lion d'or sur fond écarlate :

— Seigneurs, en avant ! Avec l'aide de Dieu tout-puissant, nous prendrons la ville !

De tous les navires les chevaliers en armes se jetaient dans l'eau qui leur arrivait jusqu'à la ceinture. Le heaume lacé, le glaive en main, ils fonçaient vers le rivage.

Quand ils virent se ruer sur eux ces hommes d'armes dont les épées brandies étincelaient au soleil, dont les gonfanons flottaient au vent, les soldats grecs rentrèrent dans la ville sans oser livrer combat !

Victoire ! Notre armée prit pied sur le rivage, pendant que, du haut des navires, les marins jetaient des ponts de bois pour faire descendre les chevaux. Peu après, on atteignit le camp où l'usurpateur avait séjourné. Plus personne ! Tous les Grecs s'étaient enfuis, abandonnant leurs tentes remplies de vivres. Quelle liesse pour les nôtres !

— Il y avait si longtemps que nous avions faim, disaient-ils en riant, que nous avions oublié le goût d'un bon repas !

Le lendemain, nous primes la tour fortifiée de Galata, qui nous livra l'entrée de la Corne d'Or et nos navires furent mis en sûreté. Il ne restait plus qu'à donner l'assaut aux murailles de Byzance.

Mais nous n'étions plus si pressés. Hélas ! nous avions bien oublié notre belle ardeur qui nous avait poussés à revêtir sur nos armures le bliaut blanc frappé de la croix pourpre... Là, dans la douceur du repos, le camp mena joyeuse vie, pillant, buvant et festoyant au milieu des rires et des chansons.

L'assaut fut pourtant décidé à la mi-juillet. Les Vénitiens nous annoncèrent qu'ils tenaient une partie de la ville et que nous n'avions qu'à les rejoindre. C'était trop beau ! Bientôt nous vîmes au-dessus de la cité une fumée noire qui rougit et s'embrasa, dévorant tout un quartier. Les Vénitiens, attaqués par les troupes impériales, avaient dû

se replier et, pour protéger leur retraite, ils avaient allumé un vaste incendie dont les flammes montaient dans le ciel.

Les Byzantins passèrent à l'attaque et ils étaient si nombreux qu'il nous semblait, en les regardant s'avancer, que toute la campagne en fût couverte. L'affaire était périlleuse, mais l'ennemi n'osa pas pousser son avantage et il se retira : ce fut un grand miracle !

— Jamais Dieu ne tira personne d'un péril tel que celui dont il a sauvé notre armée en ce jour, et il n'y a si hardi qui n'en ait grande joie ! me disait Geoffroy de Villehardouin, maréchal de Champagne, tandis qu'épuisés par la chaleur et l'émotion nous chevauchions vers notre camp...

Peu de temps après, une incroyable nouvelle éclata : l'Empereur de Byzance s'était enfui !

— Remercions Dieu, dirent alors les Croisés. L'usurpateur est chassé et nous pouvons remettre sur son trône le souverain légitime. Nous recevrons de lui l'argent et les vivres promis et nous reprendrons la lutte contre l'infidèle, comme nous l'avons juré devant Dieu.

Mais l'affaire n'était pas si simple. Le jeune *Basileus* Alexis ne gouvernait pas seul : il partageait le pouvoir avec son vieux père, Isaac Ange, qui ne nous aimait pas. Il était entouré de gens qui lui conseillaient d'oublier les promesses qu'il nous avait faites. Après tout, n'était-il pas le maître désormais ?

L'été passait, puis l'automne. On entra dans la mauvaise saison. Que faire, sans argent et sans vivres ? Nous manquions de tout. C'est alors que nos gens commencèrent à piller la campagne environnante, détournant les convois de vivres destinés au peuple byzantin. Les pèlerins du Christ étaient devenus des brigands de grand chemin, sans foi ni loi !

Pire ! Quelques-uns, après leurs beuveries, se prenaient de querelle avec les Byzantins, tuaient ou malmenaient de pauvres gens qui n'avaient pas eu l'heur de plaire aux soldats d'Occident. L'indignation grandit à Constantinople et, un jour, une foule exaspérée chassa le faible Alexis. Un nouvel empereur, bien décidé à résister aux exigences des Latins, chaussa les souliers de pourpre. Le doge tenta de négocier avec lui : il refusa. Tout était donc à refaire...

Fallait-il donner l'assaut à la Ville, et au moment même où commençait la Semaine Sainte ? Certains seigneurs estimaient que c'était là une entreprise hasardeuse et qu'il valait mieux réduire Byzance par la famine. D'autres se demandaient si les Croisés étaient bien dans leur rôle en assiégeant une riche cité chrétienne.

Une fois de plus, les évêques intervinrent :

— En prenant la Ville, vous remettrez l'Église grecque sous l'autorité

de Rome. C'est là une guerre juste pour des barons chrétiens.

Ainsi, le lundi 12 avril, vers midi, après avoir prié et communié, nous nous mîmes à escalader les remparts. Les Grecs prirent la fuite mais, comme nous ne pouvions croire à une victoire si facile, nous sortîmes de la ville après avoir incendié plusieurs quartiers. Le soir, nous vîmes les flammes dévorer les maisons, les palais, les églises, tandis que de pauvres gens affolés s'écrasaient pour échapper au feu et aux ruines croulantes.

Nous, les vainqueurs, en retournant à notre camp, près de nos vaisseaux, nous regardions cette ville embrasée par les flammes. Enfin elle était nôtre...

III

Et nous perdîmes notre âme...

Les riches Byzantins avaient quitté la ville, abandonnant tous leurs biens. Tous ces palais, toutes ces demeures somptueuses nous appartenaient. Moi-même, comme les autres, je ne rêvais plus qu'à ces richesses dont la cité, à ce qu'on racontait, était pleine. Une fortune s'offrait à nous.

— Il y a de la vaisselle d'or et d'argent, disait l'un, des pierres précieuses accumulées ici comme en aucun lieu du monde !

— Et les étoffes, ajoutait un autre, les draps de laine et de soie, les velours, les brocarts, les fourrures de vair ou d'hermine.

— Sans oublier les pièces d'or, renchérisait un troisième, les besants, les ducats, les florins...

Nous frémissons de convoitise, mais certains s'inquiétaient :

— Il en est qu'un hasard heureux conduira aux plus riches maisons, tandis que d'autres devront se contenter d'un butin médiocre. Ce n'est pas juste !



Il y a de la vaisselle d'or et d'argent... Des pierres précieuses accumulées ici...

Il fut donc décidé que le pillage serait fait avec méthode. Tout serait scrupuleusement rapporté dans trois églises qu'on nous désigna. On partagerait alors de la manière la plus équitable qu'il se pourrait. Et nous partîmes mettre à sac la cité conquise. Dieu nous pardonne ce que nous fîmes alors, nous étions comme fous !

À ce moment de son récit, frère Thibaud avait dû s'arrêter. Le prieur respecta son silence et ses larmes. Bientôt il reprenait :

— J'étais avec le groupe des Croisés qui parvint le premier devant Sainte-Sophie. Hélas ! Tandis que les palais impériaux des Blachernes et du Boucoléon étaient gardés par des troupes qui en barraient l'accès aux pillards, les portes de la basilique étaient ouvertes. Criant d'enthousiasme, notre troupe pénétra dans la nef immense où flottait un parfum de cire et d'encens.

Pourquoi nous sommes-nous précipités sur les images saintes pour les piétiner ? Sur le marbre des dalles, nous avons brisé les crucifix et les icônes de la Vierge. Les reliques des saints martyrs reposaient dans des châsses d'or et d'ivoire ornées de gemmes. Avec des rires et des plaisanteries grossières, nous avons jeté au ruisseau ces précieux restes, tandis que nous brisions les reliquaires pour mieux nous les partager. Les calices, les ciboires, les vases sacrés furent remplis de vin et nous célébrâmes notre victoire en parodiant autour de l'autel la sainte communion et en hurlant des chansons d'ivrogne...

C'est alors que l'un de nous s'écria :

— Frères, regardez l'autel !

Alors nous vîmes que le marbre était orné de rubis et d'émeraudes. Allions-nous laisser ces trésors à ces Grecs qui insultaient notre Église ? Non, certes, mais les pierres étaient si bien incrustées que nous ne pouvions les enlever.

— Brisons l'autel, et prenons-en chacun un morceau !

Ainsi fut fait. On amena dans la basilique des mulets et des ânes pour emporter les vases sacrés, les étoffes de prix, les lourds blocs de marbre. Certaines bêtes, trop chargées, tombèrent en glissant sur les dalles. Elles furent aussitôt abattues sur place et leur sang souilla l'église du Christ. Enfin nous prîmes des ornements sacerdotaux, mitres, chasubles, chapes brodées et, les ayant revêtues, nous nous livrâmes en une procession grotesque à des danses folles et sacrilèges...

Le partage du butin fut tumultueux. La plupart des chevaliers se plaignaient des exigences des Vénitiens et de celles des chefs de la Croisade qui se réservaient la meilleure part. Et pourtant, comme le disait mon ami Villehardouin :

— Jamais il ne fut gagné autant en une seule ville !

Les hommes d'Église ne furent pas moins acharnés dans la chasse

aux reliques. Ils pensaient qu'elles attireraient vers leurs cathédrales et leurs abbayes de fructueux pèlerinages. Je fus écoeuré, je l'avoue. Il me semblait voir les Romains, au pied du Calvaire, en train de se disputer la tunique du Christ...

Précisément, le Vendredi-Saint approchait. Ce jour-là, tout de même, le pillage s'arrêta. Pour les Croisés, oublieux de leurs fautes, Pâques fut une fête joyeuse. Mais je ne pouvais m'associer à l'allégresse générale. Je priai Dieu qu'il m'indiquât le moyen de réparer mes torts.

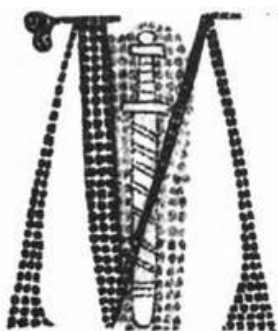
Peu après, Baudoin de Flandre, élu Empereur, m'offrit le duché d'Athènes. Je fus tenté d'accepter, car il ne me déplaisait pas d'être le maître dans une cité qui avait autrefois acquis tant de gloire. Mais, au fond, je le sentais bien, les honneurs et les soucis du pouvoir ne me feraient pas oublier mon remords.

Dieu m'est témoin que je n'ai pris la croix ni par ambition ni par intérêt. C'est pourquoi, après avoir bien réfléchi, je suis venu ici, à Vézelay, pour être dans cette abbaye un moine comme les autres, uniquement préoccupé de son salut. Je t'en supplie, ne me rejette pas de cette communauté où j'espère trouver la paix.

— Garde confiance, répondit alors le prieur, tes fautes sont grandes, j'en conviens, mais la miséricorde de Dieu est infinie...



Manuel II, l'Empereur errant.



MANUEL II Paléologue était un souverain de belle prestance, énergique, cultivé, aimé de tous, et pourtant il savait que sa position n'avait rien d'enviable. Les Turcs Ottomans lui causaient bien des soucis. Ce peuple d'Asie, turbulent, fanatique, s'était élancé à la conquête de l'Europe et, en une dizaine d'années, il avait soumis à sa loi la Thrace, la Serbie, la Bulgarie et écrasé à Nicopolis l'armée des Croisés d'Occident(29). Le jour n'était plus loin où Constantinople, cernée de toutes parts, aurait à subir l'assaut des Infidèles.



Déjà, le sultan Bajazet, dit « l'Éclair », avait bloqué toutes les routes qui conduisaient à la cité. Il contrôlait le Bosphore et arrêtaient les navires italiens qui voulaient trafiquer avec Byzance. Aussi l'activité du port était réduite, les vivres et les marchandises manquaient, l'artisanat et le négoce languissaient. Le peuple, sans travail et sans pain, était au bord de la révolte...

— Que faire ? pensait l'Empereur découragé.

Le Trésor était vide. Les impôts ne rentraient pas, les emprunts étaient difficiles. Pour obtenir un peu d'argent, il avait même fallu remettre en gage aux banquiers de Venise les bijoux de la couronne. Un appel solennel avait été lancé à tous les États chrétiens, afin que l'Empire pût, grâce à leurs subsides, repousser l'assaut des Turcs. Le Grand Duc de Moscou fut le seul à envoyer quelque argent !

Le roi de France Charles VI voulut pourtant montrer son intérêt pour

la cause byzantine. Il fit partir pour Constantinople le maréchal Boucicaut avec un millier d'hommes. Cette petite troupe était bien incapable d'affronter les soldats de Bajazet ; elle se contenta de piller les villes turques de la côte asiatique. Quand l'hiver arriva, l'Empereur dut avouer à Boucicaut qu'il ne pouvait plus ni payer ni entretenir ses troupes. Le chef français s'avisa alors d'une solution audacieuse :

— Pourquoi n'irais-tu pas à Paris solliciter en personne l'aide du roi de France ? À coup sûr, Charles ne restera pas sourd à ton appel, il te donnera une forte armée qui te permettra enfin d'écraser l'Infidèle.

— Mais comment pourrais-je quitter la Ville ?

Manuel expliqua que son départ aurait l'air d'une fuite et causerait la panique. Il ajouta que son neveu, le prince Jean, aurait tôt fait de prendre la couronne impériale puis de traiter avec les Turcs. Il alléguait aussi qu'il ne disposait pas d'assez d'argent pour entreprendre un long voyage et tenir son rang dans les cours les plus fastueuses d'Europe...

Boucicaut s'attacha à dissiper les craintes de l'Empereur. Il confia à son meilleur lieutenant, Jean de Châteaumorand, le commandement des troupes françaises qui assureraient la défense de Constantinople pendant l'absence de Manuel. Il parvint à réconcilier l'Empereur et son neveu turbulent, qui jura d'exercer loyalement, au nom de Manuel, l'intérim du gouvernement. Il aida enfin le souverain à rassembler par tous les moyens une somme suffisante pour faire face aux dépenses du voyage.

Boucicaut, en quelques semaines, déploya une activité considérable. Il le fit avec une ardeur d'autant plus grande qu'il avait hâte, lui aussi, de quitter l'Orient pour retrouver la douce terre de France. Quant à l'Empereur, d'abord assez réticent, il s'accoutuma à l'idée d'aller lui-même plaider avec éloquence sa cause auprès des princes chrétiens. N'était-il pas en cela fidèle à la tradition des Paléologues, qui, depuis leur retour à Constantinople, en 1261, avaient toujours pensé que, pour l'Empire, le salut viendrait d'Occident ?



Par une belle journée d'hiver(30), Manuel s'embarqua donc sur une galère vénitienne. Il n'avait avec lui, pour des raisons d'économie, qu'une suite peu nombreuse, mais, afin de dissimuler la pauvreté de son état, il emportait dans ses bagages de somptueux cadeaux pour ses hôtes, des vases d'or, des étoffes de soie, de saintes reliques qu'il avait dérobés sans scrupule aux églises et aux monastères de la cité.

La traversée fut sans histoire, les Turcs n'ayant pas pris garde au départ du navire italien. Manuel II arriva ainsi à Venise.

La ville lui apparut au ras des flots, dans l'éclat poudreux de cette lumière qui change à chaque instant. Il la vit surgir peu à peu de la lagune, avec ses églises, ses palais et, devant la place Saint-Marc, ses milliers de barques noires à l'éperon d'argent dansant au gré de la houle.

L'immense campanile rose coiffé de bronze doré appelait de toutes ses cloches les nobles et le peuple à venir saluer l'Empereur byzantin, allié traditionnel de la Sérénissime République. Le doge Antonio Venier, en houppe pourpre bordée d'hermine, la tête couverte du bonnet doré en forme de corne, accueillit Manuel sur la place aux larges dalles de marbre, entre deux colonnes portant l'une la statue de saint Théodore, l'autre le lion, emblème de l'Évangéliste saint Marc. Puis le doge présenta à son hôte les patriciens, ceux du tout-puissant Conseil des Dix, les sénateurs, les nobles inscrits au Livre d'Or de la cité...

Manuel se recueille maintenant devant la basilique Saint-Marc, œuvre d'artistes byzantins. Il admire l'élégance des coupoles, la finesse des mosaïques du portail, mais il évite de regarder les quatre chevaux de bronze qui ornaient jadis, au cœur de Constantinople, la tribune de l'Hippodrome et que les Vénitiens ont dérobés lors du pillage de 1204...

Il parcourt ensuite avec le doge, sur un navire d'apparat, le Grand Canal bordé de riches demeures.

Sur les quais, une foule immense se presse pour saluer l'Empereur de Byzance. Pendant huit jours Manuel est reçu avec faste et sympathie. Il assiste à des repas plantureux suivis de bals costumés, à des régates opposant les meilleurs rameurs des principaux quartiers de la cité, à des tournois et à des joutes nautiques. Il visite les marins, les pêcheurs, les négociants du port ; il apprécie le travail des orfèvres, des tisserands, des verriers de Murano ; il s'entretient avec les poètes et les artistes.

Mais il n'oublie pas sa mission. Dès que l'occasion s'y prête, il rappelle à ses hôtes qu'il est venu solliciter l'appui de l'Europe contre les Turcs. Le doge, qui n'a pas renoncé à l'espoir de conclure avec Bajazet un fructueux traité de commerce, répond évasivement. Il promet pourtant que son ambassadeur à Paris disposera favorablement le roi de France à l'égard de l'Empereur...

Manuel poursuit son voyage en Italie : Padoue, Florence, Gênes, Milan. Partout il est reçu à bras ouverts, mais les États italiens, absorbés par les rivalités qui les divisent, refusent de participer à la lutte contre les Turcs. Le pape Boniface IX lance bien un appel à tous les chrétiens en faveur de Constantinople, il n'éveille aucun écho.

La France sera-t-elle d'un plus grand secours ? Après un voyage pénible, Manuel, tout de blanc vêtu, entre à Paris⁽³¹⁾, acclamé par la

foule. Il est logé au Louvre et il ne tarde pas à apprendre que sa visite se situe à un moment opportun. Une trêve vient d'être signée avec les Anglais ; le duc d'Orléans, frère du roi, et le duc de Berry, un de ses oncles, se déclarent disposés à appuyer la requête impériale. Parmi les chevaliers français, avides de gloire et de butin, l'idée d'une campagne en Orient suscite un grand enthousiasme.

Mais que pense le roi Charles VI ? Quelques jours après son arrivée, Manuel est reçu par le roi. Il trouve en face de lui un jeune homme d'une trentaine d'années, de belle prestance, d'allure avenante. La conversation s'engage amicalement sur Byzance, la Chrétienté, le péril turc.

Et soudain qu'arrive-t-il ? Le roi Charles a des yeux étranges, il tremble, il pâlit. Il parle, mais ses propos sont saccadés, incohérents. Puis, brusquement, il s'affaisse sur son siège, prostré, indifférent, avec un regard d'une infinie tristesse. Manuel n'insiste pas. Il se sent mal à l'aise auprès de ce malade, chez qui l'abattement succède à la fièvre...

Bientôt l'Empereur apprend toute la vérité. Il y a huit ans, le roi Charles, alors qu'il traversait la forêt du Mans, a été pris de folie. Il s'est rétabli peu à peu, sans jamais retrouver son équilibre. Les fêtes de la Cour, et notamment celles qui viennent d'avoir lieu pour les noces de la fille du duc de Berry, ont fatigué le roi et aggravé son mal. C'est un autre de ses oncles, le duc de Bourgogne, Philippe le Hardi, qui est, en fait, le véritable maître du royaume de France.

Manuel s'adresse à lui, mais Philippe ne veut pas entendre parler d'une guerre contre les Turcs. Son fils a combattu à Nicopolis, où il a reçu le surnom de « Jean sans Peur » et il a été fait prisonnier. Pour le racheter, le duc de Bourgogne a dû payer une énorme rançon. Toute aventure en Orient lui paraît funeste.

Il consent pourtant à confier à Boucicaut une troupe de douze cents hommes.

— C'est tout ce que nous pouvons faire, dit-il d'un ton sans réplique...



Manuel aime bien Paris, mais il comprend qu'il y perd son temps. À la fin de l'été, alors que Charles VI est pris d'un nouvel accès de folie, l'Empereur de Byzance décide de tenter sa chance auprès d'un autre prince chrétien, le roi d'Angleterre Henri IV. Il part pour Calais, où il apprend que le souverain anglais le recevra volontiers à Londres, lorsqu'il aura rétabli l'ordre en Écosse et au Pays de Galles. Mais, à Calais même, chacun s'empresse auprès du *Basileus* afin de lui procurer un séjour agréable.

Ainsi Manuel attend... Au début de décembre, il est invité à se rendre à Londres. La ville lui fait fête. Le roi l'emmène passer Noël dans son château préféré. Henri IV ne ressemble guère à Charles le Fol. Il inspire confiance. C'est un chevalier solide, brave, élégant, qui parle aussi bien de la guerre que des activités de l'esprit, la poésie, la musique qu'il aime par-dessus tout.

Il s'affirme résolu à soutenir l'Empereur. Troupes, navires, argent, il promet tout. Mais il se garde bien de fixer la date à laquelle il fournira ce généreux appui. Il laisse entendre qu'il lui faut d'abord affermir sa couronne, pacifier l'Angleterre et conquérir le royaume de France !

Manuel dissimule sa déception et, sans bruit, il retourne en France. Sur la route de Paris, il apprend une bonne nouvelle : Charles VI, qui semble guéri, l'attend à l'abbaye de Saint-Denis. Les deux souverains se retrouvent avec émotion, assistent ensemble à une grande messe d'action de grâces, reprennent les négociations interrompues. Manuel, tout heureux, avertit le patriarche de Constantinople du succès de sa mission : « Nos affaires sont en bonne voie, les troupes prêtes, les chefs désignés ; nous n'allons pas tarder à revenir pour défendre notre patrie. »

Mais les jours passent... À l'automne, Charles VI a une nouvelle crise et le projet d'une expédition française à Constantinople est abandonné. Lorsque sonnent les cloches de la Toussaint, Manuel, transi de froid, regagne son appartement du Louvre, gris et triste. Il regarde la tapisserie qui orne sa chambre et qui représente la gracieuse déesse du Printemps, les cheveux au vent, la tunique semée de roses, avançant souriante au milieu d'un groupe de petits amours, joufflus et malicieux. Le Printemps ! époque du renouveau et de l'espoir. Mais existe-t-il une chance de salut pour la Ville, abandonnée de tous, et pourtant si menacée ?

Oui, alors que tout semble perdu, l'espoir renaît. Ce sont des chrétiens, évadés des bagnes turcs, qui apportent l'incroyable nouvelle. L'armée de Bajazet a été anéantie dans la plaine d'Angora(32) (ancien nom d'Ankara) et le sultan est désormais prisonnier. Les vainqueurs, ce sont les Mongols, de rudes cavaliers des steppes d'Asie, avec à leur tête le grand Tamerlan à qui le prince Jean, neveu de Manuel, a accepté de payer tribut pour qu'il débarrasse Byzance de la menace turque...

Manuel n'a plus aucune raison de s'attarder en Occident. Il doit regagner au plus vite sa capitale, pour redonner vie et prospérité à la cité et déjouer les intrigues du prince Jean qui s'est révélé fort habile. Il prend congé du roi Charles, qui lui donne de l'or, des bijoux, des pierreries et lui promet une pension annuelle de quatorze mille écus.

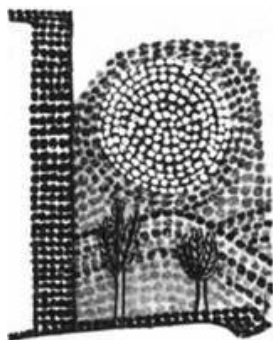
— Doux pays de France, fait Manuel très ému. Je suis venu y chercher un allié, j'y ai trouvé un frère. Que Dieu sauve le roi

Charles !

Après trois ans d'absence, Manuel, l'Empereur errant, arrive à Constantinople. Il va consacrer tous ses efforts à contrecarrer l'action des Turcs, à nouveau menaçants. Il y parviendra, non sans peine. Ayant laissé le pouvoir à son fils, après une vie bien remplie, il entrera au monastère du *Pantocrator* où, sous le nom de frère Matthieu, il mourra en 1425. Jamais, dit-on, on ne vit foule plus recueillie ni plus affligée aux funérailles d'un Empereur de Byzance.

I

La Ville menacée.



Le soleil était chaud, l'air léger, embaumé des senteurs du printemps, lorsque, peu de jours après Pâques(33), l'armée turque parut devant Constantinople et dressa ses tentes, face aux remparts, de la Corne d'Or à la mer de Marmara.

L'Empereur Constantin XI Dragasès, depuis son palais des Blachernes, aperçut les troupes ottomanes qui, par toutes les routes, accouraient dans un nuage de poussière et se massaient sur le coteau de *Maltépé*, de part et d'autre du Lycus aux eaux tranquilles. Partis d'Andrinople, leur capitale européenne, moins de quinze jours auparavant, les Turcs s'étaient dirigés à marches forcées vers Constantinople, car leur jeune et fougueux sultan, Mahomet II, avait juré de prendre la Ville.

L'Empereur avait à ses côtés un haut dignitaire, le *Provestiaire* Georges Phrantzès, chef de la garde-robe impériale, ami d'enfance du souverain, et diplomate habile. Phrantzès, qui connaissait bien les Turcs, expliquait à Constantin les dispositions prises par l'assaillant :

— Voici la tente du sultan, surmontée d'un oriflamme rouge frappé d'un croissant d'or, juste en face de la porte Saint-Romain. Là sont les janissaires, les meilleurs soldats, habiles à manier la lance, le poignard et le yatagan à la lame courbe...

Puis Phrantzès énumérait les autres troupes qui couvraient la campagne, les cavaliers turcs et afghans, les rudes montagnards d'Anatolie, les archers thraces et la foule des bachi-bouzouks,

aventuriers de tous pays entrés au service du sultan dans l'espoir d'un riche butin. Il parlait ensuite des chefs dont il distinguait les étendards, le vieux vizir Halil, l'ambitieux Zagan, le cruel Kharadja...

— Il n'en faut pas douter, disait-il, toute l'armée turque est là.

— Oui, cela devait arriver un jour...

L'Empereur réalise maintenant qu'une bataille décisive est engagée. Mahomet II ne l'a pas caché, il veut prendre la Ville, ce que n'ont pu faire ses prédécesseurs, ni Bajazet, ni Mourad. Il achèvera la conquête ottomane. Déjà les Turcs ont arraché à Constantinople tous les territoires qui l'entourent, ils l'ont réduite à n'être qu'une enclave chrétienne en pays musulman, ils la tiennent à leur merci.

Il y a quelques mois, Mahomet a précisé ses intentions. Son aïeul avait construit un château fort sur la rive asiatique du Bosphore, il en a élevé un sur la rive européenne, coupant ainsi la ville de tout trafic avec l'Occident. Constantin a protesté, mais il se rappelle encore, comme une humiliation, la réponse du jeune sultan :

— De quel droit te mêles-tu de cela ? Les deux rivages sont à moi : celui d'Asie parce qu'il est habité par mon peuple, celui d'Europe parce que tu n'as pas su le défendre.

— La Ville, en tout cas, sera défendue, murmure l'Empereur, et, quoi qu'il fasse, le Turc ne la prendra pas.

Constantin sait qu'il n'a rien négligé pour renforcer la place. La Grande Muraille, qui était très délabrée par endroits, vient d'être consolidée. Avec ses deux remparts, son large fossé, ses quatre-vingt-seize tours, elle a déjà arrêté depuis dix siècles bien des assaillants. Du côté de la mer, il n'y a rien à craindre, car une chaîne de fer, tendue entre les tours de Mangana et de Galata, ferme l'accès de la Corne d'Or aux vaisseaux turcs.

Mais quelle animation chez l'ennemi ! Les tentes ont été dressées, les feux allumés, un fossé creusé du côté de la ville pour éviter toute surprise. Et voici d'innombrables chariots qui arrivent, traînés par des chevaux et des buffles, apportant des vivres, des armes, des machines de guerre, tout un matériel de siège. Phrantzès s'efforce de rassurer l'Empereur.

— Les Turcs ont des canons, c'est vrai, mais ils font plus de peur que de mal.

— Pourtant, remarque Constantin, ils se font fort de réduire nos murailles en poussière grâce à un engin énorme qu'ils appellent la « Royale ».

— Oui, c'est un canon qu'a fondu le Hongrois Orban. Il peut lancer, dit-on, à plus d'une lieue un boulet de pierre de douze cents livres. Mais il ne tire que toutes les trois heures et nous réparerons aisément les brèches faites dans nos murs. D'ailleurs, avec nos catapultes, nous jetterons sur l'ennemi le feu grégeois...

Le silence s'est fait dans le camp turc après l'appel des muezzins : c'est l'heure de la prière. Cent cinquante mille hommes se recueillent en se prosternant, le front tourné vers la Mecque. Du haut des remparts, les Byzantins regardent cet étrange spectacle.

— Non, ce n'est pas possible, fait l'Empereur, l'Infidèle ne prendra pas la Ville gardée de Dieu. La Chrétienté ne le permettra pas !

Mais, dans le fond de son cœur, Constantin est inquiet. Pour avoir l'appui de l'Occident n'a-t-il pas consenti à l'Union des Églises⁽³⁴⁾, ce que beaucoup de Grecs lui reprochent ? Or peut-il vraiment compter sur les Latins ? Ceux-ci n'ont-ils pas montré depuis la funeste Croisade de 1204 leur mépris pour les Byzantins ? Constantin sait bien qu'il n'a pas à attendre grand secours du Pape Nicolas V, du roi d'Angleterre Henri VI ou du roi de France Charles VII.

— Venise nous soutiendra, affirme Phrantzès, qui veut garder confiance. Le doge Foscari nous a promis de nous envoyer sous peu dix galères, sous les ordres de son meilleur amiral.

Mais est-ce bien sûr ? Tel n'est pas l'avis de tous.

— Venise ne bougera pas, si elle pense qu'il est de son intérêt de s'entendre avec les Turcs.

Celui qui vient de donner aussi fermement son point de vue est le beau-frère de l'Empereur, le Grand Duc Notaras. Il commande la flotte byzantine, réduite à une dizaine de navires mal équipés, et il penche pour un accommodement avec les Turcs. Il n'aime pas les Latins, et un jour même, on l'a entendu déclarer :

— Mieux vaut encore le turban de Mahomet que la tiare du Pape !

Mais il a vite compris que le jeune sultan, avide de gloire, n'accepterait pas de lever le siège à moins d'y être contraint. Pour cela, il lui est venu une idée dont il fait part à l'Empereur :

— Un de mes hommes a vu hier de ma part le grand vizir Halil Pacha. Celui-ci nous a toujours ménagés. Il se méfie de l'ambition du jeune sultan qui, de son côté, lui préfère le second vizir, le brutal Zagan. Halil est prêt, si tu le veux, à amener Mahomet à lever le siège de la ville.

— Et que devrai-je faire pour cela ? demande Constantin intrigué par ces propos.

— Peu de chose, en vérité. Sous prétexte de montrer aux Turcs que nous ne manquons pas de vivres, tu enverras à Halil de beaux poissons, en prenant soin de mettre dans leur ventre des pièces d'or. Le vizir mangera les poissons et il mettra l'or dans son coffre.

— Et que fera-t-il pour nous ?

— Halil est vieux et il passe pour être sage. Il dira qu'une forte armée hongroise approche de Constantinople pour la sauver, que nous disposons d'armes terrifiantes qui nous assurent la victoire, que le sultan, jeune ambitieux, s'apprête à faire massacrer les meilleures

troupes de l'Empire ottoman...

— Alors que se passera-t-il ?

— Les janissaires, en signe de révolte, renverseront le chaudron autour duquel ils se rassemblent. Ils exigeront de rentrer à Andrinople et Mahomet devra renoncer à cette conquête qui lui tient tant à cœur...

Phrantzès n'est pas d'accord et il le dit. Le stratagème imaginé par Notaras ne lui paraît pas sérieux.

— Halil, dit-il, prendra notre argent et ne fera rien. Les janissaires n'ont pas peur de la mort, puisqu'elle doit leur donner accès au paradis des héros de la guerre sainte. Non, nous ne devons compter que sur nous-mêmes et sur nos amis d'Occident...

L'Empereur remercie les deux hommes de leurs conseils. Il approuve leur franchise et se refuse, quant à lui, à donner raison à l'un plutôt qu'à l'autre. À Phrantzès, il demande de lancer un appel urgent aux Vénitiens. À Notaras, il remet un sac d'or pour gagner l'appui du vizir Halil. Il fait proclamer dans toute la ville que chacun doit se considérer comme mobilisé pour la défense de la cité :

— C'est un Constantin qui a fondé la ville, dit-il. C'est un autre Constantin qui saura la sauver...

✱



II

La Ville assiégée.



UN éclair, un fracas soudain, l'énorme boulet de pierre s'abat sur la muraille, brisant les créneaux, disloquant les remparts. Les défenseurs byzantins s'empressent de réparer les dégâts en entassant, dans la brèche, de la terre, des cailloux, des branchages. Les Turcs ont dressé un château de bois, en face de la muraille, d'où les archers et les arquebusiers tirent vers le chemin de ronde.

— Maudit soit l'Infidèle ! crie un soldat grec.

Le siège dure depuis cinquante-deux jours et, du côté byzantin, la lassitude est grande. Les citoyens qui ont été réquisitionnés pour monter la garde aux remparts ne cachent plus leur mécontentement. Ils savent que leurs familles, restées en ville, sont dans le besoin et, à la moindre occasion, ils abandonnent leur poste en alléguant qu'ils sont malades ou encore qu'ils sont trop pauvres pour perdre leur temps, sans travail et sans argent. Leurs chefs invoquent-ils l'intérêt général, ils répondent :

— Que nous importe la Chrétienté, quand les nôtres meurent de faim !

Pourtant, malgré cet état d'esprit, la ville tient bon. Les canons turcs sont nombreux, mais leur tir est mal réglé. Quant à la grosse pièce appelée la « Royale », elle a éclaté au bout de quelques jours, en tuant son propre inventeur. Le sultan, qui attendait beaucoup de son artillerie, est déçu et le grand vizir Halil Pacha, gagné à prix d'or par la cour de Byzance, lui conseille de lever le siège. Mais Mahomet

s'obstine :

— Il est impossible que je me retire, dit-il. Je prendrai la ville, ou elle me prendra, vif ou mort.

Mahomet est décidé à lancer ses troupes à l'assaut de Constantinople, mais il veut que cette fois la victoire récompense ses efforts. Il se rappelle qu'il y a quelques semaines, il a connu la défaite faute d'une préparation suffisante. Les janissaires sont tombés en grand nombre auprès des remparts et les vaisseaux turcs se sont brisés contre la chaîne barrant la Corne d'Or⁽³⁵⁾.

C'est pourquoi, depuis quelques jours, une animation intense règne dans le camp turc. Pendant que les janissaires manœuvrent en bon ordre près de la porte Saint-Romain que les boulets ont endommagée, les bachi-bouzouks accumulent, non loin des remparts, le matériel nécessaire à l'assaut, branchages pour combler les fossés, échelles, cordes, harpons de fer pour gravir les murailles, tours de bois mobiles pour cribler de flèches les défenseurs.

Dans sa tente rouge au sol couvert de tapis somptueux, le sultan, qui a chevauché toute la journée pour encourager ses troupes, s'est résolu à prendre un peu de repos. Alors que le soleil, perçant de gros nuages noirs, glisse ses rayons jusqu'à lui, Mahomet II ferme les yeux en savourant une tasse de thé à la menthe. Chef de la puissante armée ottomane et commandeur des croyants de l'Islam à l'âge de vingt et un ans, le sultan connaît bien la lourde tâche qui lui incombe et il en éprouve, dans le fond de son cœur, comme une griserie secrète.

Mahomet, en effet, a conscience de sa force. Il est jeune, énergique, habile. Son visage, sombre sous le blanc turban, révèle une âme bien trempée : large front, nez en bec d'aigle, sourcils arqués au-dessus des yeux enfoncés dans les orbites, moustache rousse et menton volontaire. Pourtant, un tremblement des mains traduit une nervosité inquiète. Tout a-t-il bien été prévu pour que l'armée turque se saisisse enfin de cette ville chrétienne qui a tant de fois repoussé ses assaillants ?

— Nos navires sont-ils prêts au combat ?

C'est la question que Mahomet pose au Grand Amiral Chamouza, qu'il a convoqué pour lui donner ses dernières instructions.

— Quand tu en donneras l'ordre, répond Chamouza, nos vaisseaux se lanceront à l'attaque, les uns partant du Bosphore, les autres de la Corne d'Or, puisque nous avons pu, avec l'aide d'Allah, surprendre l'ennemi de ce côté...

Mahomet II sourit. Il songe à cette nuit⁽³⁶⁾ où il a fait passer par voie de terre plus de soixante-dix navires par-dessus la colline de Péra jusqu'à la Corne d'Or. À l'aide de cordes et de haubans, les galères turques ont été tirées sur des glissières de bois enduites de suif. Les Génois, qui occupaient le faubourg de Galata, ont assisté à l'opération

sans intervenir, par prudence. Quant aux Byzantins, ils ne se doutaient de rien.

— C'était un curieux spectacle, fait le sultan, et je ne suis pas prêt de l'oublier. Nos vaisseaux semblaient naviguer à travers champs. Puis, lorsque ayant passé la colline, ils arrivèrent enfin dans la Corne d'Or, nos marins entonnèrent des chants joyeux parce qu'ils sentaient l'ennemi à notre merci.

Le sultan explique à Chamouza ce qu'il attend de lui. Pendant que le gros de la flotte turque surveillera le Bosphore pour repousser éventuellement les galères vénitiennes, les vaisseaux parvenus dans la Corne d'Or s'approcheront des murailles de la ville pour contraindre les défenseurs à se disperser tout au long du front de mer. Alors l'assaut sera donné au rempart terrestre et le cri de guerre retentira : Allah Akbar ! Dieu est grand !...

Pourtant, avant de lancer ses troupes contre la ville, le sultan a réuni dans sa tente les membres de son conseil. Le grand vizir Halil Pacha, l'air triste et désabusé, expose une fois de plus son point de vue : la prise de Constantinople serait une erreur, car elle unirait les Latins dans une haine commune contre les Turcs, qui perdraient vite alors leurs conquêtes en Europe :

— Je t'en supplie, dit-il au sultan, pour la dernière fois : levons le siège avant qu'il ne nous arrive malheur.

Mais aussitôt le second vizir, Zagan Pacha, intervient avec vigueur. Il parle, dit-il, au nom des jeunes chefs de l'armée, hostiles à tout compromis avec Byzance :

— Pourquoi t'alarmer, Seigneur ! Allah est avec toi. Ne vois-tu pas de quelle armée puissante et innombrable tu disposes ? Les Latins n'interviendront pas. Ne perds pas espoir : nous vaincrons...

Les officiers des janissaires confirment le désir ardent de leurs troupes de combattre au plus vite et ils prient le sultan d'accorder aux vainqueurs le pillage de la ville. L'assaut est donc décidé : il commencera peu après minuit. Les janissaires, après avoir pris la ville, disposeront de trois jours pour la mettre à sac et amasser un énorme butin. Ils devront ensuite retrouver la rude discipline et la vie austère des camps. En attendant le moment de l'assaut, les hommes festoieront et, peu après la tombée de la nuit, ils prendront un bref mais indispensable repos. Les canons, dès maintenant, cesseront de lancer leurs boulets.

— Que le plus grand silence règne dans le camp, a décidé Mahomet, et que chacun dorme ou prie...

À quelques heures d'une bataille décisive, Zagan est pleinement heureux, car il croit à la victoire. Halil est déçu et il fait prévenir ses amis byzantins qu'ils auront à subir un rude assaut. Mahomet II est nerveux, inquiet, au point qu'un de ses derviches, expert dans l'art de

calmer les angoisses, prend le sultan dans ses bras, l'étend sur sa couche et le berce comme un enfant...

*



III

La Ville assaillie.



L'EMPEREUR Constantin XI sait que l'assaut est proche et cette journée⁽³⁷⁾ d'un printemps maussade ne lui a guère apporté de motifs d'espérance. Après une nuit où son sommeil a été troublé par d'étranges cauchemars, il s'est retrouvé non au palais des Blachernes, proche des remparts et trop exposé aux boulets turcs, mais au Palais sacré, au cœur même de la cité. Constantin n'aime pas ce vaste bâtiment, dont les grandes salles sont délabrées et les jardins en friches. Il se sent mal à l'aise dans le *Consistoire* où Justinien éblouissait ses hôtes par la majesté des lieux : depuis bien longtemps dalles et mosaïques sont disjointes et au plafond d'or et d'azur les araignées tissent leur toile...

Pourtant, à son réveil, l'empereur a trouvé à la porte de ses appartements tous les hauts dignitaires rangés dans l'ordre prescrit par le Maître des cérémonies. Il a écouté les flatteries des uns et soupçonné les intrigues des autres. Les Turcs sont aux portes, mais la vie de Cour continue, immuable, avec ses rites...

Ensuite, Constantin a parcouru la ville et là aussi rien ne semble changé. La *Mésè*, la grande rue commerçante, est toujours très animée, les femmes élégantes, les passants nonchalants. Mais voici que quelques dizaines de soldats grecs sortent de l'église des Saints-Apôtres où ils sont casernés, pour défiler dans les rues d'un pas martial. Leur chef, Démétrios Cantacuzène, un grand seigneur à la mine fière, porte une cuirasse d'or et monte un destrier richement

caparaçonné. La foule applaudit. Comment ne se sentirait-elle pas en sécurité avec des troupes de si belle prestance ?

L'Empereur, lui, ne partage pas cette confiance. Que peut-il opposer valablement à l'immense armée turque ? Neuf mille hommes environ, dont la moitié à peine sont des Grecs. Les plus valeureux ne sont-ils pas les Vénitiens, les Catalans, et surtout, à la porte Saint-Romain, les sept cents mercenaires génois commandés par Jean Giustiniani ? Vraiment, pour sauver la Ville, l'aide de Dieu sera bien nécessaire...

C'est pourquoi, Constantin a demandé leur concours aux chefs du clergé byzantin. Ils sont venus au palais, peu après midi. Les Turcs ? Ils s'en soucient fort peu. Ils protestent d'abord contre l'union avec Rome et ils exigent que l'empereur chasse au plus vite le légat du pape, le cardinal Isidore. Puis, au cours de la discussion, ils en arrivent vite à se disputer entre eux sur des subtilités, sur des mots. Les moines se montrent les plus passionnés, ils en viendraient vite aux injures et aux coups, si le patriarche ne les rappelait à plus de dignité. L'Empereur, non sans mal, obtient tout de même satisfaction : des prières publiques vont être immédiatement organisées dans toutes les églises de la ville.

À la tombée de la nuit, des nouvelles venues des remparts annoncent que les Turcs préparent l'assaut. Une grande procession se déroule près du Forum. Une statue de la Vierge, portée à dos d'homme, précède un long cortège. La foule chante et prie, levant ses yeux vers le ciel où roulent de gros nuages noirs. Soudain, l'orage éclate, la foudre s'abat, la statue glisse et tombe à terre. À grand-peine on la remet en place, alors que la pluie redouble : elle tombe à nouveau devant les assistants muets d'angoisse. N'est-ce pas là le plus évident et le plus funeste des présages ?

L'orage pourtant s'éloigne. Les cloches sonnent à toute volée. Une foule immense se rassemble devant l'église Sainte-Sophie, sénateurs, marchands, moines, soldats grecs et étrangers, grands seigneurs et gens du peuple :

— Dieu nous protège, dit-on, de l'assaut des Infidèles !

L'empereur Constantin, d'une voix émue, s'adresse à tous.

— Je vous exhorte à résister avec vaillance à ces méchants Turcs. Vous devez m'aider à sauver notre cité bien-aimée, la reine des villes. Souvenez-vous que le peuple grec sut jadis, par son courage, mettre en fuite l'innombrable armée des Perses...

Le *Basileus* se tourne alors vers les soldats italiens rangés en bon ordre devant lui :

— Frères illustres que nous chérissons en Dieu, vaillants combattants de la Foi, je vous conjure de nous aider !

Les soldats promettent de combattre jusqu'à la mort. Dans un élan soudain, Grecs et Latins, fraternellement unis, se jettent dans les bras

les uns des autres. Ils se rendent à Sainte-Sophie toute illuminée, où ils prient et communient. Puis ils retournent aux remparts...

Minuit. La pluie tombe maintenant à larges gouttes. Le camp turc retrouve son animation. Des torches s'allument, des cris retentissent, les troupes en armes se rassemblent au son des trompettes et des flûtes. Les canons tirent à nouveau sur la ville.

Les bachi-bouzouks reçoivent l'ordre d'attaquer les premiers. Ils se précipitent en hurlant sur tout le front de la muraille terrestre. Par milliers ils approchent, mais le fossé les arrête. Ils tentent de le franchir avec des échelles, pendant que les défenseurs font pleuvoir sur eux une grêle de flèches, de traits d'arbalète, de balles de plomb.

Les bachi-bouzouks arrivent toujours, et leurs cadavres s'accumulent dans le fossé. Les Grecs, avec des fourches et des crocs, dégagent cet amas de corps. Toutefois, en certains endroits, les Turcs, passant sur leurs morts, parviennent au pied du mur d'enceinte qu'ils cherchent à escalader. Ils sont partout repoussés. Vers une heure et demie, le premier assaut est brisé.

C'est Giustiniani qui a organisé la défense. Il a concentré le gros de ses forces au centre, là où il attend l'attaque, entre la porte Charisios et la porte Saint-Romain. Il a disposé ses troupes à l'intérieur du *péribole*, entre les deux lignes de remparts qui protègent la cité. Par une sage précaution, il a fait fermer les portes du côté de la ville. Personne donc ne peut fuir : il faut se battre.

L'empereur, dès les premiers engagements, a fait sonner toutes les cloches de la ville pour donner l'alarme, mais les Byzantins ont été tant de fois alertés pour rien qu'ils ne s'en sont guère souciés. Aucun n'a pensé à rejoindre les combattants. Tous se sont rendormis paisiblement...

Trois heures. La lutte reprend. Ce sont maintenant les troupes d'Anatolie qui attaquent tandis que, pour les couvrir, boulets et flèches s'abattent sur les remparts. Par les brèches ainsi faites, les soldats turcs arrivent dans le *péribole* en criant victoire :

— Allah ! Ihallah !

Mais les Génois de Giustiniani et les Grecs de Cantacuzène les arrêtent, puis les repoussent. Plus au nord, près de la Corne d'Or, le vizir Zagan a lancé ses hommes contre le palais des Blachernes. Il a subi un cuisant échec et Halil Pacha s'en est fortement réjoui...

Quatre heures. L'aube commence à poindre. Mahomet, en personne, conduit au combat ses dernières troupes, les meilleures. Alors les janissaires s'avancent au pas cadencé. Ils portent une tunique de drap serrée à la taille, un pantalon bouffant, un bonnet de feutre blanc curieusement orné d'une cuillère en bois qui atteste que le sultan les nourrit. Leurs chefs se reconnaissent aux plumes de leur bonnet. Leurs armes sont variées comme sont multiples leurs talents, l'arc, la lance,

le mousquet, le yatagan, le poignard.

Arrivés à bonne portée des remparts, ils lancent leurs flèches. Le ciel est assombri d'innombrables projectiles. Puis l'ultime assaut s'engage. Les défenseurs tiennent bon mais, peu à peu, à la porte Charisios ils fléchissent. Giustiniani appelle à l'aide. Des soldats arrivent en renfort, mais dans la précipitation du combat, ils ont abandonné la garde d'une porte, la porte du Cirque. Les Turcs ne laissent pas passer une pareille aubaine, ils entrent en masse dans le *péribole*, prenant à revers les défenseurs.

L'Empereur est à la porte Saint-Romain, où les Turcs sont repoussés avec de lourdes pertes. C'est alors qu'à ses côtés Giustiniani s'écroule, frappé d'une balle en pleine poitrine. Le Génois, perdant son sang en abondance, décide d'aller se faire panser en ville. Constantin le supplie de rester à son poste, il refuse. Les défenseurs, ayant perdu leur chef, sont pris de panique. Ils ne songent qu'à fuir.

— Kyrie eleison ! crient-ils, affolés, la ville est perdue.

Les Turcs occupent méthodiquement les remparts, massacrant les contingents latins et grecs qui résistent encore. Déjà l'étendard de Mahomet flotte en haut des Blachernes.

Constantin, ralliant à grand-peine les troupes de Cantacuzène, aperçoit les Turcs qui affluent de tous côtés.

— Comment ? dit-il. La Ville est prise et je vis encore !

Il se dépouille de ses vêtements impériaux, à l'exception de ses brodequins rouges. L'épée au poing, il se rue sur les janissaires. Il a auprès de lui François de Tolède et Théophile Paléologue, des braves qui se battent avec fureur. Mais, sous l'assaut des Turcs innombrables, ils tombent tous, fauchés comme la moisson. Le dernier Empereur de Byzance gît sous un amas de cadavres. Un soldat turc le reconnaît à ses brodequins, il lui coupe la tête et, en toute hâte, il porte au sultan son trophée...



IV

La Ville prise.



IX heures. Le ciel est dégagé, le soleil brille. Du haut des murailles investies par les Turcs, les Grecs continuent de se défendre en lançant des flèches enduites de poix bouillante. Les navires de Chamouza sont arrêtés par le feu grégeois, mais les réserves s'épuisent vite. Tandis que les janissaires pillent le palais des Blachernes, les marins turcs réussissent à débarquer et saccagent le quartier juif.

Au cœur de la ville, les habitants dorment paisiblement. Soudain des soldats grecs, qui ont fui la bataille, parcourent les rues en criant :

— La Ville est prise ! Les Turcs sont là !

Les Byzantins refusent d'ajouter foi à pareille nouvelle. Comment « la Ville gardée de Dieu » pourrait-elle tomber aux mains des Infidèles, et le jour même où l'on s'apprête à fêter en grande pompe sainte Théodosie, vierge et martyre, particulièrement vénérée dans la bonne société ?

Pourtant, peu à peu, il faut bien se rendre à la réalité. Les Turcs sont partout. Les défenseurs de la Corne d'Or ont fui, le cardinal Isidore, déguisé en mendiant, puis le Grand Duc Notaras, enfin les chefs vénitiens. Phrantzès lui-même, après la mort de l'Empereur, a cédé à la panique.

La population, affolée, se précipite vers le port. Mais, sur les vaisseaux grecs et les galères italiennes, les soldats, qui ont échappé aux Turcs, se sont embarqués en toute hâte. Il n'y a pas assez de place

pour tous les fugitifs. On se presse sur les quais, on s'agrippe à la coque des navires, on s'entasse au risque de couler. Les capitaines donnent le signal du départ, des malheureux tombent à l'eau, d'autres nagent en vain jusqu'à épuisement vers des radeaux improvisés. Malgré les promesses du sultan, les gens du faubourg de Péra en font autant, ils mettent toutes leurs embarcations à la mer. Les navires turcs de la Corne d'Or tentent de les poursuivre, mais une dizaine de navires chrétiens se sacrifient devant la chaîne qu'ils ont réussi à tendre à nouveau. Au moins l'Occident apprendra-t-il des fugitifs eux-mêmes la puissance et la sauvagerie des Turcs...

La foule a reflué vers le centre de la ville, vers Sainte-Sophie. En quelques instants, des milliers de Byzantins, hommes, femmes, enfants, vieillards, ont trouvé asile dans l'immense basilique. Les portes sont fermées. Un prêtre monte à l'autel. On prie avec ferveur.

Bientôt, sous les coups de haches et de boutoirs les lourdes portes de bronze s'abattent, les Turcs pénètrent dans le sanctuaire l'épée au poing. La foule en hurlant se bouscule et cherche en vain à fuir, pendant que les janissaires massacrent ceux qu'ils trouvent devant eux. Puis un ordre est donné : assez de sang ! Les survivants sont attachés avec des ceintures, des cordes, des lanières de cuir et emmenés au camp turc. Les hommes partent d'abord, puis les enfants qu'on arrache aux bras de leurs mères, enfin les femmes qui gémissent sur leur triste destin...

Après le départ des captifs, les janissaires pillent l'église, entassant les vases sacrés d'or et d'argent, les châsses précieuses, les croix constellées de pierreries. Les reliques sont profanées, les os des saints jetés aux chiens, le vin consacré répandu sur les dalles. Certains s'amuse à revêtir les chasubles et les aubes de dentelles. Ils dansent autour des feux de joie que l'on a allumés avec des missels et des psautiers...

À l'heure de midi, le sultan entre dans la ville par la porte Saint-Romain à la tête de sa garde.

— Avant deux ans je prendrai Rome, dit-il avec orgueil.

Parcourant la *Mésè*, il traverse le Capitole désert et la place du Taureau. Il s'arrête un instant pour boire un peu d'eau fraîche à une fontaine du Forum de Constantin. Il admire, chemin faisant, les palais, les portiques, les colonnes. Oui, cette ville est belle, elle est aujourd'hui sa conquête, elle sera demain sa capitale.

Mahomet II passe maintenant devant les statues de marbre ou de bronze doré représentant les Empereurs de Byzance qui faisaient trembler le monde. Le soleil caresse de ses rayons ces témoins muets d'une gloire morte...

La place de l'*Augustéon* est remplie de janissaires joyeux qui agitent leur bonnet blanc et poussent des cris de victoire. Le sultan

s'immobilise, impressionné par la splendeur des palais. Il aperçoit alors l'audacieuse coupole de l'église Sainte-Sophie, dont les Byzantins étaient si fiers qu'ils la disaient suspendue au ciel. Ce sera, pense-t-il, la grande mosquée de l'Islam. Il l'imagine flanquée de quatre minarets et défiant les injures du temps.

Arrivé sur le terre-plein poudreux devant la basilique, Mahomet se prosterne jusqu'au sol. Il prend dans ses mains une poignée de poussière qu'il répand sur son turban en signe d'humilité :

— Qu'Allah soit loué, il nous a donné la victoire !

Il se relève, pénètre dans l'église, où il aperçoit les traces du massacre. Des cadavres, des blessés qui gémissent, du sang sur les dalles. Le sultan a un haut-le-cœur. Il regrette d'avoir accordé à ses hommes le droit, pendant trois jours, de mettre la ville à sac.

Près du chœur, il voit un soldat en train de briser un fragment de marbre du pavement.

— Pourquoi fais-tu cela ? dit-il d'un ton sévère.

L'autre juge habile de répondre :

— N'est-ce pas un monument des Infidèles ?

— Misérable !

D'un coup de cimeterre, le sultan lui coupe la tête, puis il avertit ses officiers :

— Que chacun le sache, j'ai autorisé le pillage des demeures particulières, mais les édifices publics sont à moi.

Mahomet se dirige ensuite vers l'autel de marbre et d'or que jonchent les débris des crucifix fracassés. Il demande au prêtre de l'Islam, l'imam, de monter en chaire et de lire la prière musulmane :

— Au nom d'Allah clément et miséricordieux. Le ciel et la terre chantent la gloire de l'Éternel...

Le sultan sort ensuite de la basilique. Il donne l'ordre d'arrêter les massacres et de relever les ruines, car il convient de rendre vie à la cité. Malgré sa chute, Byzance en impose encore à son conquérant. Il décide que désormais, sur l'étendard turc, il y aura, à côté du croissant, l'étoile des rois mages qui scintillait à la hampe des drapeaux impériaux, en gage de la protection divine...



V

Quand nous reprendrons la Ville...



Le mardi 29 mai 1453, à l'heure de midi, le sultan Mahomet II faisait son entrée dans la Ville gardée de Dieu. L'empire byzantin croulait et, en même temps, c'était le glas d'un monde héritier de la Grèce et de Rome, tandis qu'à l'Occident se levait l'aube des Temps Modernes.

Au cours des siècles suivants, les Turcs devaient perdre l'un après l'autre les pays d'Europe qu'ils avaient conquis. L'enfant grec, enfin libre, séchait ses larmes amères, mais, dernier bastion, Constantinople restait aux mains des Musulmans. Aux murs de Sainte-Sophie s'inscrivent, non les paroles des Évangélistes, mais les versets du Coran et cinq fois le jour, le muezzin y appelle les croyants à la prière rituelle.

Et pourtant, pour des générations de Grecs courbés sous le joug, la libération de Constantinople était la grande espérance et les petits enfants écoutaient sur les genoux de leurs parents les belles légendes évoquant le jour de joie où la ville serait reprise aux Infidèles. Rappelons celle-ci : « Si par hasard vous voyez glisser dans l'eau transparente d'un petit ruisseau sept étranges poissons, frits à moitié et pourtant bien vivants, ne vous étonnez pas. Ce sont ceux du pauvre moine qui ne pouvait croire à l'entrée des Turcs à Constantinople. Installé près du ruisseau, il cuisinait sur son feu de bois et avait déjà fait frire les poissons d'un côté. Il s'apprêtait à les retourner, quand on lui apporta la fatale nouvelle :

— Jamais les Infidèles ne pourront pénétrer dans la Ville, s'écria le moine, pas plus que ces poissons ne peuvent retrouver la vie !

« Et voilà que d'un vigoureux coup de queue, les sept poissons s'échappent de l'huile bouillante et sautent dans le ruisseau, à demi vivants et à demi frits, à jamais...

« À jamais ? Non ! Quand nous reprendrons la Ville, un autre moine viendra, et les sept poissons, d'eux-mêmes, se feront pêcher par lui ; et comme le premier, il allumera son feu de bois, près du ruisseau, et il achèvera de les faire frire. »



D'autres légendes parlaient de l'ultime messe à Sainte-Sophie, en ce dernier jour de l'Empire :

« Lorsque les Turcs pénétrèrent dans la basilique, un prêtre était en train de dire la messe. Quand il vit entrer les Infidèles, il n'eut qu'une idée : sauver de la profanation les hosties consacrées et le précieux sang du Christ. Il se hâta de monter à l'ambon, la tribune en haut du chœur, en emportant avec lui le saint calice et il disparut par une petite porte qu'il referma derrière lui. Hélas, les Turcs l'avaient aperçu et se lancèrent à sa poursuite.

« Mais quand ils arrivèrent à l'endroit où aurait dû se trouver la porte, quelle ne fut pas leur surprise de ne voir qu'une surface nue, lisse, sans la moindre trace d'issue ! Furieux d'avoir été joués ainsi, et voulant avoir le fin mot de l'affaire, ils s'acharnèrent sur le mur et y brisèrent leurs armes, sans succès.

— « Qu'on fasse venir les maçons de notre armée, décida le sultan, et qu'ils démolissent ce mur ! Nous verrons bien alors ce qu'il y a derrière.

« Les maçons arrivèrent avec leurs pioches et leurs barres de fer et ils se mirent au travail. Mais malgré tous leurs efforts, ils ne purent percer la muraille et ils durent confesser qu'il y avait là sans doute un secret technique qui leur échappait :

— « Vous êtes des incapables, s'écria le sultan furieux, et vous serez châtiés ! Qu'on fasse donc venir les maçons de Byzance.

« Ils furent rassemblés en hâte et, sous menace de mort, on leur intima l'ordre de jeter ce mur à bas. Mais eux non plus ne purent y parvenir !

« Car c'était la volonté de Dieu, plus puissante que toute force humaine, qui tenait ces pierres assemblées pour protéger le prêtre.

« Par-delà le temps, ce prêtre veille, serrant contre lui le calice protégé des Infidèles. Mais quand nous reprendrons la Ville, il sortira par la porte, rouverte d'elle-même, il remontera à l'autel et reprendra les saintes paroles de la messe à l'endroit même où elles avaient été

interrompues. »



En ce terrible jour où furent pillées tant d'églises et profanés tant d'objets sacrés, les Byzantins, dit la légende, s'efforcèrent de soustraire aux Infidèles l'autel de Sainte-Sophie et les précieuses reliques qu'il contenait. À ce propos, on racontait une étrange histoire :

« Le jour où la Ville fut prise, on se hâta d'embarquer l'autel sur un navire, afin qu'il fût transporté au pays des Francs auxquels on souhaitait de le confier. Mais, en mer de Marmara, le navire dut essuyer une violente tempête. Comme il avait été équipé avec précipitation et trop lourdement chargé, il ne put résister et s'abîma dans les flots, avec son équipage et son chargement.

« C'est ainsi que l'autel de Sainte-Sophie échappa au sacrilège, non de la manière espérée par les Byzantins, mais ainsi qu'il plut à Dieu.

« L'autel de Sainte-Sophie repose au fond de la mer, sur son lit de sable et de coquillages. L'endroit où le bateau coula est connu des marins et facile à repérer. En effet, même lorsque la plus sauvage des tempêtes enfle les vagues alentour et fait hurler la mer, en ce lieu règnent le calme et la paix. De la surface brillante et lisse des flots s'élèvent des odeurs suaves et l'on y perçoit l'écho de chants angéliques. Bien des plongeurs habiles, cueilleurs de rouges coraux ou pêcheurs d'éponges, ont tenté de descendre pour apercevoir l'épave du bateau. Aucun n'y est parvenu. La mer, trop profonde en cet endroit, garde ainsi l'autel et les reliques de toute profanation...

« Mais quand nous reprendrons la Ville, l'autel englouti dans les sables du fond remontera à la surface, comme remonte le plongeur. Il voguera de lui-même vers Byzance et nous le recueillerons. Nous le ramènerons à Sainte-Sophie, et au milieu des hymnes d'allégresse, nous le consacrerons à nouveau à la Divine Sagesse.

« Alors, dans la basilique édifiée par le grand Justinien, flamboieront à nouveau les mosaïques d'or, les images des Saints, les paroles de l'Évangile, et la croix reparaitra, au-dessus de l'autel de marbre patiné par les flots... »



Le dernier Empereur de Byzance, Constantin Dragasès, fut tué, on s'en souvient, lorsque les Turcs donnèrent l'assaut au palais des Blachernes. Il succomba, abandonné par les siens. Mais la légende était là pour corriger la cruauté de l'histoire :

« Lorsque les Turcs entrèrent dans la Ville, notre Empereur se précipita à cheval à la tête de sa garde pour les arrêter. Mais l'armée

des Infidèles était innombrable, alors que le *Basileus* n'avait autour de lui qu'une poignée d'hommes. Pourtant la lutte s'engagea, acharnée, entre les chrétiens et les Turcs. On échangea de grands coups d'épée, mais le combat était trop inégal et, l'un après l'autre, les gens de l'empereur tombaient, morts ou grièvement blessés, tandis que Constantin, seul, encerclé par des milliers d'ennemis, continuait à se défendre héroïquement, faisant tournoyer son épée, tranchant et frappant autour de lui. Soudain, les Infidèles poussèrent un cri de triomphe : le bon cheval de l'Empereur venait de s'abattre, mort, et avait jeté son cavalier à terre. Un grand nègre, noir comme de l'encre, se précipita, levant déjà son sabre recourbé, quand son bras fut arrêté miraculeusement : un ange du Seigneur, de son glaive de feu, écarta les Turcs et enleva l'Empereur Constantin à ses ennemis muets de stupeur...

« Il y a près de la Porte d'Or une grotte souterraine qui étend sous le rocher le secret de ses couloirs et de ses salles. C'est là que l'ange cacha l'empereur, transformé en un bloc de pierre afin que nul ne pût le retrouver.

« C'est là que, dans l'ombre, le dernier souverain de Byzance attend le jour où l'ange de Dieu viendra le prendre par la main, lui rendre la vie, le ramener dans le monde des vivants.

« Alors l'Empereur ramassera sa bonne épée avec laquelle il a si bien combattu jadis ; il sortira de la grotte et, autour de lui, le Seigneur rassemblera une armée innombrable. Il entrera dans la Ville par la Porte d'Or, comme l'ont fait jadis tant d'Empereurs victorieux, et devant lui les Turcs fuiront affolés ; ils tenteront de se cacher partout, dans les maisons, les palais, les mosquées, mais ils n'échapperont pas au châtement...

« Et quand nous reprendrons la Ville, conduits par notre *Basileus* bien-aimé, nous n'épargnerons aucun Infidèle et il y aura un tel carnage que le Taureau du Forum nagera dans le sang. »

Pendant des siècles ces légendes, transmises d'âge en âge, entretenirent l'espoir de libération des peuples chrétiens des Balkans, qui ne se résignaient pas à la rude domination des Turcs. La prise de Constantinople avait provoqué en Europe une vive émotion. Comment l'Empire byzantin avait-il pu en arriver là ?

L'histoire nous apprend les causes de ce déclin. Mais la légende refusait d'admettre la dure réalité. Un Empire qui a duré mille cent vingt-trois ans, recueilli la pensée grecque et propagé la foi du Christ n'avait pas pu tomber ainsi en une seule nuit aux mains des Infidèles. Lorsque Mahomet était entré dans la Ville, le soleil, disait-on, en signe de deuil s'était voilé de ténèbres...

Pour nous, la date de 1453 ne marque pas seulement le début des Temps modernes, une étape nouvelle de l'Histoire, elle éveille aussi le

souvenir d'un monde de grandeur, et toute l'amertume du regret.



-
- 1 Le 18 mars 508.
 - 2 360 mètres environ.
 - 3 Le 11 janvier 532.
 - 4 Le 13 janvier 532.
 - 5 Le 15 avril 538.
 - 6 En 541.
 - 7 Le 22 juin 533.
 - 8 En 544.
 - 9 Le 28 juin 548.
 - 10 En 563 : la coupole, qui a 65 mètres de haut et 31 mètres de diamètre, a été consacrée une première fois en 537 ; elle s'est effondrée en 558.
 - 11 En 768.
 - 12 Le 25 décembre 800.
 - 13 31 octobre 802.
 - 14 Nicéphore I (802-811).
 - 15 Au printemps de l'an 960.
 - 16 Le navire de guerre byzantin se nomme le dromon.
 - 17 Le 7 mars 961.
 - 18 Le 4 juin 968.
 - 19 Le 29 juillet 1014.
 - 20 Basile II (976-1025).
 - 21 En 1018.
 - 22 En 1019.
 - 23 En novembre 1145.
 - 24 En décembre 1083.
 - 25 Le lecteur appréciera. Le règne de Jean Comnène (1118-1143) fut un des meilleurs de l'histoire byzantine.
 - 26 Le 8 octobre 1202.
 - 27 Le 25 juillet 1054, l'Église d'Orient se proclama « orthodoxe », celle qui suit la voie droite.
 - 28 Le 5 juillet 1203.
 - 29 Le 25 septembre 1396.
 - 30 Le 10 décembre 1399.
 - 31 Le 3 juin 1400.
 - 32 Le 28 juillet 1402.
 - 33 Le 7 avril 1453.
 - 34 Le 12 décembre 1452.
 - 35 Les 18 et 20 avril.
 - 36 Le 22 avril.
 - 37 Le lundi 28 mai.